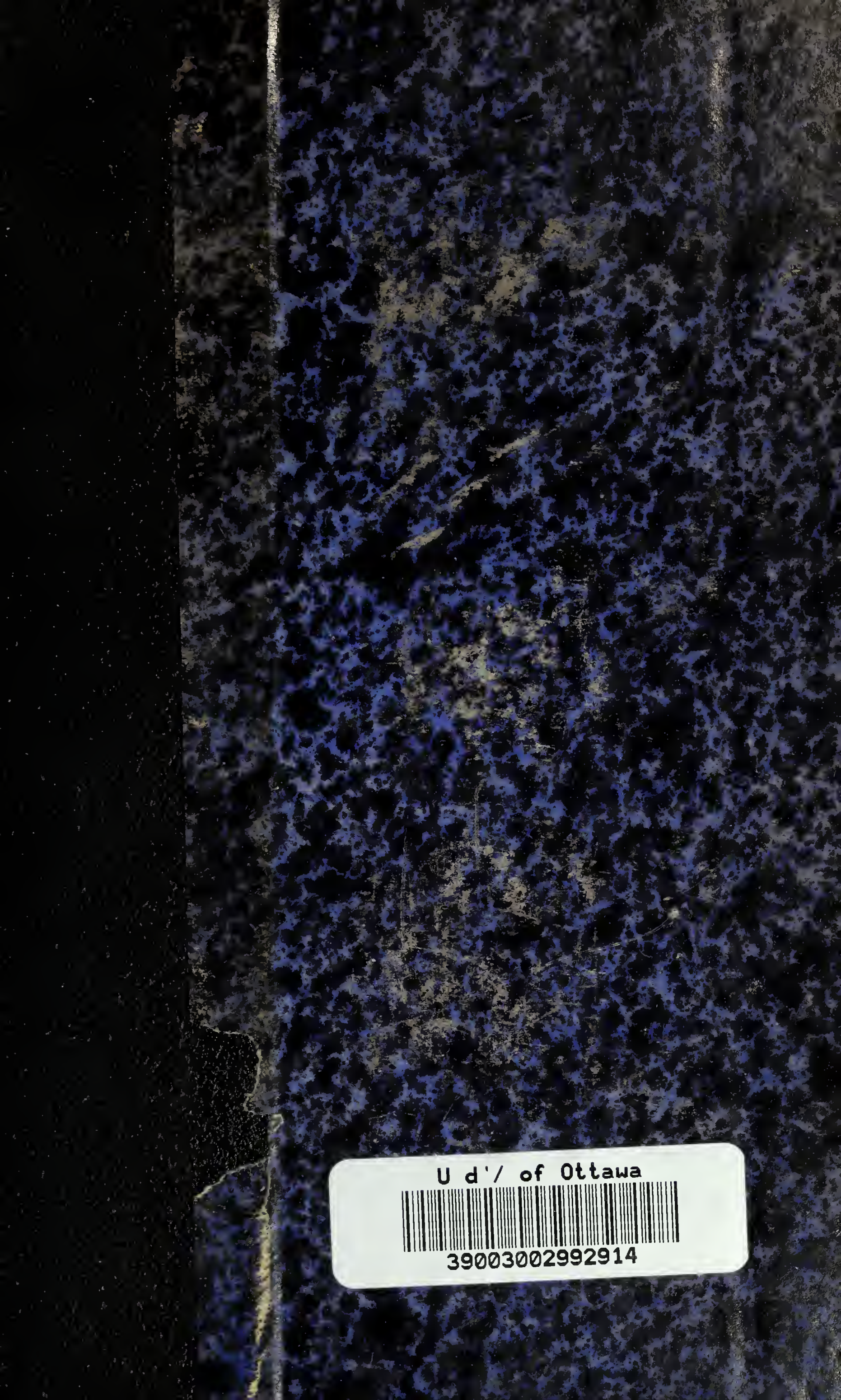


U d'/ of Ottawa
39003002992914

ÉPISODES

LITTÉRAIRES

EN ORIENT.

TOME I.


Paris. - Imprimerie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

ÉPISODES

LITTÉRAIRES

EN ORIENT,

PAR

M. DE MARCELLUS,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE,
AUTEUR DES SOUVENIRS DE L'ORIENT, ET DES
VINGT JOURS EN SICILE.

TOME PREMIER.



PARIS,
JACQUES LECOFFRE ET CIE, EDITEURS,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,
Ci-devant rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.

1851.

EXPLICATION

DU TITRE.

Trêve d'épigraphes, de citations antiques, et d'avis préliminaires : les pages suivantes en fourmillent. — Deux mots seulement pour expliquer le titre auquel je me suis arrêté.

Dans mon embarras pour unir par un lien commun mes différents récits, j'avais d'abord imaginé que ces voyages, traductions, commentaires et anecdotes, se rattachant tous à la Grèce, formaient en quelque sorte les *Mémoires d'un Gaulois-Helléniste.*

Je suis Gaulois en effet, malgré mon nom latin. Qui en doute?

— Voyez mon goût pour les vieux livres et pour les vieux savants ; mon admiration louangeuse des temps qui ne sont plus ; mes meilleures années passées au sein du peuple et des campagnes; mon style de forme arriérée, où se fait jour quelque gasconisme, tache originelle ; l'épithète de *Barbare* que j'ai recueillie sur les bords du Bosphore ; enfin mes opinions politiques, surannées, qui sont restées indélébiles chez moi par conviction et patriotisme, après avoir commencé par être une tradition et un sentiment. — Tout cela est gaulois sans contredit ; bien gaulois.

Je suis helléniste assurément; si ce nom convient à des études obstinées plus qu'à de rares succès. Oui, j'aime la langue grecque à la fureur; et cette passion, née sous le soleil oriental, les brumes de l'Occident et les glaces de l'âge ne l'ont pas encore amortie.

Néanmoins, malgré tant de motifs qui semblaient justifier cet *intitulé*, je n'en étais pas, je l'avoue, complétement satisfait. J'y apercevais moi-même je ne sais quoi d'affecté et d'énigmatique : j'en effaçais tantôt une moitié, tantôt l'autre, souvent le tout. Quelques-uns de mes amis accrurent mes perplexités, au lieu de les détruire.

Le premier, dont j'ai toujours reconnu l'autorité littéraire, et qui, après avoir récemment changé le titre d'un grand empire, trouvait aussi quelque chose à redire au mien, s'exprimait ainsi : « Vous avez, à vos « excursions dans ces contrées que nous ai- « mions tant à parcourir et à décrire l'un

« et l'autre, mêlé des travaux de philologie, « des études sur le bel idiome d'un peuple « renaissant, des observations journalières « sur les mœurs des Levantins, et vous cher- « chez un ou deux mots qui puissent coudre « d'un même fil ces compositions éparses ; « ces mots, nous venons de les prononcer : « *Mélanges orientaux*. L'Orient est une pa- « role magique qui évoquera longtemps « la curiosité, morte pour tant d'autres « pays. »

« — Ce sont des *voyages anecdotiques*, » interrompait le second ; « et c'est là ce qu'il « faut inscrire. — Mettez en tête *Mné-* « *mosyne*, » s'écriait un troisième ; « c'est la « déesse des souvenirs. »

Dans mon indécision, je faillis à laisser blanche la page du titre. Enfin, dégageant mon esprit de toutes ces bienveillantes influences, et le ramenant à la prosaïque réalité, il me parut que mes écrits divers étant tous au fond, plus ou moins, des épisodes

littéraires de mon séjour en Orient, devaient en prendre tout simplement le nom.

Voici donc ces *Épisodes :* en les publiant, ma prétention, mon ambition, veux-je dire, c'est de pouvoir être lu de tous, et même de toutes. Non pas seulement de Bélise et de Philaminte, mais encore d'Henriette, et presque de Martine. Pour cet effet, j'ai, autant que je l'ai pu, éloigné des regards « l'Ithos et le Pathos, » qu'a cités ma Muse, « en français parlant grec et latin. »

De grâce, Mesdames, si tout ce grec ne vous a pas de loin trop effarouchées, par indulgence pour l'écrivain, ne lisez que le texte et les pages nettes; négligez ces notes où s'entassent les caractères helléniques, et laissez-en la peine aux lunettes des érudits. Ces vilaines lettres crochues feraient mal à vos jolis yeux. Mais ne repoussez pas tout à fait de vos tablettes parfumées ces Épisodes. Si je n'ai rien à espérer de vous « pour l'amour du grec, » j'ai

du moins, afin de vous plaire et de pratiquer les préceptes de l'amant de Lydie, entrelacé le frivole au sérieux, « un peu de « mélancolie avec un peu plus de gaieté. » Partout, vous le verrez, votre sexe préside à mes réminiscences. En peignant vos charmantes sœurs de l'Orient, je pensais à vous, et recherchais d'avance votre faveur. N'est-ce pas déjà en être digne?...

Ceci est tout à la fois, aiguisées en madrigal, l'explication du titre, la dédicace du livre, et l'humble préface de l'auteur.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Page 44. se baissèrent : *lisez* s'abaissèrent.
— 49. son voile : *lisez* son *Féredgé*.
— 55. de crème de farine : *lisez* de farine, de crème.
— 78. à je ne sais plus quelle : *lisez* à une.
— 97. glacier et : *lisez* glacier : et,
— 140. Amurah II : *lisez* Amurath II.
— 143. Bélestins : *lisez* Bézestins.
— 156. de couches : *lisez* des couches.
— 159. passe si vite : *lisez* se cache et finit sitôt.
— 203. Joura : *lisez* Ioura.
— 294. Zitès et Calaïs : *lisez* Zéthès et Calaïs.
— 328. qui l'avait : *lisez* qui l'avaient.
— 369. L'Égypte : *lisez* l'Égypte et le Nil.
— 385. se voit du reste : *lisez* se voit de reste.
— 390. les étranges : *lisez* ces étranges.
— 405. je ne rencontrerai : *lisez* je ne rencontrai.

VOYAGE

EN

BITHYNIE.

— Λουτρὰ συνεχῆ, παράδεισοί τε καὶ ἄλση· τὰ μὲν φύσεως ἔργα, τὰ δὲ ἀνθρώπων τέχνης — καταπλέοντες καὶ ἐνορμιζόμενοι, κακὸν μὲν ἐποιοῦν οὐδὲν, καὶ τέρψεις δὲ ποικίλας ἐτέρποντο.

LONGUS, *Daphnis et Chloé*, liv. II.

« ..... Des bains continuels ; de beaux jardins et de « grands bois; les uns, production de la nature, les autres, « ouvrage des hommes..... Ils naviguaient le long du « rivage, passant d'un port à l'autre, ne faisant de mal à « personne, et jouissant de plaisirs variés. »

LIVRE PREMIER.

LA PROPONTIDE.

Cauteretz, juillet 1840.

Encore un récit d'une excursion tout orientale; et n'est-ce pas toujours vers l'Orient, rempli pour moi de jeunes et d'antiques souvenirs, que se tournent mes pensées et mes

rêves, comme vers le point le plus lumineux de mon existence, si promptement obscurcie?

En effet, je ne sais par quelle triste disposition de mon âme, ou par quel penchant de mon âge, je me reporte sans cesse vers les temps écoulés, et ne recherche plus aujourd'hui, dans les objets que je vois ou observe, autre chose que leur rapport direct et évident, ou mystérieux et intime, avec ce que je voyais et observais autrefois. Mes voyages nouveaux ne me plaisent plus qu'en tant qu'ils me rappellent d'anciens et de plus heureux voyages. Enfin, les forêts, les hautes cimes, les glaciers de l'Europe n'exercent de charme sur mes yeux et sur mon esprit que parce que j'y retrouve, comme en un grand miroir, les bois, les neiges, les montagnes de la Grèce et de l'Asie.

Ainsi, quand j'écris cette sorte d'avant-propos à mes impressions d'autrefois, peu de jours après avoir admiré le Mont-Blanc et presque à l'ombre des deux pics du Midi, mon imagination, négligeant leurs sommets, s'élance au delà des mers, et va s'arrêter au pied de l'Olympe, dont j'ai jadis exploré les vallées et les solitudes : en vain

j'écoute le bruit des gaves qui vont grossir l'Adour, j'oublie bientôt les Pyrénées, et ces eaux bienfaisantes disparaissent pour moi devant les fontaines salutaires de la Bithynie.

Serait-ce donc parce que je viens maintenant demander la santé aux sources minérales de mon pays, quand je ne cherchais alors auprès des autres que de poétiques inspirations, quelques vestiges des siècles reculés, des rêveries printanières, des promenades infinies, enfin, les mille illusions des jeunes années?

Refroidi par l'âge qui s'avance et n'espérant rien de l'avenir, je me sens chaque jour plus dégoûté du présent, et plus prompt à me réfugier dans le passé. Dès lors, sensible à la plus légère analogie, frappé du moindre contraste, ému de chaque sensation intérieure image des sensations d'autrefois, je presse ma mémoire pour en faire jaillir un souvenir lointain; et comme elle s'est longtemps empreinte de ces heureuses réalités, je la retrouve fidèle, toujours prête à me répondre dès que je l'interroge, à me prodiguer les trésors de ses douces réminiscences, et à verser l'oubli sur les heures qui s'en vont au-

jourd'hui si décolorées et si rapides. Le temps a-t-il donc tout emporté de moi, et ne m'a-t-il laissé d'autre jouissance que celle de retracer encore parfois, sous ma plume, le bonheur d'une jeunesse évanouie?.....

Après cette explication, espèce de préface ou de prologue à mes *Mélanges de littérature et de voyages,* je commence, ou plutôt je recopie le récit de mon excursion en Bithynie, telle que je la relis, esquissée sur quelques points, trop développée sur beaucoup d'autres, dans le volumineux journal de mes promenades orientales, où ma sévérité d'aujourd'hui n'a pas encore suffisamment lutté contre l'*abondance stérile* de mes juvéniles essais.

I.

J'étais depuis un an à peine à Constantinople,

et j'en partais plein de cette ardeur qui signalait mes premiers pas aux terres asiatiques. Depuis longtemps, cet Olympe que je contemplais chaque jour et qui bornait l'horizon excitait mes désirs curieux, et importunait, pour ainsi dire, ma pensée. Il me semblait qu'il me présentait ses régions neigeuses, ses cimes glacées comme une espèce de défi.

Je brûlais d'atteindre cette éternelle limite de mes regards, d'explorer les merveilles de la montagne géante et de ses plaines, de compter les torrents qu'elle verse au royaume de Mithridate et à la cité de Prusias, enfin d'éprouver les sources minérales qui attirent à son ombre, chaque fois que le printemps reparaît.

A la fin du mois de mai, dans une de ces journées sans nuage animées par un soleil brillant, quand la population de Constantinople s'échappe à flots pressés des rues sombres et tortueuses pour aller chercher sur la mer ou sur les collines reverdies une atmosphère libre et pure, je me rendis, vers trois heures de l'après-midi, à l'échelle de Topanhé. C'est le moment du départ pour les barques de l'Anatolie.

Les matelots de la Propontide, à qui le voisinage des terres, la transparence de l'air et une vue perçante tiennent lieu de boussole, savent qu'en s'éloignant du port vers le soir, ils trouveront dans les parages des îles des Princes, après un calme propice aux rames, les brises les plus douces et les plus directement favorables à leur navigation.

J'étais suivi du janissaire Yacoub, jeune serviteur de l'ambassade, originaire de Brousse. J'avais déjà plus d'une fois mis à l'épreuve son affection et son zèle; je l'en récompensais aujourd'hui en le nommant mon gardien et mon guide sur la terre qui l'avait vu naître. Il savait par hasard assez bien le grec, et s'en servait de temps en temps pour me plaire; condescendance bien rare chez le peuple vainqueur, toujours dédaigneux de l'idiome des vaincus.

Impatient de toucher l'Asie, Yacoub se désolait de perdre des instants précieux sur les bancs de l'échelle de Topanhé. J'avais promis d'y attendre un médecin allemand que je devais conduire à Moudania, et qui de là, plus tard, voulait se rendre aux sources minérales.

Je n'étais pas moins déconcerté que mon janissaire, car je venais d'apprendre qu'arrivé le premier au rendez-vous, le docteur avait été aussitôt appelé dans une maison musulmane voisine du port. Yacoub alors, après avoir adressé à sa barbe quelques expressions du turc le plus énergique, s'assit sur ses talons, alluma son *tchibouk,* et commença une conversation lente et entrecoupée de bouffées de tabac avec le Réïs, capitaine de l'échelle.

Pour moi, qui ne fumais pas, appuyé sur le garde-fou du pont de bois qui descend par des planches si mobiles souvent, et toujours si glissantes, jusqu'aux bateaux, je n'avais rien de mieux à faire que de prendre part à l'entretien. Le Réïs était de mes amis ; il s'était habitué à ma figure européenne pour m'avoir vu débarquer maintes fois et déposer régulièrement dans ses mains vieillies le *backschisch* d'usage. Il me connaissait si bien qu'il en était venu à ne plus solliciter de moi cette étrenne, accoutumé qu'il était à la recevoir sans provocation.

— « Ami Réïs, lui demandai-je, la mer sera-t- « elle belle cette nuit ?—S'il plaît à Dieu, seigneur,

« me répondit-il; *inch! allah!* On en juge mal à « mon échelle, qu'atteignent les courants, mais « jamais les vagues. Au reste, depuis que le « printemps est venu, les flots sont plus faci- « les : chaque jour un navire étranger passe la « pointe du sérail. Les *kirlanguisch* de la mer ar- « rivent en même temps que celles de la terre. »

Ici le Réïs s'arrêta pour voir quel effet ferait sur moi ce calembour turc, dont il se servait comme d'une phrase proverbiale. *Kirlanguisch* veut dire *hirondelle*, et c'est le nom qu'on donne à certaines barques de l'Archipel. Je me mis à sourire; et, content de ce suffrage muet, le capitaine continua :

— « Quand vous voyez la montagne de « Boulgourlou montrer de ce côté-ci sa verdure « au-dessus des noirs cyprès de Scutari, cela « veut dire que les chaleurs commencent et que « la mer est bonne. Croyez-en le vieux Ali, qui « sait tout cela depuis plus de cinquante ans. »

— « Où est donc ce paresseux de Réïs? que « fait-il donc? » crièrent à l'envi plusieurs voix féminines, étouffées sous des voiles épais. Le capitaine s'interrompit aussitôt pour protéger le

débarquement de quelques dames turques revenant du bain, et qui, cachant soigneusement leur figure jusqu'au bout du nez, montraient leurs jambes jusqu'aux genoux. Leurs cris aux ondulations redoublées de leur caïque, leur frayeur expansive en abordant l'échelle, se mêlaient aux vives imprécations du Réïs et aux rires impertinents de quelques jeunes bateliers que celui-ci éloignait à grands coups du long bâton blanc, marque distinctive de son autorité.

Après avoir reçu d'une de ces statues si hermétiquement drapées par en haut l'étrenne due à sa protection, le Réïs revint vers moi. — « J'ai grand besoin du printemps, me dit-il ;
« avec lui recommencent mes bonnes aubaines ;
« car, alors, hommes, femmes, enfants, c'est à
« qui jouira le plus tôt du plaisir de la prome-
« nade maritime. Personne ne se lasse d'un
« passe-temps si indolent et si commode dans la
« belle saison. Au reste, je m'aperçois à plus
« d'un signe qu'elle est tout à fait revenue ; et,
« hier, j'ai repoussé de mon échelle le premier
« sac que les flots y aient jeté depuis six mois.

— « Quoi ! m'écriai-je, un sac ! Grands dieux !

« quelque femme noyée!—Eh! oui, répondit-il, « véritable annonce du printemps! Les beaux « jours ramènent les assemblées, les fêtes impé- « riales (*benish*), les promenades aux *Eaux* « *douces*, à la *Prairie*, les rencontres fortuites ou « prévues. Alors la jalousie redouble, et avec elle « toutes ses conséquences. »

Je frémissais en apprenant ces cruels accidents de la saison des roses, quand le docteur Thomas parut enfin, et termina les récits que le Réïs m'adressait, par l'intermédiaire de Yacoub, avec le malin sourire d'un vieillard envieux, et avec une apparente indifférence dont mon cœur s'indignait.

Notre caïque, fort long et peu large, nous offrait à sa poupe le divan improvisé des capotes de laine de nos matelots, sur lesquelles nous reposions. Un peu plus haut que nous était le pilote grec : à ses moustaches grises, à sa veste brune ornée de quelques broderies, à son attitude grave, à son œil constamment fixé sur les flots, on reconnaissait facilement en lui le chef du petit équipage et le propriétaire de la barque. Il se tenait accroupi sur quelques planches

posées transversalement au-dessus de nos têtes; quatre rameurs, Grecs aussi, mais plus jeunes, vêtus de leur chemise de soie blanche, nous entraînèrent bientôt loin de la rive de Péra, jusque vers la pointe du Sérail.

Là, bien avant d'atteindre la hauteur des portes redoutées qui communiquent des palais impériaux à la mer, il fallut s'arrêter. Des eunuques noirs agitant leurs bâtons, et jetant au loin des cris aigus, s'avançaient chacun dans un caïque séparé, et barraient la route : puis, se plaçant sur deux longues lignes, ils formaient ainsi sur mer comme une large voie dont ils ne laissaient approcher personne.

C'était le harem du Grand-Seigneur qui déménageait. Le printemps venait de donner aux nombreux habitants des palais d'hiver le signal des émigrations périodiques vers les kiosques si ombragés et si frais du Bosphore. Nous avons d'abord vu défiler un train bruyant de lourdes caravelles, chargées de meubles d'été, d'instruments de musique, de chevaux couverts de housses dorées, de plateaux de fleurs, d'ustensiles de cuisine, de cristaux, de sophas en étoffes

de mille couleurs ; le tout conduit par les eunuques-noirs, intendants de ces trésors.

Ce premier cortége s'avançait lentement et sans ordre; puis venaient des caïques empruntés à l'échelle voisine, où figuraient comme éclaireurs quelques gardes-du-corps (*Bostandgis*), remarquables par leurs robes écarlates et leurs longs bonnets, rouges aussi. Ils étaient suivis de plusieurs douzaines d'eunuques blancs. Enfin, paraissaient, une à une, les élégantes nacelles qui portaient les favorites et leurs odalisques. On ne voyait dans celles-ci qu'une cellule à grilles de bois, fermées de toutes parts : c'est une sorte de grande litière reposant au milieu de la barque, loin des rameurs séparés d'elle par deux eunuques armés de toutes pièces, et tournés, l'un vers la poupe, l'autre vers la proue, pour épier l'avant et l'arrière du précieux convoi.

Comme on ne transportait ce jour-là qu'une très-mince fraction des meubles quelconques du Sérail, notre revue forcée ne dura qu'une heure, après laquelle il nous fut loisible de continuer notre voyage.

Ces déménagements printaniers, ces passages

de plusieurs milliers de femmes au travers de gens curieux, sur mer et sur terre, n'ont jamais lieu sans quelque incident et sans de graves inquiétudes pour les gardiens.

Parfois, une jeune fille désespérée échappe aux grilles et à la surveillance pour se précipiter dans les flots; et ces mêmes mains qui la sauvent du Bosphore sont peut-être destinées à l'y plonger plus tard, en expiation d'une faute ou d'un soupçon. Quelquefois aussi un amant intrépide, caché sous le costume d'un rameur, s'est approché d'une odalisque adorée : alors des regards téméraires, des déclarations rapides, l'échange de certaines fleurs éloquentes, des enlèvements même, ont suivi ces grandes scènes de confusion et de désordre. Il y a là pour les recluses du Sérail le charme d'une distraction, l'émotion d'un danger, le plaisir d'une intrigue, mais rarement l'espoir de la liberté.

II.

Le médecin allemand riait en me racontant, pendant les évolutions de la flottille, les espiégleries féminines dont il était journellement le témoin, le révélateur ou le complice : on l'appelait fréquemment à l'ancien comme au nouveau Sérail ; son expérience, sa réputation, surtout sa vieillesse, lui en avaient ouvert les portes.

— « Les ruses, me disait-il, et la malice sont « communes à tous les gynécées; mais chez le « sultan l'art en est porté à sa perfection, car « c'est là que sont les plus grands obstacles et « les plus graves périls. C'est une main blanche « qui, pendant qu'on lui tâte le pouls, glisse « dans la mienne quelques mots écrits pour une « autre, et cela, avec autant d'adresse que si les « odalisques avaient médité les scènes du *Bar-*

« *bier de Séville.* Pourquoi ne suis-je plus assez « jeune pour mettre alors à profit les vers d'O- « vide, jaloux de l'heureux médecin de la blanche « Cydippe?

« *Et pendant que ses doigts interrogent les bat- « tements de la veine, il garde longtemps, aidé « de ce prétexte, un joli bras sous sa main* (1).

« Tantôt ce sont certaines fleurs dont on me « demande le parfum comme le meilleur remède « à des défaillances, et qui doivent contenir dans « leurs calices des messages d'amour; tantôt une « grossesse simulée dont on me supplie de ne pas « dévoiler l'artifice: mais ce stratagème, qui doit « supplanter une rivale ou attirer la faveur du « maître, est difficile à tenter.

« Les migraines et les vapeurs, qui veulent un « air libre, sont plus heureuses, comme les lentes « mélancolies, qui exigent des distractions subi- « tes, et les parties de campagne, où les rencontres « sont plus commodes. Savez-vous, ajouta-t-il, « pourquoi m'appelait cette capricieuse Circas- « sienne qui vous a fait m'attendre si longtemps « à Topanhé? Elle sollicitait une sentence qui la « condamnât à prendre les eaux de l'Olympe, où

« nous allons. Je languis, disait-elle, je ne vis « plus sous les palais brûlants de *Stamboul*; je « sens, comme par instinct, que les bains de « Brousse guériront cette fièvre nerveuse que « vous me trouvez, n'est-ce pas, Hékim-Bachi? « (chef-médecin) »

« Que fallait-il faire? J'ai cédé, j'ai ordonné les « bains de Brousse. Vous le voyez, il n'y a là rien « de nouveau; c'est imité de l'Europe. Et notre « mari turc, niais comme un mari de Vienne ou « de Paris, prépare tout en ce moment pour le « départ de sa souveraine, qui ne meurt que « d'ennui et de coquetterie rentrée. »

Le docteur Thomas, toujours fort gai, était encore le plus bienfaisant et le plus doux des hommes. Je n'ai jamais connu un plus heureux caractère. Il ne contrariait jamais ses amis, et presque jamais ses malades. Il ne s'entourait que d'agréables images, et n'occupait son esprit que de gracieuses lectures.

Grand partisan de la poésie légère, de la poésie antique surtout, il ne quittait guère Anacréon et Ovide; il citait le dernier presque à chaque phrase, et peut-être lui ai-je dû mon penchant

pour ce poëte, dont j'aimais tant à répéter les tristes élégies aux échos de la Mer-Noire.

« Ovide, me disait-il, est ma plus constante « distraction, et presque mon consolateur dans « le coin du monde où l'amour de mon art m'a « relégué. Mais n'allez pas me croire, tout dissipé « que je suis, l'admirateur exclusif de ses amou- « reux préceptes ou de ses épîtres passionnées : « ce sont les chants de son exil que je préfère et « que je relis sans cesse. Grâces à lui, *j'éloigne les « chagrins et je trompe le temps* (2). C'est lui que « je retrouve chaque jour sous ce ciel, dont il « m'explique la température et les phénomènes.

« Tantôt c'est le printemps dont il me peint « le retour, tel que ces bosquets de Scutari nous « le montrent.

« *Les arbres se couvrent d'un feuillage à peine « formé, et le gazon naissant revêt partout la sur- « face de la terre* (3). »

« Tantôt ce sont les sources voisines des rives « de l'Euxin,

« *Dont les eaux, presque amères comme les « flots de la mer, laissent douter si elles éteignent « ou augmentent la soif* (4). »

« Voulez-vous voir représenter en quelques « mots les immenses déserts qui entourent « Constantinople?

« *Partout où s'étend le regard, on ne voit que « des terres privées de laboureurs, et de vastes « campagnes gisant sans possesseur et sans cul- « ture* (5).

« Il me semble, et cela m'est resté, continuait « le docteur, comme un souvenir de mes pre- « mières études, que nos professeurs allemands « lui reprochent trop d'esprit, trop de vers, un « style diffus... Trop d'esprit? Quel éloge!... « Trop de vers? Ah! je dirai sans cesse de lui ce « qu'il dit si bien des autres :

« *Quoique j'aie lu ses vers avidement et pen- « dant bien des heures, je regrette toujours qu'il y « en ait si peu* (6).

« Il est trop diffus, dit-on. Eh! ne sait-il pas « être précis quand il veut? N'est-ce pas lui qui a « compris toute la fable de Flore et de Zéphyre « dans un seul distique? C'est la déesse qui « parle :

« *C'était le printemps. J'errais au hasard : Zé- « phyre me vit; je m'éloignais. Il me poursuit;*

« *je me mets à fuir : il m'atteignit, et fut vain-*
« *queur* (7). »

« Voilà un roman tout entier ; l'exposition, la « saison, le lieu de la scène, les acteurs, l'intrigue « et le dénoûment y sont expliqués avec une « grâce pudique et en deux vers ! Mon jeune « ami, lisez, lisez Ovide, » ajouta le docteur en souriant, « et ne vous en lassez jamais ; c'est d'ail- « leurs le poëte du Bosphore et de la Mer-Noire. »

Ainsi parlait M. Thomas dans son enthousiasme. J'ai vu plus tard cet aimable épicurien soumis à de cruelles épreuves. Il étudiait obstinément la peste, l'éternel écueil de son art, quand l'horrible fléau éclata pour la vingtième fois sous ses yeux, et pour la première fois sous les miens, au sein de Constantinople. Sa gaieté ne l'abandonna pas plus que son courage. Pourquoi s'affliger, nous répétait-il ? L'homme a bien assez des maux que Dieu et la nature lui envoient, sans y joindre ceux que son esprit y mêle chaque jour.

Malgré ses conseils, un de ses confrères, plus zélé que prudent, voulant faire sur lui-même l'épreuve d'un remède nouveau dont il garantissait l'efficacité, s'inocula la peste. Le docteur Tho-

mas le visitait assidûment. Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'audacieuse tentative. Déjà le succès paraissait certain; une commission européenne était nommée pour constater ce triomphe de la Faculté. Comme j'étais le plus jeune des secrétaires de l'ambassade, je fus désigné pour assister à cette sorte d'autopsie; et mon ami le médecin allemand se disposait à adoucir pour moi l'examen, et à égayer les ennuis du procès-verbal, quand un bubon, terrible symptôme, se manifesta chez le téméraire Esculape, et l'emporta en deux jours.

La peste augmentait; elle frappa, par la perte subite d'un fils, la famille de l'internonce autrichien, amie de mon philosophe. Dès lors il abandonna tout, s'enferma avec elle, la préserva de plus grands malheurs, et quitta, le dernier, son asile pestiféré. Je le voyais souvent dans sa retraite volontaire; mais nous nous parlions à distance et sans nous toucher. Il riait de bon cœur de cette réserve qu'il prescrivait lui-même; et là, sous le poids d'une affreuse incertitude, il consolait, rassurait autour de lui, et conservait tout son enjouement.

« A quoi bon s'inquiéter d'un passé irremé-
« diable, me disait-il, ou trembler pour un ave-
« nir inconnu? Contentons-nous de jouir du pré-
« sent tel qu'il est. C'est un conseil qui nous
« vient de bien loin. C'est presque le refrain
« d'Homère et d'Hésiode, les premiers et les vrais
« sages. *Jouissons gaiement des biens présents*,
« disaient-ils sans cesse; et c'est aussi ma sen-
« tence préférée parmi toutes celles de cette belle
« langue grecque que j'ai apprise depuis trente
« ans, presque sans étude, dans l'exercice assidu
« de mes devoirs, et comme de visite en visite.
« Aujourd'hui, le croiriez-vous? je m'amuse en-
« core à en écouter les dialectes les plus com-
« muns, mais toujours sonores, dans la bouche
« de mes jolies malades, quand je veux plaire à
« mes oreilles et les chatouiller des sons les plus
« harmonieux. Il me semble que cet idiome hel-
« lénique me rajeunit. »

Tel était mon compagnon de voyage. Plus habile et plus exercé que moi, faible débutant, dans la connaissance du grec moderne, il interrompit notre conversation pour s'entretenir avec nos rameurs, qu'il faisait rire par ses questions joviales.

« Sais-tu chanter? disait-il à l'un d'eux. Al-« lons! fais-nous entendre ta voix, ce sera d'un « bon augure pour la traversée. Mais pas de la-« mentations langoureuses, comme vos éter-« nelles *Travoudiais*. — Seigneur, répondait le « jeune matelot, je ne sais que des *soupirs* et des « *cœurs malades*. — Eh! bien, je vais t'appren-« dre autre chose, reprenait le docteur. » Et le voilà expliquant au pauvre Grec, qui ne savait pas lire une ode d'Anacréon :

É gé melaina pinei,
Pinei de dendr' auten.

« Comprends-tu, Palikare? C'est la terre qui « boit d'abord; les arbres ensuite; puis viennent « la mer qui boit les vents, et le soleil qui boit « la mer. »

Pinei thalassa d' auras,
Ho d' elios thalassan.

— « Tout cela, c'est bien vrai, » interrompait le matelot, ébahi de comprendre un tel langage.

— « Et après? — Après? C'est la lune qui boit « le soleil. »

Ton d' elion séléné.

« Et la chanson finit ainsi :

Ti moi machesth', étairoi,
K' auto thelonti pinein ?

« Pourquoi donc, ô mes amis, me querellez-« vous quand je veux boire ? »

J'emprunte cette façon d'écrire le grec au professeur Gail, qui dans sa traduction d'Anacréon, plus riche de typographie qu'élégante ou même exacte, a placé sous la musique de Méhul ce texte ainsi francisé. Je me dispense de rappeler le *mot à mot* si peu français, et pas du tout grec, que le célèbre helléniste a mis en regard, et que la savante harmonie de l'illustre compositeur n'a pu sauver du ridicule.

En voici, dans les odes de Ronsard, une traduction que la Monnoye s'est contenté de rajeunir, et qui, dans son vieux gaulois, ne manque ni de grâce ni d'énergie :

« La terre les eaux va boivant ;
« L'arbre la boit par sa racine,

« La mer salée boit le vent;
« Et le soleil boit la marine.

« Le soleil est beu de la lune,
« Tout boit, soit en haut, soit en bas.
« Suivant cette règle commune,
« Pourquoi donc ne boirions-nous pas?

— « Très-bien, très-bien! s'écria tout l'équipage : cela vaut mieux que nos *Travoudiais.* »

Pour moi, je m'étonnais que des Grecs de nos jours comprissent si bien, à l'aide de leur idiome moderne, des vers qui datent de 2300 ans; et j'admirais la langue antique, si peu altérée que, dans ce petit poëme, le mot Sélini, *la lune*, exigea seul un commentaire, parce qu'on l'appelle aujourd'hui vulgairement Phengari, le Fanal par excellence.

— « Vois-tu, mon garçon, » continua M. Thomas charmé de ses succès, « celui qui fit cette jolie « chanson parlait la même langue que toi; c'était « un de tes ancêtres, il était Grec comme toi, « Asiatique comme toi. Mais ne va pas mourir « comme lui : un grain de raisin l'étouffa. »

Et le docteur, entraîné par son récit, prononça en riant et en se tournant vers moi ces paroles de son auteur favori, auxquelles le Grec ne comprit rien :

Conveniens vitæ mors fuit ista suæ (8).

« Une telle mort convenait bien à une telle vie. »

Puis il ajouta, en bon *Romaïko* : « Bois plutôt « dix verres que d'avaler un pepin. » — Et l'équipage de rire aux éclats.

III.

Cependant nous avancions dans la Propontide. La brise, faible et capricieuse, ne soulevant qu'à peine la surface des courants, laissait autour de nous la mer unie et calme.

Déjà nous ne distinguions plus ni l'entrée de la longue rade de Chrysocéras, la plus belle qui soit au monde, ni l'ouverture de ce magnifique

Bosphore, dont les ports si profonds et si sûrs s'étendent de la pointe du Sérail jusqu'aux Cyanées. Constantinople ne nous présentait ainsi qu'une ligne confuse de constructions entassées, que dominaient les dômes des grandes mosquées et les blanches colonnes des minarets se détachant sur le ciel.

Les bruits de la vaste capitale ne s'entendaient plus. Nous dépassions en silence les ombrages solitaires de l'antique Chalcédoine, la tour à demi ruinée qui ne porte plus de fanal (Fener-Backché), et les petites collines de l'Asie.

J'admirais les teintes de la verdure printanière, ce feuillage d'un jaune si pâle, et la nuance presque rouge qu'y mêlent les premiers bourgeons des ormes et des platanes. Nous passions assez près du bord pour que le parfum mielleux des feuilles du peuplier parvînt jusqu'à nous.

Nous nous sentions ravis et pénétrés de ces beautés naturelles qui se développent à l'arrivée du mois des fleurs. C'est là surtout que me frappait le contraste du détroit de Thrace, si près de moi, encore glacé par les souffles du nord, avec les rivages de Chalcédoine que je voyais s'é-

panouir déjà sous l'haleine des vents du midi.

« C'est Naples à côté de la Scythie, » me disait le docteur dans sa poétique extase ; et alors venaient mille citations des imprécations de ce pauvre Ovide contre les rigueurs de l'Euxin, et des regrets que lui avait inspirés le beau ciel de l'Italie.

Nous ramions toujours ; le calme continuait. Les îles des Princes, sortant du sein des flots, se miraient dans la mer comme des fleurs penchées sur les ondes; et leurs couvents blanchis se dessinaient sur le fond des montagnes bithyniennes.

Nous portâmes le cap sur les petits îlots qui s'avancent vers Marmara. Laissant de côté Prinkipo, reine de ces îles heureuses, Pytis, abandonnée, et l'élégante Calki, nous devions raser les bords d'Antigone. Nous passâmes, en effet, tout près de sa rive, où je n'aperçus qu'un Grec, assis sous l'ombre d'un pin, nous regardant à l'aide d'une longue-vue. Je crus le reconnaître ; c'était, en effet, une de ces nombreuses victimes des intrigues du Phanar plus que de la Sublime-Porte, lesquelles, depuis Saint-Ignace, l'intrépide antagoniste du schismatique Photius, ont choisi pour

retraite les Démonèses, et ont fait ainsi de ces îles Fortunées l'asile des Princes, dernier nom qui leur soit resté. Notre barque se dirigea vers Oxia, grand rocher aigu, inhabité, revêtu de buissons, qui élève son pic isolé comme une sentinelle veillant sur la Propontide.

Nos matelots fatigués se flattaient d'aller ainsi à la rencontre du vent d'ouest. « Il n'est pas « loin, nous disaient-ils. Voyez ces dauphins qui « nous entourent : ils en savent plus que nous; « et puisqu'ils se tournent vers l'Europe, c'est « de là que nous viendront les premiers souf- « fles. »

Pour les attendre, il fut résolu qu'on aborderait à Oxia.

Un seul misérable caïque était là, près de quelques filets étendus sur les pointes des rochers. Un pêcheur et son jeune fils, habitants nomades de cet écueil, nous aidèrent à jeter l'ancre. Le Grec nous dit que, s'éloignant du golfe de Nicomédie, son séjour ordinaire, il avait choisi depuis quinze jours ce parage désert, parce qu'au printemps il est presque toujours favorable; les poissons voyageurs, remon-

tant alors à la surface des ondes, luttent tous ensemble contre les courants qui viennent briser sur Oxia; la récolte en est ainsi très-abondante et presque certaine. Ces trésors de la mer, destinés à sécher d'abord sur les plages de Libyssa et d'Héraclée, doivent ensuite alimenter dans leurs longues abstinences les Grecs des terres intérieures.

Quand la nuit avait été mauvaise (car c'est surtout pendant la nuit que s'exerce cette pénible industrie), le marin, pour sa nourriture et celle de son fils, avait recours à la chasse, et se servait d'un fusil fort imparfait pour atteindre les cailles qui se reposent en foule au printemps sur ces écueils, avant d'affronter le long trajet de la Mer-Noire. Enfin, quand la chasse était improductive, ces mêmes rochers, dans leurs grottes sous-marines, n'étaient jamais dépourvus d'huîtres et de coquillages; et ces huîtres, qui sont les meilleures de Constantinople, sont aussi les plus rares, car les pêcheurs de la capitale ne prennent pas la peine de les venir chercher si loin.

Le pauvre habitant d'Oxia nous mena vers la

hutte qu'il avait dressée contre un roc, avec quelques fagots d'arbustes encore verts ; il nous offrit sa demeure, ses poissons, enfin toute son île. — « Ce brave homme dans sa franche hos-
« pitalité, me dit M. Thomas, me rappelle en-
« core Ovide : *Tel qu'il est,* dit-il, *ce coin de*
« *terre est à vous* (9).

— Eh quoi ! docteur, m'écriai-je, le poëte latin vous absorbe-t-il au point de vous faire oublier tous les Grecs ? Ne sont-ce pas là bien mieux les pêcheurs de Théocrite : *La misère est leur compagne, et ils n'ont sur mer aucun voisin* (10) ?

— « Très-bien, mon jeune élève, interrompit
« le médecin, très-bien..... C'est votre tour.....
« Convenez qu'il n'y a rien de plus doux à l'es-
« prit que d'appliquer ainsi aux choses d'au-
« jourd'hui ces images toujours vraies, et poé-
« tiques surtout parce qu'elles sont naturelles,
« des choses d'autrefois. Offrons aussi, suivant
« l'antique usage, au pauvre roi d'Oxia, une
« part de nos richesses. »

L'Allemand avait apporté d'assez larges provisions pour le repas du soir ; et pendant qu'il

partageait avec le pêcheur de Nicomédie une bouteille d'un vin blanc de Samos tout à fait anacréontique, j'abrégeai pour ma part le festin qu'il prolongeait pour la sienne, et je traversai des décombres de citernes qui me prouvèrent, sans plus long examen, qu'Oxia n'avait jamais eu de source.

Puis, au milieu des buissons de laurier et d'épine disputant le roc à quelques fleurs amaigries, je cherchai en vain les ruines de la citadelle impériale ; car la tradition veut qu'un successeur efféminé de Constantin, dont l'histoire tait le nom, ait fait d'Oxia une autre Caprée. Nulle part, en effet, aux environs de Constantinople, on ne retrouve mieux qu'ici les rochers abrupts et inaccessibles de l'île de Tibère ; et ce ne fut pas sans peine que j'arrivai sur le pic d'Oxia, aussi haut qu'on peut aller quand on n'est ni chèvre ni goëland.

Le soleil allait disparaître, et je voulais jouir à mon aise, loin des saillies classiques du docteur, de ces beaux lointains dont j'ai toujours été si avide. Ces scènes de la nature exercent sur moi un véritable empire : il me semble qu'elles déga-

gent un instant mon âme de ses liens terrestres, en la rapprochant de l'éternelle demeure; et ces aspirations, pour être trop passagères, n'en ont pas moins un grand charme mélancolique.

Je ne fus frappé d'abord que de la magnificence du spectacle qui se déroulait devant mes yeux.

Les hautes collines séparant Andrinople de la ville de Constantin (car il faut réserver le nom de montagnes pour la chaîne de l'Hémus qui les domine et les couronne) paraissaient comme aplanies sous mes regards. C'est derrière ces campagnes abandonnées, où l'on n'apercevait ni village ni arbre, que le disque éclatant du soleil allait descendre; ses derniers rayons, échappés au nuage d'or qui l'accompagnait dans son déclin, brillaient par de là la Propontide par-dessus mon rocher déjà dans l'ombre, et se projetaient en longues traînées de lumière sur les neiges de l'Olympe, pour y répandre les douces nuances d'un rose presque violet.

Le ciel était d'une sérénité et d'une transparence que rien n'égale et ne retrace loin de ces heureux climats. Quelques hirondelles marines

et les goëlands, qu'avait troublés dans la paix de leurs nids mon ascension sur ces pics isolés, volaient dans le haut des airs, et, planant sur l'écueil comme pour solliciter le départ d'un hôte importun, ils dessinaient sur un fond d'azur leurs ailes presque immobiles, que les derniers reflets du soleil doraient en dessous.

Le calme régnait au loin sur la mer. Pas une vague dans les vastes campagnes liquides qui s'étendaient de mon observatoire jusqu'aux rives de l'Asie : seulement on voyait poindre à l'ombre de la plage européenne une ligne brune, messagère de cette brise de l'ouest, tant souhaitée, qui devait m'emmener vers la Bithynie, et qu'un vaisseau, arrêté à quelques milles devant moi, attendait aussi sous toutes ses voiles.

Excitée par ce pompeux spectacle et par un grand et solennel silence, mon imagination, devançant les temps, s'élançait dans les mystères de l'avenir.

« Encore quelques années, me disais-je, et tout ce qui est autour de moi va changer. Dieu seul sait quelles destinées le siècle qui commence garde à cette Propontide, presque déserte au-

jourd'hui. Quel merveilleux champ d'évolutions et de manœuvres pour les plus nombreuses flottes! Le plus grand lac ou la plus petite mer du monde ancien, fortifiée et embellie par deux détroits, et par vingt lieues des arsenaux les plus profonds et les plus sûrs! Là, descendront comme d'eux-mêmes, entraînés par les courants de l'Euxin, les sapins de l'Hémus, du Caucase, et les forêts des régions hyperboréennes.

« Quels prodiges peut créer dans ces solitudes le génie de l'homme, secondé par une telle nature! Ah! sans doute, c'est dans ce centre du globe que doivent se porter un jour la puissance et l'empire. Et, pour l'humanité comme pour la foi, grands intérêts toujours unis, ne doit-on pas hâter de tous ses vœux cette invasion inévitable du Nord, qui, une fois heureuse, ramènera la croix triomphante sur ce dôme de Sainte-Sophie que je voyais s'arrondir à l'horizon ? »

Or, cet avenir dont j'aspirais à être le témoin, je regrettais aussi de comprendre qu'il ne pouvait être réservé à ma patrie, même dans mes vœux illimités pour elle. Nos malheurs passés,

nos agitations présentes, notre pouvoir s'affaiblissant chaque jour dans les luttes intestines d'une société en dissolution et en délire, enfin tous les souvenirs de mon pays venaient m'inquiéter sur ce rocher presque inconnu où j'étais si loin de lui : et, passant sans transition ni arrêt (tant la pensée humaine va vite!) de ces tristes méditations à ma jeunesse et à ma propre destinée, je me livrais à des combinaisons infinies, légères et capricieuses comme des songes, allant sans liaison d'un objet à un autre; enfin, à ces mille chimères mélancoliques qui se pressent, au début de la vie, dans un cœur inexpérimenté.

La lumière du jour cependant diminuait autour de moi; la mer brunissait de plus en plus. Je redescendis avant l'obscurité à travers des roches glissantes, et j'annonçai l'approche de la brise à l'équipage. M. Thomas s'était mis à cueillir quelques herbes au milieu des arbustes nains, près de la rive, là où une faible couche de terre végétale et la poussière fertilisée des ruines nourrissaient le gazon.

« Voici le colchique du printemps, me dit-il;

« cette fleur sans feuilles, si élégante avec son « calice violet, et si appréciée dans les nécessi- « tés de notre art. Regardez ce petit ellébore « foisonnant sur le sol, comme si Oxia était une « des trois Anticyres. Vraiment, ajoutait l'incor- « rigible docteur, *il n'est point d'endroit si sté- « rile où l'on ne trouve quelque plante salutaire, « mêlée aux buissons épineux* (11); et c'est en- « core Ovide qui l'a dit. »

Il était temps de reprendre notre navigation. Yacoub nous rappelait à bord. Nous laissâmes au pêcheur d'Oxia, en souvenir de notre passage, toute l'eau douce dont nous pouvions disposer; car cette île, comme plus d'une de ses sœurs, n'a pas même une fontaine. C'était de tous les dons que nous pouvions faire à notre hôte, le plus cher à ses yeux.

Quelques coups d'aviron nous éloignèrent du rivage, et déjà la brise survenue pendant ces apprêts nous faisait sentir son humide fraîcheur. « Nagez plus lentement, mes enfants, » dit aux matelots le pilote plagiaire de Théocrite, « voici « le vent favorable (12). » La voile s'enfla peu à peu, puis se tendit tout à fait, et imprima à

notre barque un mouvement plus soutenu que rapide. Nos vœux et nos regards se tournaient vers les montagnes asiatiques, au-dessus desquelles un point lumineux nous annonçait déjà la lune. En effet, dépassant bientôt les cimes inégales de l'Olympe, elle monta pleine et majestueuse dans les cieux.

— « Voilà le fanal qui ne nous a jamais trom-
« pés (13), me dit le pilote; nous allons marcher
« à sa lumière. C'est dans cette longue traînée
« brillante tracée sur la mer par la lune au dé-
« but de sa course, que je dois diriger ma bar-
« que; le port est au bout. »—L'astre au disque d'argent présida ainsi dans un ciel sans nuage à notre navigation, et nous montra, comme des ombres voilées de sa lueur vaporeuse, les îles et les caps que nous laissions derrière nous.

Nous entrâmes avec le jour dans le golfe de Cius, et le soleil, à son tour, se levait resplendissant derrière l'Olympe, quand notre caïque, pliant sa voile, reprit sa place dans un des ports les moins déserts de la Bithynie, Moudania, échelle moderne de l'antique ville de Prusias.

IV.

Pendant que Yacoub cherchait des chevaux pour transporter à Brousse lui, mon bagage et moi, je suivis, à travers les embarras de la longue et unique rue de la ville, mon compagnon de voyage qui se rendait chez un de ses confrères, Italien établi depuis trente ans en Asie.

Ce dernier médecin, qui partout ailleurs se serait qualifié du titre pompeux d'*inspecteur des eaux thermales de l'Olympe*, était fort consulté. Il venait tous les ans à Constantinople, et ne manquait pas d'y recruter de nombreux malades : puis, il visitait assidûment les sources salutaires, et résidait à Moudania pour y veiller au débarquement et à l'itinéraire de ses pratiques. Il avait adopté le costume oriental, si avantageux à la vieillesse. Sa nièce nous reçut avec des

façons moitié turques, moitié italiennes; et tandis qu'elle préparait le café et les confitures de rose, l'oncle nous racontait les merveilleuses propriétés de ses eaux, avec autant de bonne foi que s'il n'eût pas parlé à un confrère et devant un jeune étourdi fort peu crédule en médecine.

— « Les eaux de Brousse, disait-il, sont les « plus anciennes eaux thermales connues. Hip« pocrate les vantait dans un ouvrage qui, mal« heureusement, n'est pas venu jusqu'à nous. « Les Grecs, et plus tard les Romains, s'y ren« daient en foule; car ces sources chaudes (ainsi « s'exprime le savant et vénérable archevêque « d'Athènes, Mélétius) sont aussi nombreuses « qu'abondantes et salubres : peu de maladies « leur résistent, et le succès est toujours là pour « attester leurs bienfaits. Des sceptiques les at« tribuent à l'air, au repos, à la distraction, à la « campagne, à la belle nature. Qu'importe, après « tout? Vous en penserez de votre côté ce que « vous voudrez; mais, dans mon opinion bien « raisonnée, tout est dû à l'influence des eaux « minérales.

« C'est aux femmes surtout qu'il faut conseil-

« ler ces puissants préservatifs contre les maux « de nerfs, les petites affections fébriles, les sou- « cis du harem, et la monotonie d'une vie de « réclusion et de solitude. J'en ai vu de surpre- « nants effets, et je pourrais vous citer des lan- « gueurs dissipées et des grossesses obtenues en « une seule saison. Les souffrances nerveuses, il « est vrai, sont plus rebelles, et menacent quel- « quefois de reparaître au printemps suivant; « mais alors on double la dose, et un second « voyage est un spécifique presque certain.

« Au reste, jamais on ne compta au pied « de l'Olympe plus de Constantinopolitaines que « cette année. Chaque jour, arrivent des bateaux « chargés de jolies baigneuses; et si vous vou- « lez accompagner l'*araba* (14) que vous allez « rencontrer à la sortie de la ville, je pense que « vous y reconnaîtrez quelques dames de Thé- « rapia, vos voisines : elles vont comme vous à « Brousse, et se trouveront sans doute heu- « reuses de se placer sous votre égide et sous « la protection de votre janissaire. »

V.

Je me séparai de M. Thomas, qui devait passer à Moudania quelques jours, et qui trouva le moyen de glisser encore un petit fragment d'Ovide dans nos adieux :

« Nous voilà amis plus que jamais, » me dit-il en me serrant la main. « *N'est-ce donc rien que* « *d'avoir affronté également les dangers de la na-* « *vigation, d'avoir adressé les mêmes vœux aux* « *dieux de la mer, et d'avoir fait toutes ces choses* « *ensemble*(15)? Qu'en pensez-vous? mon au- « teur favori n'a-t-il pas encore une fois raison? « Adieu donc, cher néophyte en poésie, ajou- « ta-t-il; allez m'attendre à Brousse, et lisez « Ovide. »

A quelques pas de la ville, je rencontrai en effet, arrêté sous les premiers platanes du che-

min, l'*araba* ou la litière grillée que le docteur italien m'avait annoncée. A mon approche, les jalousies se baissèrent à demi; on m'avait reconnu.

Je reconnus bientôt moi-même une princesse grecque que j'avais vue pendant l'été précédent sur les rives du Bosphore. Elle venait quelquefois le soir chercher la fraîcheur et respirer l'air pur du détroit, sous les grands pins du palais de France. Je savais ses malheurs. Veuve depuis longtemps d'un dignitaire grec décapité, elle avait consacré ce qui lui restait de vie aux deux filles qui voyageaient avec elle : elle était constamment voilée de deuil, et sa figure encore belle admettait rarement un triste sourire. Elle voulut bien se féliciter de notre rencontre, et me prier, si rien ne hâtait ma course, de lui prêter l'appui de mon escorte.

Je fus charmé de me trouver ainsi tout naturellement agrégé à la caravane; et je cheminai à côté de l'*araba*, dont les jalousies, entièrement abattues cette fois, me laissèrent voir couchées sur des coussins brodés les deux filles de la Domnitsa. Elles m'avaient déjà permis, pendant les

pompeuses promenades des Grecs à Thérapia, de m'approcher d'elles; et, enhardi par notre voisinage, je leur avais adressé certains compliments de tournure française, quelque difficile qu'il me semblât alors de les exprimer en grec. Une jeune femme vêtue du costume des îles de l'Archipel, destinée à les servir, se cachait dans le fond de la litière, qu'un domestique, portant la calotte rouge et la longue robe grecque, suivait à cheval.

(Je répète ici que domna est le titre latinisé (*domina*) que la langue valaque donne aux épouses des princes grecs qui règnent ou ont régné dans les provinces du Danube; Domnitsa, celui des filles de ces mêmes princes, et Cokonitsa (*petite colombe*) le nom de toutes les demoiselles qui ne sont pas filles de Domna.)

Le surcroît de secours que promettait ma présence, et surtout celle de mon janissaire, fut accueilli avec plaisir par toutes les dames de l'*araba*. — « L'Asie me fait presque peur, me « dit la plus jeune des deux Cokonitsès, avec ses « solitudes et ses Ottomans fanatiques. Je vous « assure, seigneur (*Authenta*), qu'il est très-

« agréable pour nous, qui ne sommes pas braves,
« d'avoir obtenu la protection d'un chevalier
« français et d'un Turc de Constantinople, ce qui
« veut dire d'un sauvage presque à demi civilisé. »

Je ne fus pas longtemps sans savoir le nom de la jolie peureuse; elle se nommait Zoïtsa. Elle jugea facilement à ma réponse que je ne savais pas assez de grec pour tenir une conversation suivie. — « Ce que vous ne comprendrez
« pas en *helleniko*, nous vous le répéterons en
« italien, reprit-elle, jusqu'à ce que vous ayez
« appris tout à fait notre idiome. » Et déjà elle se servait, en me parlant, de la langue des Apennins, qu'elle prononçait avec le plus doux son de voix. — « Nous serons heureuses, ma
« sœur et moi, ajouta-t-elle en riant, et sans
« égard pour les signes de tête de sa mère, nous
« serons même très-flattées d'avoir pour écolier
« un de ces Gaulois que nous appelions autre-
« fois Barbares. »

Or, pour être sincère, je dois avouer aujourd'hui que je dus à ces charmantes filles mes premiers et mes plus réels progrès dans la langue des Hellènes.

Les deux sœurs ne se ressemblaient pas. Zoïtsa, la plus jeune, toute fière de ses dix-sept ans, était la joie et le bonheur de sa famille. Rien de plus vif que ses yeux, et de plus animé que tous ses traits. Quelquefois, au milieu de ses jeux d'enfant que déconcertaient ses longs vêtements de dame grecque, ses beaux cheveux blonds s'échappaient sur ses épaules, dégagés du rigoureux bonnet qui leur sert de prison : elle ne les rattachait qu'en les chargeant de fleurs, copiant les coiffures des Géorgiennes et des femmes asiatiques du Sérail. D'autres fois, elle s'élançait seule au milieu de la chambre; et, fredonnant les stances de la *Romaika*, elle faisait ondoyer sa petite taille, agitant dans ses mains le mouchoir blanc qui guide la ronde, ou l'écharpe de sa ceinture, comme si vingt couples de danseurs la suivaient. Ses grâces et sa constante gaieté étaient une douce consolation pour sa mère, et un véritable charme pour sa sœur Phroso (Euphrosine), plus âgée de deux ans.

Celle-ci, aussi grave et réfléchie que Zoïtsa était pétulante et légère, m'avait toujours paru d'une merveilleuse beauté. Elle était grande et

brune; son teint avait cette blancheur un peu pâle que donnent la retraite et le séjour assidu du gynécée. Ses cheveux noirs tombaient jusqu'à ses genoux en deux larges tresses, terminées par quelques fleurs et par un ruban écarlate. Ses yeux languissants, sa voix sonore et lente, sa haute taille, son regard et son attitude mélancoliques ajoutaient à la noble expression de sa figure. Elle réalisait, dans mon esprit, l'image de ces belles princesses du Bas-Empire, assistant aux derniers jours de la puissance grecque. C'était comme une seconde Eudoxie, une autre Irène. Ainsi que plusieurs de ses jeunes compagnes, elle avait appris de bonne heure la langue de ses ancêtres. Son esprit et sa mémoire, nourris par des lectures sérieuses, s'étaient enrichis des trésors de l'antique littérature, qu'elle essayait de reproduire dans son idiome dégénéré. Elle se chargea plus particulièrement de m'initier aux mystères de la poésie grecque, dont elle faisait ses délices; et, dans nos heures d'études, nous ne quittions Homère et Euripide que quand sa sœur venait nous interrompre par ses chansons ou par ses épigrammes modernes.

J'avais déjà remarqué bien souvent que toute la contrainte imposée par les mœurs grecques n'est qu'une sorte de reflet des coutumes encore plus sévères des Turcs, et disparaît hors des murs de Constantinople. J'observais chez les belles Cokonitsès cette même familiarité modeste, cette franchise aisée que j'ai retrouvée, plus tard, chez les Anglaises. Ici, comme à Londres, les jeunes filles ne craignent pas de laisser pénétrer leurs impressions et leur caractère; bien au contraire, elles se plaisent à les manifester. Sûre et naïve, leur conversation est le miroir de leur âme. Rien ne gêne et n'arrête ces épanchements d'un cœur ingénu, qui s'étonne de ses premières sensations au seuil de la vie.

Aussi, quand je remerciais Zoïtsa de toute la sincérité qu'elle savait mettre à sa confiance: — « Dieu, me disait-elle, m'a-t-il donc donné « mes pensées pour les taire, et mon visage pour « le cacher? » Et, rejetant son voile loin de sa jolie figure, elle ajoutait: — « Puisque ces vilains « Turcs ne sont plus là pour me faire peur, y a- « t-il donc un si grand mal à entr'ouvrir mon

« voile? Laissons-nous aller, quand notre isole-
« ment nous le permet, à quelque imitation des
« habitudes européennes, si commodes pour les
« femmes : nous ne retrouverons que trop tôt la
« tristesse et la terreur orientales à l'ombre des
« Sept-Tours. »

J'ai cru pouvoir suspendre un moment le cours de mon récit et de mon voyage pour faire connaître les jeunes Cokonitsès, telles que l'intimité me les fit apprécier plus tard. On me pardonnera d'anticiper ainsi sur mes souvenirs pour en jouir plus longtemps.

J'avais mis mon cheval au pas tardif des bœufs de l'*araba*, et je ne me plaignais pas de la lenteur de notre marche. Yacoub seulement avait l'air de s'impatienter plus encore de nos délais que de l'accroissement de notre caravane. — « Je
« crains, » me dit-il une fois en souriant avec une certaine finesse, « que les yeux noirs ne nous
« fassent arriver un peu tard. — Que t'im-
« porte? lui répondis-je. N'es-tu pas mieux ici
« que dans ton obscur *Oda* (corps de garde)? — Je
« suis votre esclave, » répliqua-t-il en s'inclinant;
et il ne murmura plus.

VI.

Nous avions d'abord longé, jusqu'à la première colline, de vastes enclos d'une culture variée. C'étaient des moissons déjà jaunes, du chanvre à peine semé, de rares ceps de vigne; presque partout des mûriers taillés en arbustes, plantés comme dans une pépinière, et jetant en abondance ces larges feuilles qui, transformées en soie, allaient bientôt briller dans les élégants tissus de Brousse.

Nous avancions, à l'ombre de quelques arbres croissant sur les bords des champs. Bientôt la culture cessa; la route n'eut plus ni haie ni trace certaine. Nous atteignîmes des lignes de bruyères et quelques taillis de chênes, puis de longs espaces d'un sol stérile et dégarni. Parfois, quand un faible ruisseau, fils des pluies de l'hiver ou

4.

de quelque source éphémère du printemps, traversait nos sentiers, on voyait reparaître certains vestiges d'agriculture. Parfois aussi un *Tchifflick*, grand corps de ferme presque toujours abandonné, se montrait dans ces solitudes.

Je mettais souvent pied à terre, soit pour me délasser, soit pour m'approcher davantage de l'*araba*, et pour cueillir quelques plantes parfumées que j'offrais tantôt à l'une, tantôt à l'autre de mes compagnes. — « Dès que vous saurez un « peu plus de la langue des livres, » me disait Phroso, « nous vous apprendrons celle des fleurs. « Mais ici, dans des champs inconnus, sans se- « cours contre les ardeurs de l'été, ces pauvres « filles du printemps passent si vite ! »

— « Donnez-moi cette églantine qui s'épa- « nouit là-bas dans les ronces, » interrompit Zoïtsa, « et demandez à ma sœur si ce n'est pas « là la *rose sauvage* de son favori Théocrite, *qui* « *l'emporte*, me dit-elle, *sur l'anémone, bien qu'elle* « *naisse au milieu des épines et des haies* (16) ? « — Petite folle ! reprit Phroso (*Trélo Péduki*), « pourquoi révéler sitôt à notre voisin mes pré- « férences littéraires ? Il va me prendre pour une

« rustique jardinière, ou pour une bergère sici-
« lienne. Mais puisque tu m'as trahie, et qu'il
« entend le grec ancien mieux que notre lan-
« gage vulgaire, je vais lui dire, en parlant
« comme le poëte de Syracuse, qu'il est temps
« de nous arrêter, et qu'il faut choisir, pour
« notre halte, cette fontaine où nous arrivons. —
« Comprenez-vous ces vers charmants, ajouta-
« t-elle, ou faut-il que je vous les explique en
« italien? » — Et, d'une voix cadencée, elle pro-
nonça avec une ravissante mélodie les paroles de
Théocrite (17):

« *Nous nous assoirons, près de l'olivier sau-*
« *vage, à l'ombre de ces bois où coule lentement*
« *une eau fraîche, là où l'herbe croît et s'offre*
« *comme un lit pour le repos, là où chantent les*
« *cigales.* »

— « Je comprends, je comprends, m'écriai-je
« aussitôt. *O nymphe aux sourcils noirs, si belle à*
« *contempler, et toute de marbre* (18), pardonnez-
« moi, à votre tour, de citer et d'aimer aussi votre
« poëte. » J'eus pour récompense du vers de
Théocrite un long regard de Phroso, accompa-
gné d'un soupir qui s'envola vers les cieux.

Zoïtsa sauta légèrement à terre; les bœufs furent dételés, et livrés avec nos chevaux aux gazons des taillis voisins. Yacoub et les domestiques posèrent de petits tapis de Smyrne sur l'herbe, auprès de la fontaine; puis ils dressèrent, avec nos provisions réunies, un copieux repas que nous devions prendre en commun. Les jeunes filles se hâtèrent d'apporter pour leur mère quelques coussins empruntés à l'*araba*.

C'était dans l'intérêt de la Domnitza que se faisait le voyage : sa pâleur, ses yeux fatigués, une respiration difficile, accusaient une de ces affections de poitrine dont, en Asie comme en Europe, les eaux les plus bienfaisantes ne peuvent guère que retarder la fatale issue.

Nous étions sur le penchant de la longue colline qui s'abaisse vers le lit du fleuve de l'Olympe, et à deux lieues de Brousse environ. De ce point, l'aspect était ravissant. Sous nos pieds, des taillis de chênes s'étendaient jusqu'aux prairies qui bordent l'Horisius; on reconnaissait son cours à quelques lignes d'argent étincelant au soleil, et à des arbres, non pas symétriquement plan-

tés sur les rives, mais semés au hasard par les vents ou les flots.

Au delà du fleuve, de grands espaces de terres labourées ou couvertes de blé, que divisaient quelques maisons isolées ; puis, à la base de la montagne, un ou deux hameaux, et Tchékerdgé, dont nous allions chercher les eaux salutaires, se cachant au sein des plus verts ombrages ; enfin les dômes, les minarets de Brousse, et le mont immense dominant au loin avec ses forêts en étage couronnées de neiges resplendissantes : tout cet ensemble, revêtu de la plus éclatante lumière, excitait notre muette contemplation.

Le repas fut court, et se termina par ces friandises si appréciées dans les boutiques de l'Atméidan, le *malévi* et le *khalva*, gâteaux turcs de crème de farine et de miel. Zoïtsa nous en fit d'abondantes distributions, et elle déconcertait nos méditations silencieuses par ses saillies. — « Le printemps et la campagne me rendent « toute joyeuse, » nous disait-elle en sautant sur le gazon. « Tous les tapis de nos prisons grillées « du Fanar valent-ils l'herbe si molle et si verte « que je foule aux pieds en ce moment? Allons,

« Phroso, lève tes yeux noirs, et jouis; comme « moi, de ces fleurs, de ces ruisseaux, de ces « riches vallées. Tiens, regarde cette tourterelle « qui venait se désaltérer à la même fontaine « que nous : notre présence l'effraye, et la retient « sur les branches hautes de ce platane. Quelle « élégance! quelle grâce! quel beau collier bleu! « — Oui, sans doute, elle est bien jolie, » reprit Phroso; « mais qu'importe, puisqu'elle est seule?» Et ce qui fit soupirer l'aînée des deux sœurs fit rire la cadette.

— « Tiens, Phroso, reprit Zoïtsa, au lieu de « soupirer, pour bien finir notre banquet rus- « tique, chante-nous la chanson qui porte mon « nom, et que la tourterelle m'a rappelée. »

Et Phroso, sans se faire prier, chanta d'une voix lente et douce ces vers mis dans la bouche de Zoïtsa, veuve du héros souliote Photos Tzavellas, par un des guerriers poëtes de l'Épire (19):

« Je me lève à la petite aube du matin, deux « heures avant qu'il fasse jour. Je prends de

« l'eau pour me laver, de l'eau pour me réveiller « tout à fait.

« Puis je suis la rue, la rue et le sentier de la « montagne, jusqu'aux grosses pierres enfoncées « dans le sol. Là, je m'arrête et m'assieds.

« J'entends le cri de l'épervier, les sifflements « du faucon; j'entends la perdrix chanter de sa « voix de rossignol; elle se plaint à l'aigle, elle « se lamente au faucon.

« Faucon des rochers, et toi, grand aigle des « champs, vous avez dévoré mon compagnon, et « m'avez laissée toute seule. »

Pour moi, ces paroles harmonieuses, cette complainte si naïve et si simplement récitée, ces rires et ces soupirs entourés d'une telle scène, animés par tout le charme du printemps et de la jeunesse, se gravaient en traits ineffaçables dans mon esprit; et je les retrouve scrupuleusement représentés dans le journal des cinq années de mon séjour en Orient; grand fatras confus où je puise à mesure que j'écris, et où je viens

de relire, au milieu de tant d'insignifiants détails, mes conversations avec le docteur Thomas, les dialogues des Cokonitsès, mes réflexions, mes sentiments et mes études.

Qu'on me pardonne, si ces niaiseries me semblaient alors dignes de mon souvenir. Y a-t-il, à vingt ans, beaucoup de choses plus intéressantes que les entretiens si familiers et si naïfs de deux belles jeunes filles? Je ne sais quel instinct m'avertissait que la mémoire de ces heures rapides serait un jour une de mes plus chères réminiscences.

Et cependant j'ai besoin de le revoir tel que je le retraçais alors, pour ne pas trouver moi-même, à ce simple récit, je ne sais quoi de fictif et de romanesque. Hé! quoi! dans l'âge où l'on vieillit, le printemps de la vie ne nous apparaît-il donc que comme un songe effacé? Et faut-il qu'en s'éloignant de nous, ses beaux jours n'offrent plus à nos yeux qu'une image fantastique et imaginaire?

Le soir approchait; nous avons repris notre marche. Les ombres, en descendant de l'Olympe, variaient autour de nous l'aspect des campagnes.

Nous côtoyâmes un moment les rives du Lufer, grossi des neiges qui fondent et s'écoulent des plus hautes cimes. Pendant que nous bravions ces eaux, plus tumultueuses que profondes, sur un pont étroit, quelques chameaux, chargés des trésors de l'Asie, s'arrêtaient au milieu des flots, ou traversaient lentement le courant.

Après le passage du fleuve, il fallut gravir la colline du village aux bains minéraux. « Nous « voici à Tchékerdgé, dit Zoïtsa : quel nom bar- « bare et difficile à prononcer pour nos bou- « ches grecques ! N'avaient-ils donc rien de plus « harmonieux dans leur jargon, ces sauvages « Turcs, pour signifier le *Village aux cerises ?* « Comment feras-tu, ma sœur, toi qui aimes tant « les paroles sonores, pour t'accoutumer à ce mot, « exigeant une ou deux grimaces ?

« Adieu, seigneur, » ajouta-t-elle avec un geste gracieux de sa main ; « ici, nous reprenons notre « gravité et notre réserve orientales. Il faut nous « séparer avant de gagner les premières maisons. « N'oubliez pas, demain, de venir vous infor- « mer si des femmes grecques, habituées à ne « faire chaque jour que dix pas dans un salon,

« ont pu, sans mourir de fatigue, passer en « vingt-quatre heures d'Europe en Asie, et de « la capitale de l'empire ottoman dans celle de « la Bithynie. »

A ces mots, Phroso et Zoïtsa s'enveloppèrent d'un grand voile blanc, qui, couvrant leurs cheveux et les fleurs qu'elles y avaient entrelacées pendant la route, comme presque tout leur visage, ne laissait apercevoir que leurs yeux longs et brillants. Les jalousies de l'*araba* furent sévèrement fermées.

On prit un des chemins qui conduisent au village. Je suivis l'autre, et je parvins à la maison où j'étais attendu, assez tôt pour assister aux merveilles d'une dernière heure du jour en Asie, et pour voir le soleil disparaître tout étincelant derrière le mont Arganthon, dont les sommets me cachaient Constantinople et la Propontide.

NOTES

DU

LIVRE PREMIER.

(1) Dumque suo tentat salientem pollice venam,
Candida per causam brachia sæpe tenet.

Ovide, *Héroïd.*, Ac. Cyd.

(2) Detinui, dicam, tempus, curasque fefelli.

Id., *de Ponto*, liv. iv, él. 10.

(3) Et modo formatis operitur frondibus arbor,
Prodit et in summum seminis herba solum.
OVIDE, *Fast.*, liv. I, v. 153.

(4) Nec tibi sunt fontes, laticis nisi pene marini,
Qui potus dubium sistat alatne sitim.
ID., *de Ponto*, liv. III, él. I.

(5) Quocumque aspicias, campi cultore carentes,
Vastaque, quæ nemo vindicet, arva jacent.
ID., ibid., liv. I, él. 3.

(6) Quæ, quanquam lingua mihi sint properante per horas
Lecta satis multas, pauca fuisse queror.
ID., ibid., liv. III, él. 5.

(7) Ver erat; errabam. Zephyrus conspexit; abibam.
Insequitur; fugio. Fortior ille fuit.
ID., *Fast.*, liv. V, v. 201.

(8) Conveniens vitæ mors fuit ista suæ.
ID., *Amor.*, liv. II, el. 10.

(9) Hæc, inquit, tellus, quantulacumque, tua est.
ID., *Fast.*, liv. III, v. 572.

(10) Théocrite, idyl. XXII.

(11) Nec sterilis locus ullus ita est, ut non sit in illo
Mista fere duris utilis herba rubis.
OVIDE, *de Ponto*, liv. IV, él. 4.

(12) Théocrite, idyl. XIII.

(13) Ce sont à peu près les paroles de Pindare : *Astre brillant, lumière, guide certain de l'homme.*

Ἀστὴρ ἀρίζηλος, ἀλαθινὸν
Ἀνδρὶ φέγγος.....

PINDARE, *Olymp.*, od. 2.

Et c'est encore, comme on vient de le voir, le nom de la lune en grec moderne, φεγγάρι.

(14) *Araba*, voiture turque ou plutôt charrette grillée, attelée de deux bœufs.

(15) Est aliquid casus pariter timuisse marinos,
Junctaque ad æquoreos vota tulisse deos;
Et modo res egisse simul.....

OVIDE, *de Ponto*, liv. II, él. 10.

(16) Théocrite, idyl. V.

(17) Id., *ibid.*

(18) Id., idyl. III.

(19) ΖΩΗΤΣΑ.

Ἀυγήτσα θὲ νὰ σηκωθῶ, δυ' ὧραις νὰ ξημερώσῃ,
Παίρνω νερὸ καὶ νίϐομαι, νερὸ νὰ ξαγρυπνήσω,
Καὶ παίρνω τὸ στρατὶ,—στρατὶ, τ' ὅριο τὸ μονοπάτι,
Γιὰ νὰ 'βρω πέτρα ῥιζαμιὰ, νὰ διπλώθω νὰ κάτσω,
Ν' ἀκούσω ἱεραχιοῦ λαλιὰ, συρισματιὰ πετρίτη,
Ν' ἀκούσω καὶ τὴν πέρδικα, τὴν ἀηδονολαλοῦσα,

Παραπονιέται 'ς τὸν ἀετὸ, χλαίεται 'ς τὸν πετρίτη·
« Πετρίτη, εἰς τὰ πετρωτὰ, καὶ σταύραετε, 'ς τοὺς κάμπους,
« Μοῦ φάγετε τὸ ταῖρι μου, μ' ἀφήσετε μονάχη. »

Je prends sur moi de faire de *Pétriti* un *Faucon montagnard*, et non un *Rouge-gorge*, que les glossaires grecs-allemands, grecs-italiens et grecs-français, consultés dans mes perplexités, me jettent unanimement à la tête. Je suis un chasseur trop assidu et un observateur trop exact de la nature, pour permettre, même dans l'interprétation de la pensée d'autrui, que la moindre tourterelle se voie, sous ma version, dévorée par le Rouge-gorge, surnommé dans nos campagnes le *Rossignol d'hiver*.

Je remarque, à cette occasion, que les vocabulaires les plus récents de la langue romaïque, en négligeant de donner les diverses significations provinciales des mots, dédaignent aussi de reproduire les paroles turques admises dans les dialectes populaires ; et ce n'est pas un mince embarras pour leurs lecteurs.

LIVRE SECOND.

LE MONT OLYMPE.

I.

La maison de bois que j'habitais à Tchékerdgé, comme presque toutes celles de ce long village, est située sur le penchant de l'une des premières collines de l'Olympe. Les eaux tièdes et

chaudes, empreintes de fer ou de soufre, froides et glacées, qui s'échappent en abondance à la base de la montagne, arrosent les jardins de ces cabanes, où on les enferme d'abord dans des réservoirs particuliers et distincts.

Ma maison, ou plutôt mon hangar, tout chétif qu'il était, avait pourtant, comme les palais de Constantinople, son gynécée séparé, non sans doute par d'élégantes jalousies où le regard se glisse toujours un peu, mais par des cloisons de soliveaux impénétrables, afin que la vieille et vraisemblablement l'unique femme du jardinier ne fût pas plus entrevue, et partant plus compromise, que la plus jeune et la centième odalisque du Sérail : tant les mœurs asiatiques règnent puissamment sur toutes les classes de la société musulmane!

Une échelle tremblante conduisait de ce rez-de-chaussée prohibé à la chambre du maître, qui m'avait été cédée. Je possédais ainsi, pour parler en véritable Osmanli, une *oda* et point de *harem*. Le propriétaire, établi à Brousse, s'était assuré d'avance que ma condition de célibataire, qui faisait de moi un être à peu près

méprisable à ses yeux, n'exigeait pas de plus ample logement.

Au reste, ce que j'appréciais le plus de cette masure, et en cela je ressemblais tout à fait à mon hôte, c'était une galerie de planches mal jointes et branlantes, ouverte à tous les vents et à tous les aspects, où pendant la plus forte chaleur du jour je trouvais une constante fraîcheur. Deux longues perches formaient la balustrade de ce rustique balcon; et, pour ne pouvoir m'y accouder sans danger, je n'en jouissais pas moins de la vue des jardins si ombragés qui s'abaissaient doucement vers la plaine, des campagnes qui leur succèdent, fertilisées par les flots de l'Horisius; enfin, de l'espace qui s'étend si vert et si vaste entre le lac d'Apollonie et les montagnes de Nicée.

Un second avantage, plus rare encore, donnait un grand prix à ma chaumière, l'une des plus recherchées du village. C'est, à l'entrée de son enceinte, pleine de cerisiers chargés en ce moment des plus beaux fruits, la coupole construite en larges pierres et d'une forme assez élégante qui recouvre plusieurs sources miné-

rales. Elle a pour vestibule une chambre carrée, destinée aux diverses toilettes qui précèdent ou suivent les bains; sorte de *spoliarium* ou de vestiaire, pareil à ceux des thermes de Caracalla et de Titus, aux dimensions près. On entre ensuite dans une salle ronde, pavée de marbre et ouverte par le haut, comme le Panthéon d'Agrippa.

Là, dans un bassin circulaire et profond, se mêlent les eaux brûlantes ou attiédies qui accourent des collines par des conduits souterrains, et qui se renouvellent sans cesse en conservant la plus égale chaleur. On descend par des degrés de marbre dans cette large cuve; et l'on peut y rester couché ou debout, éveillé ou endormi, enfin y nager ou s'asseoir, à son gré.

Une petite source, minérale aussi, jaillit tout auprès dans une coupe, à quelques pieds au-dessus du sol; on la garde pour de salutaires breuvages ou pour de partielles ablutions : mais, fort heureusement, elle ne tombe pas d'assez haut pour qu'on la convertisse en quelqu'une de ces douches dont l'appareil a toujours je ne sais quoi d'inélégant et de médicinal.

Cette rotonde, où, comme le Turc indolent de

nos jours et le voluptueux Romain du siècle d'Auguste, je passais bien des heures de la journée et de la nuit, m'avait été exclusivement réservée; elle était publique pendant une partie de l'année, ou, pour m'exprimer mieux, elle était livrée au public par le jardinier, qui en retirait un assez gros bénéfice.

Les murs intérieurs, soumis aux fantaisies capricieuses, non pas sans doute de la multitude, puisque en Turquie le nombre de ceux qui savent écrire est fort petit, mais des Tchélébis, gentilshommes musulmans, si j'ose traduire ainsi, étaient encore surchargés de fleurs tracées au crayon, de devises passionnées, et même de vers arabes et persans, attestant la galanterie de mille baigneurs, ainsi que la beauté d'autant de baigneuses. Je remarquai, avec une certaine surprise, que ces murs étaient restés purs de toute inscription licencieuse, de toute équivoque image, en cela bien différents de la plupart de nos établissements modernes, et surtout des thermes que nous a dévoilés Pompéia. Ma rotonde, renommée dans le village pour ses agréments, avait sa chronique, qui me fut racontée par Yacoub.

Un jeune Turc, il y a quelques années, avait, dit-on, acheté au prix de bien des *Mahmoudiés* (1) la faveur de pénétrer sous ces mêmes voûtes, réservées aux femmes d'un vieux pacha de Brousse. « Or, apprenez, seigneur, » ajoutait Yacoub en riant, « que les pachas de Brousse « sont toujours vieux : car c'est ici qu'on envoie « de préférence les grands vizirs émérites et les « séraskiers en retraite; et vous en comprenez « bien vite la raison : c'est qu'aucune province « (*Eïalet*) n'est aussi éloignée des frontières, et « en même temps plus paisible et plus facile à « gouverner. »

Notre jeune homme, continuait Yacoub, avait choisi pour user de la rotonde l'heure qui devait précéder immédiatement l'arrivée d'une odalisque dont il était éperdument épris. Alors, abandonnant sur les ondes du bassin quelques-unes de ces fleurs éloquentes qui transmettent et expliquent les tendres déclarations, il avait ainsi fait l'aveu de son amour et de ses espérances.

Yacoub n'en savait pas davantage, et l'on ignorait le reste d'une aventure bien pâle sans doute jusque-là, mais qui, dès le début, pouvait coûter

la tête à son héros. Ma baignoire y avait gagné le nom de *Coupole des fleurs;* et, depuis (est-ce en raison de ce nom ou de la chronique?), elle était particulièrement fréquentée par les femmes musulmanes, arméniennes et grecques.

On répète dans les Pyrénées un trait à peu près semblable, mais bien moins périlleux dans ses conséquences. C'était, dit-on, sous le temple aux belles colonnes, dédié aux naïades de Saint-Sauveur, qu'un homme de lettres, d'une imagination ardente et d'un âge mûr, acquit, au poids de l'or, le privilége de se plonger le premier, avant de la voir livrée aux profanations de la foule, dans la même cuve de marbre qu'avait occupée une jeune duchesse, partie de la veille, et très-remarquable par sa beauté.

Je rougis tout seul, en écrivant, d'avoir osé, même en pensée, rapprocher une duchesse de Paris d'une odalisque de Brousse, celle-ci fût-elle destinée à devenir la première des quatre femmes du gouverneur de la Bithynie; et je me sens d'autant plus téméraire, que la baigneuse des Pyrénées m'est fort connue. Je l'ai, l'avouerai-je, bien souvent contemplée tout à mon aise,

tandis que je n'ai aperçu de sultanes qu'à travers des grilles obscures, et d'odalisques que sous des voiles longs et jaloux. Je la préfère même, sans hésiter, aux plus brunes filles de la Circassie, et aux plus blanches Géorgiennes qu'il m'ait été donné de voir dans les bazars de Constantinople ou chez les marchands d'esclaves du Caire, toujours prêtes à peupler les harems des seigneurs ottomans.

D'ailleurs, la Parisienne, j'aime à le redire, unit à une grande beauté la bonté du cœur, le charme de l'esprit..... Je m'arrête, un peu trop tard peut-être..... En effet, qu'ont de commun, me dira quelque plagiaire du grand Frédéric, l'esprit et le cœur avec la baignoire?..... Toujours est-il que si l'on veut (et c'est assez malaisé) tirer quelque moralité de ces deux anecdotes, ou seulement en comparer les deux héros (ce qui est plus facile), on trouvera, ce me semble, plus d'innocence et d'amour chevaleresque chez l'Osmanli, plus de fougue et de passion chez le Français se baignant si près de la patrie de don Quichotte.

Du reste, je n'ose prononcer moi-même; et,

tout bien considéré, je laisse à chacun le plaisir de décider entre les Pyrénées et l'Olympe. J'ai pourtant quelque honte à préluder par de si légers propos au récit des graves impressions que m'a laissées la montagne divine. Mais quoi! la vie humaine est-elle donc autre chose qu'un mélange de folles joies et de scènes de deuil, souvent tout près les unes des autres?

..... J'ai toujours pensé que le rieur Démocrite, et son antagoniste le pleureur éternel, avaient raison tous les deux en proportion égale, et à la fois.

II.

Mes premiers pas à Brousse, comme mes pensées les plus assidues, se dirigeaient vers l'Olympe. Je brûlais d'en sonder tous les pompeux mystères; de jouir, même pour un instant,

d'un spectacle presque inconnu; d'échapper, au moins pour un jour, à la monotonie des villes comme à la contemplation uniforme des plaines, et de mettre à fin cette dangereuse aventure, dont on exagérait les difficultés rarement surmontées.

En effet, je ne crois pas mal dire en affirmant que la cime du Mont-Blanc, depuis Balmat et M. de Saussure, a vu beaucoup plus de voyageurs que les sommets de l'Olympe n'en ont jamais accueilli depuis le commencement du monde, même en y comprenant je ne sais plus quel botaniste italien qui se vante d'y être parvenu le premier, et fait honte au célèbre Tournefort, malgré son zèle pour les fleurs, d'avoir seulement passé tout à côté.

Les Turcs, en général, ne sont pas curieux de ces immenses aspects qui coûtent tant de fatigues; et les Européens qui les ont bravées sont, jusqu'ici, très-peu nombreux. Je n'en étais que plus avide de gravir ces solitudes élevées qui dominent la moitié du monde mythologique, et que Diodore appelait *le siége du Ciel.* (Οὐρανοῦ δίφρος.) Je n'ai pas osé traduire ce der-

nier mot par *trône*, pour ne pas être emphatique, ni par *fauteuil*, pour ne pas être trivial. On sait pourtant combien, dans notre siècle, ces deux choses, *fauteuil* et *trône*, se ressemblent.

Les chevaux petits, robustes, au pied sûr, qui devaient me faire franchir les âpres rochers et les profondes vallées, furent amenés à ma porte dès minuit. Yacoub les avait choisis lui-même, ainsi que leur conducteur (*Tschirudgi*) et un guide, tous deux ses amis d'enfance. Bien avant l'aurore, mon actif janissaire entra dans la chambre où je reposais, et interrompit un rêve tout rempli de forêts sombres, d'avalanches et d'abîmes qui m'apparaissaient d'avance, et me frappaient de terreur. Il était, quant à lui, paré comme pour une revue, gai comme pour une fête, armé comme pour un combat.

— « Allons, seigneur, me dit-il, l'aube n'attend « plus que vous pour se montrer. Nous aurons « une de ces belles journées à vent de nord qui « chassent les nuages, et qui amènent tant de « vaisseaux de la Mer-Noire dans les ports de « Stamboul. Ma montagne est la plus merveil- « leuse chose que vous ayez encore vue et puis-

« siez jamais voir. Je le sais bien, moi qui suis né « près d'elle. J'en connais tous les circuits. Par-« tons; j'ai fait choix pour vous des meilleurs « chevaux comme du plus habile Tschirudgi de « Brousse. »

Je fus aussitôt debout; et, par le conseil de mon expérimenté montagnard, je me munis, en plein juillet, d'une pelisse doublée de fourrures que j'avais reçue du sultan Mahmoud, en don d'orientale hospitalité, le jour de notre audience solennelle. Je devais apprécier plus tard, dans la région des neiges, toute la valeur du présent impérial.

Nous quittâmes bientôt le Village des Cerises, marchant au pas et en caravane, c'est-à-dire à la queue les uns des autres, seule allure permise dans les sentiers étroits qui entourent la capitale de Prusias, et bien plus nécessaire encore quand le sentier cesse, et que le guide de la montagne tente le passage en avant.

Nous nous arrêtâmes, pour nous compter, auprès de la vieille mosquée d'Orcan, à l'ombre de ses noirs cyprès. Nous avions six chevaux; le cinquième portait nos manteaux et nos provi-

sions; le dernier, qualifié de surnuméraire, devait nous servir d'*en-cas*.

Nous fîmes le tour de la ville assoupie, et nous longeâmes silencieusement quelques faubourgs; le bruit des pas de nos chevaux se mêlait seul au murmure des fontaines qui jaillissent dans les moindres carrefours de la cité, fille de l'Olympe.

Une lueur douteuse nous guida parmi plusieurs rues presque voûtées comme des bazars; le crépuscule et l'aurore nous montrèrent les jardins et les vergers qui entourent des kiosques solitaires, et des Tékiés (couvents) de derviches encore plus isolés. Enfin, nous nous élevions sur les premières collines quand le premier rayon du soleil, que la montagne devait nous cacher longtemps, se projeta par-dessus son plus haut sommet vers la Propontide.

Après avoir traversé ces bocages d'une délicieuse fraîcheur, où les sources et les sentiers se croisent en tous sens, nous pénétrâmes dans des bois moins accessibles de chênes, de hêtres et de planes. Ces arbres, dont la tige est bien plus élancée et le feuillage plus épais sur le versant septentrional que nous commencions à gravir,

peuplent les cinquante lieues de collines qui forment la base du géant. Car la grande montagne blanche repose sur des lits de verdure et sur des vallées onduleuses, telle qu'une superbe sultane, d'un teint éblouissant, endormie sur des divans moelleux et sur des tapis de fleurs.

J'emprunte cette comparaison à je ne sais plus quelle chanson turque dont le guide répétait aigrement le refrain.

Nous arrivons à cette ligne que les voyageurs et les géographes modernes, appliquant à l'Asie les divisions topographiques de l'Apennin, de ses volcans et des Alpes, ont nommée *la première région.*

Trois zones en effet sont ici, comme sur l'Etna, parfaitement distinctes : d'abord, les prairies et les bois formés des arbres les plus variés; puis, les arbustes des températures glacées et les forêts de sapins; enfin, les rochers et les neiges.

Bientôt, pour franchir le premier degré, nous courbons de nos mains les branches robustes des noyers et les rameaux des hêtres chargés de faînes; puis, des aunes, des yeuses et des téré-

binthes entremêlés au hasard, tels que le vent les sème. Les intervalles que laissent entre elles leurs tiges sont remplis par des cityses, des agnus-castus et des arbousiers dont la fraise commence à rougir; leurs troncs sont séparés à leur base par la framboise déjà mûre et par l'épine-vinette en fleur; mais ils s'unissent à leur cime par des ponts de lianes, par les enlacements de la clématite, et par ces convolvulus ondoyants qui portent, d'une flèche à l'autre, de larges cloches violettes et blanches.

Là, j'ai vu la vigne sauvage atteindre aux plus hauts branchages des tilleuls silvestres, et leurs fleurs, mêlées et épanouies, exhaler ensemble les plus doux parfums (2).

Pour excuser cette nomenclature de pépiniériste, j'ai besoin de dire que j'aime les beaux arbres à l'égal de bien des choses animées, et presque comme des amis. Je ne sais pas me moquer de Xerxès, le type des rois absolus, parce qu'il chérissait un platane.

« On assure, raconte Élien, qu'ayant remar-
« qué en Lydie un platane très-élevé, le roi passa
« à son ombre toute une journée, et campa sans

« nécessité dans un lieu désert, pour ne pas quit-
« ter l'arbre. Il orna ses branches de colliers et
« de bijoux, et lui laissa en partant un gar-
« dien (3). » Cette fantaisie me paraît, en tout cas, plus touchante et moins puérile que de percer le mont Athos ou de fouetter la mer; et je n'aurais pas donné au puissant roi des Perses un brevet d'imbécile pour le premier fait.

Y a-t-il d'ailleurs rien de plus beau que le platane d'Orient? Ses rameaux élégants s'étendant au loin, d'où lui vient le joli nom de platane (4); sa tige droite et élancée, sa tête haute et touffue, son écorce lisse que le printemps renouvelle, et qui le sauve de la mousse et des mortelles étreintes du lierre; sa feuille découpée, retraçant la figure géographique du Péloponèse (5); son tronc robuste abritant les voyageurs surpris de la tempête, qu'il préserve, dit-on, de la foudre, par une prérogative commune au seul laurier: enfin, son ombrage impénétrable aux rayons du soleil, mais non pas aux haleines du zéphyre, et partant si précieux sous un ciel ardent, que, pour accroître et hâter son feuillage, les Grecs arrosaient ses racines avec du vin.....

S'emparant de cette méthode d'irrigation (6), les Latins accueillirent avec plus de faveur encore, et comme une riche conquête, l'arbre oriental. Or, je n'hésite pas à déclarer que si nos modernes archéologues passaient à Rome un peu plus que l'hiver, ils auraient reconnu, comme moi, dans les platanes géants de Frascati, les vigoureux rejetons de ces mêmes arbres qu'Hortensius cultivait jadis, à grands frais, tout près de là. Car tout le monde sait que ce célèbre orateur, dans une cause qu'il défendait avec Cicéron, pria celui-ci de prendre *son tour de tribune*, pressé qu'il était d'aller arroser de vin lui-même ses jeunes platanes de Tusculum.

Le tout soit dit en vue de me faire pardonner ma passion pour les grands arbres.

A cette heure du jour si éclatante sous le ciel d'Orient, où les oiseaux en chœur adressent au soleil leur hymne matinal, les grives, les bouvreuils, les merles des montagnes, le rappel sonore de la perdrix, se faisaient entendre de toutes parts. Les premiers cris du rouge-gorge, qui habite toute l'année ces halliers des versants septentrionaux, et le dernier chant du rossignol se

confondaient au loin et résonnaient à la fois, tandis que les cigales, s'arrêtant à cette limite, annonçaient une journée brûlante aux habitants des plaines, et à nous, qui n'avions rien à craindre de son ardeur, et que chaque pas rapprochait de la région des neiges.

De temps en temps, au détour d'un sentier, à l'angle d'une rampe tortueuse, tous ces bruits cessaient; tous ces arbres s'écartaient abattus par la main des hommes, ou interrompus par des roches brisées que n'a pu dissoudre encore aucune végétation. Alors, comme par l'effet d'un rideau qui se lève, apparaissait la ville de Brousse, avec ses minarets et ses coupoles encore dans l'ombre : plus loin, la plaine du *Lufer* (l'Horisius), déjà vivifiée et dorée par le soleil levant; enfin, les penchants du mont Arganthon, voilés à demi par la vapeur légère du matin.

Je n'oublierai jamais cette heure de volupté et d'enivrement, cette lente ascension au milieu des déserts embaumés du mont divin, et mon admiration extatique de toutes ces pompes de la nature. Plus près de cette nature primitive, si riche et si variée, les hommes des époques

antiques en ont aussi joui mieux que nous; et, mieux que nous, ils en ont décrit les charmes et les bienfaits. « C'est pour nous, » s'écrie un poëte des temps fabuleux, « que la forêt mêle, dans « ses derniers détours, l'ombre des arbres aux « tiges noueuses. C'est pour nous que les lau- « riers se multiplient, que les grands platanes « croissent au bord des sources, et que mille « productions merveilleuses s'élancent du sein « de la terre fertilisée (7). »

Après cinq milles environ parcourus pas à pas, nous atteignîmes quelques prairies escarpées et des herbages touffus que la faux respecte. Là, trop loin des hommes qui négligent leurs trésors, de belles plantes croissent et fleurissent pendant un printemps ou un été : puis, elles sèchent et meurent à l'automne, souvent pour ne plus renaître; car l'eau seule les fait verdir et les propage. Or, les ruisseaux qui les nourrissent, incertains et mobiles, ne coulent pas toujours dans le même lit, et sont soumis eux-mêmes aux caprices des avalanches.

Des frênes et des érables, s'élançant ensemble du milieu des bruyères et des rhododendrons,

ombragent de grands rochers qu'ils ont arrêtés dans leur chute; et ceux-ci, suspendus aussi par leur poids sur le revers de la montagne, retiennent à leur tour assez de terre végétale et de gouttes de pluie pour alimenter les arbres isolés qui les protégent. Ainsi, ces enfants du même sol se prêtent un mutuel secours.

Insensiblement nous passons à la région des châtaigniers, qui cachent une moitié de la seconde zone sous leur vigoureuse végétation, et laissent ensuite les sapins régner sans rivaux jusqu'aux neiges.

Ici, les oiseaux de la première région nous ont abandonnés; des ramiers et quelques couples de perdrix s'envolent devant nous, et on entend parfois le cri sauvage de la gelinotte.

Tantôt nous traversons de vastes clairières où d'énormes tiges, à demi brûlées, signalent ces incendies allumés par la foudre, que les habitants des plaines de la Bithynie contemplent de loin avec terreur, et qui, tels que de sanglants météores, rougissent les flancs de l'Olympe pendant les nuits orageuses : tantôt nous cheminons sur des rampes glissantes et roides, pres-

que en échelle, où les pas de nos chevaux détachent des pierres qui vont roulant de bonds en bonds au fond des précipices.

Parfois nous mettons pied à terre, « chassant « devant nous nos montures, et traversant, comme « les Grecs de l'*Iliade*, bien des endroits escar- « pés ou en pente, abrupts ou sinueux (8). »

—(Je ne puis m'empêcher de croire qu'Homère a dû gravir les hautes montagnes; il a dû observer lui-même, avant de devenir aveugle, leur merveilleuse nature, si énergiquement dépeinte dans ces beaux vers dont Démétrius de Phalère a loué l'harmonie imitative; ce sont ces mêmes vers que madame Dacier a traduits, travestis ou éludés par ces mots : *Malgré la difficulté des chemins, ils arrivent*, etc.)—

Nous rencontrons, sous la garde de conducteurs à demi nus, de longues files de mulets portant, enveloppés de feutres et de peaux de chèvre, ces blocs de neige solide qui descendent ainsi jusqu'aux ports de la Propontide; de là, passant dans des barques prêtes à faire voile, ils vont rafraîchir les breuvages des modernes épicuriens de Constantinople.

Presque aussi avides de boissons glacées que les peuples de l'Italie, les Turcs ne savent pas pourtant, comme ceux-ci, s'approvisionner pour la saison brûlante. Ils s'en fient exclusivement à l'Olympe, et l'Olympe n'a jamais trompé leurs espérances; car il n'est en aucun temps entièrement dégagé de neige, malgré les assertions contraires de certains rapides passagers qui se plaignent de ne pas en avoir aperçu, sans doute au bout de leurs insuffisants télescopes.

Sous l'ombre des derniers châtaigniers sont dressées quelques cabanes, ou plutôt de petites tentes fort basses, formées de peaux de moutons noirs et de grossiers tissus, comme celles de l'Arabe des déserts méridionaux. Des bergers nomades y habitent au milieu de leurs troupeaux, qu'ils amènent des plaines intérieures de l'Asie pour la saison des pâturages.

Ces Turcomans ont une réputation fort équivoque, et la calomnie qui s'attache à eux remonte au temps de Strabon. « Le tour de l'O-
« lympe, dit-il, est maintenant bien habité; mais
« ses hauteurs ont des forêts *monstrueuses* et des
« retraites presque inaccessibles qui peuvent

« servir d'asile aux voleurs. Là, des chefs de « tribus se déclarent souvent indépendants(9). » Je l'avouerai, je n'ai pu reconnaître dans les pasteurs déguenillés d'aujourd'hui ni les fiers amis de la liberté, ni même les hardis brigands dont nous parle le célèbre géographe.

Yacoub crut devoir, par un coup de pistolet, avertir de sa présence les Turcomans dispersés dans la montagne. A ce bruit, deux ou trois accoururent; et une jeune femme, accroupie à l'entrée de l'une de ces taupinières, rentra précipitamment dans l'intérieur.

Mon janissaire demanda du lait, qui lui fut livré jusqu'à la plus complète satiété de nos guides, et sans rétribution; puis, il voulut du fromage pour son futur déjeuner, et on lui porta tout le *Yoghourt* (lait caillé) dont il pouvait, sans inconvénient, augmenter nos bagages. La bergère, plus semblable à une Tzigane (Bohémienne) qu'à une femme orientale, devenue plus familière, s'approcha de moi pour m'offrir quelques fromages de chèvre, recouverts de feuilles de châtaignier.

Sa bouche et son menton étaient cachés par

une toile brune, percée de bien plus de trous que n'en exige le masque ottoman, et attachée derrière sa tête. Elle avait des cheveux roux et hérissés, des bras maigres et nus; un sayon de poil de chèvre en lambeaux l'enveloppait tout entière, à l'exception de ses jambes noircies, qu'ornait un anneau de verre bleu.

Je n'acceptai pas son offrande, et je fis tomber dans sa main quelques paras qu'elle porta à ses lèvres et à son cœur, en signe de reconnaissance.

— « Il me faut encore des poissons, » s'écria Yacoub, du ton d'un homme habile à exercer l'avanie; car, avant de passer au service d'honneur des ambassades, mon janissaire avait prélevé les impôts sur les bourgades de l'Anatolie. « Sachez, seigneur, » ajouta-t-il en se tournant vers moi, « que ces bandits » (Yacoub pensait comme Strabon) « ne se contentent pas d'être « bergers; ils sont pêcheurs aussi. » Mais cette fois le tyran ne put être obéi. Le lac, répondirent les Turcomans, ne fournissait encore que très-peu de truites; les conducteurs des neiges avaient tout emporté; les bergers ne gardaient rien pour eux. . . . . Yacoub n'étant pas homme à

se payer de ces raisons, que, pour mon compte, je trouvais excellentes, allait recourir au bâton et jouer son rôle accoutumé, si je ne m'étais formellement opposé à toute violence.

Les truites de l'Olympe (*Ala-Baluck*) ont une grande renommée. On les réserve pour la table des Pachas de Brousse; car, pêchées seulement dans la saison ardente, rarement elles conservent assez de vie pour parvenir aux marchés de Constantinople dans les conditions exigées par les gastronomes levantins. Le petit lac qui les produit est très-creux, et reste couvert de glace pendant plusieurs mois de l'année: nous ne devions pas le côtoyer; mais dans une échappée de rochers, j'apercevais, entre deux pics, briller au loin ses ondes argentées.

Yacoub, jaloux de me prouver que sa colère cédait sans hésitation à mon autorité, renonça tout à coup envers les Turcomans à ses façons d'agir habituelles. Il imposa seulement pour toute amende, à ces hommes menacés tout à l'heure de si rudes châtiments, la peine de nous faire entendre leur flûte montagnarde: et ceux-ci, oubliant tout aussi aisément de leur côté les menaces,

jouèrent quelques fredons sans mesure et sans terminaison distincte, puis la célèbre chanson turque *Aï-din-dik*, qui fait depuis trente ans la joie des Ottomans de toutes les contrées et de tous les âges. Il m'a été difficile de la soumettre à des mesures européennes dans son allure désordonnée et ses baroques désinences. (Voir la musique dans les notes.)

C'était pourtant cette même flûte turcomane qui fit pleurer le farouche Bajazet. On montre encore aux environs de Brousse le vieil arbre au pied duquel, dit-on, le terrible sultan allant à la tête d'une nombreuse armée venger son fils immolé par Tamerlan, et courant, sans le savoir, à la honte, à l'esclavage et à la mort, rencontra un jeune pâtre chantant, et jouant sans crainte et sans soucis de sa flûte. « Répète désormais, » lui dit-il, « pour refrain de tes chansons ces « mots : *Malheureux Bajazet, tu ne verras plus* « *ton cher fils Orthogule.* » Comment se fait-il que ce trait si touchant, dont les Turcs se souviennent encore, ait paru trop peu sérieux à bien des historiens, qui ont refusé d'en attendrir leurs récits? Pour moi, je retrouvais aussi, dans

les sons sauvages de la flûte du berger de Bajazet, l'influence des montagnes, la note double et prolongée à la fin de l'air, le retour des échos, les modulations répétées, tous effets d'une mélodie alpestre.

Pendant ce concert inattendu, que j'abrégeai pour la satisfaction de mes oreilles, je me demandais à moi-même la raison du prodigieux contraste entre la culture si soignée de la Suisse, des Pyrénées, et l'abandon de cet Olympe plus près du soleil, et plus riche en végétation que ses rivales : et pourtant le géant de Bithynie voit croître à ses pieds la précieuse olive et le mûrier, source d'opulence.

Quoi donc! les peuplades turcomanes auraient-elles, par une sorte de frayeur superstitieuse, reculé devant les forêts primitives, et devant les formidables rochers de la montagne la plus haute et la plus inconnue qui soit entre le Mont-Blanc et l'Himalaya? Ou plutôt, quand il y a tant de terres incultes au sein des plaines si fertiles de l'Asie Mineure, que viendraient faire dans des monts escarpés de rares habitants?

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas me séparer

de ces pauvres bergers nomades, sans essayer de les venger des outrageantes inculpations qui pèsent sur eux depuis le siècle du grand géographe grec, jusqu'à celui du janissaire Yacoub. Quels sont donc les *passants* qu'ils ont détroussés sur ces roches toujours désertes? Quelle bourse ont-ils coupée à des gens qui n'en portent pas, et à des hommes qui ne voyagent jamais? Ils n'ont pour voisins que des ours, et des charrieurs de neige, plus misérables qu'eux. Hélas! ils ne volent pas même au *Miri* (trésor de l'État) et au *Vacouf* (caisse des mosquées) l'herbe qui verdoie pour leurs troupeaux aux flancs des pics les plus ignorés; car ils payent au Sultan et au Mufti un tribut annuel pour le privilége de cette périlleuse pâture.

III.

Nous laissâmes derrière nous ces si peu *for-*

tunés habitants de l'Olympe, pour gagner les confins de la seconde région, plus particulièrement vouée aux torrents, aux cascades et aux nuées, *vagabondes voyageuses de l'air*, comme les appelaient aussi les poëtes grecs.

J'admirais autour et au-dessus de moi tantôt ces longues flèches des jeunes sapins ornées d'un noir feuillage se perdant dans les brumes, tantôt les troncs jaunis et sans écorce que les avalanches du dernier hiver ont oublié d'entraîner dans leur cours.

Parfois, l'extrémité des branches, supportées par une tige antique et vermoulue, faisait flotter jusque sur nos têtes ces mousses verdâtres et déliées que la brise agite, et qui ondulent autour des rameaux décrépits, comme les cheveux blancs d'un vieux pilote au souffle des tempêtes. D'autres fois, je remarquais sur le granit la trace des eaux neigeuses que les premières haleines des vents du midi font au printemps jaillir en cascades; puis, le long des torrents, des troncs d'arbres traînés par les flots, mutilés, meurtris par les rocs, gisant sur les éclats d'une pierre luisante et incessamment lavée; ensuite

de longs éboulements de rochers, formant au bas des cimes comme un insurmontable chaos, et offrant aux yeux surpris, entassées l'une sur l'autre, des pierres de toutes les tailles et de toutes les formes, depuis le plus mince caillou jusqu'aux blocs les plus monstrueux ; et, plus loin, ces blocs eux-mêmes, fendus par leur pesanteur ou par leur chute, ne reposant plus que sur la base étroite qu'ils se sont creusée en tombant.

Enfin, j'élevais mes regards vers ces grandes roches revêtues de lichen et de mousse, intérieurement minées par le travail continu et insensible de quelque goutte d'eau intestine sous laquelle elles doivent un jour se fondre et crouler. Alors brillent à la lumière de longues parois polies dans leurs couleurs primitives, que l'air n'a pas encore altérées; tantôt grises comme le granit, tantôt roses, comme si le soleil les frappait de ses derniers rayons ; rayées par de longues veines noires, produit de la distillation mystérieuse, ou blanchies par les larmes d'une eau pétrifiante qui tombe goutte à goutte de la racine d'un sapin mourant ou d'un hêtre penché sur l'abîme.

Je désire, plus que je n'espère, révéler par ces détails minutieux et tant soit peu confus, comme dans ces pages trop empreintes peut-être de la manie descriptive de mon siècle, les combinaisons capricieuses, les apparences bizarres, enfin les beautés naturelles de la montagne asiatique, telles qu'elles frappèrent mon esprit et mes yeux, et telles que j'essayai de les reproduire aussitôt. Car ces traits, répétés ici, datent des deux jours qui suivirent les grandes impressions jetées dans mon imagination par ce magnifique spectacle, si nouveau pour moi. « La contemplation de la « nature, dit Cicéron, est une sorte d'aliment « pour nos esprits et pour nos cœurs; cette étude « nous élève et nous grandit à nos propres « yeux (10). » Je voudrais aussi pour nous, contemplateurs obscurs qui tentons de la décrire; je voudrais, dis-je, que la nature ne nous rendît ni monotones ni inintelligibles.

IV.

Vers onze heures nous dépassons les derniers sapins, et nous parvenons à la troisième région. Plus d'arbres, plus d'arbustes, si ce n'est des genévriers à grains rouges, le raisin d'ours, et la myrtille des forêts du Rhin, avec ses feuilles découpées d'un vert si tendre, et son fruit bleu et sans saveur.

Quelques plantes éparses se voient encore, et des mousses en variétés infinies; des touffes égarées de l'hièble *languissent tout près de terre* (11). Elles fleurissent pourtant; mais leurs baies sanglantes ne mûrissent jamais si près de la neige. Gardons-nous d'en approcher. Hélas! comme ces joies du monde qui enivrent en espérance et dont le cœur se désenchante en les goûtant, il ne faut en respirer l'odeur que de bien loin pour la trouver douce.

Je mets pied à terre au bord du premier glacier et le long des eaux qui s'en échappent; je cueille des primevères humides et froides encore, des violettes à peine épanouies, enfin, une jolie bruyère tellement naine, qu'il faut s'asseoir près d'elle pour la bien voir, et pour admirer à l'aise ses petits filaments verts revêtus de boutons roses; je la trouvai si mêlée aux brins touffus du serpolet, qu'arrachée à ce bouquet naturel, elle en gardait un moment encore le parfum.

Nous étions dans cette partie de l'Olympe surnommée, par le peu de bergers turcomans qui ont gravi sa cime, *la Vallée aux ours*. En effet, les traces des tyrans de la montagne étaient évidentes : la neige conservait en bien des endroits les vestiges de leurs pattes lourdes et difformes. Yacoub voulut me faire distinguer, à une grande distance, un point noir qu'il qualifiait d'oursin; mais, malgré tout mon bon vouloir, je ne pus partager son illusion.

Tandis que nos conducteurs se dévouaient à la tâche de garder nos chevaux, mis en péril, disaient-ils, par le voisinage des ours; pendant qu'ils préparaient, sur la rive du torrent d'eau

glacée, notre repas du matin à l'aide du lait caillé des Turcomans, et des provisions apportées de Tchékerdgé, que menaçaient, disaient-ils encore, les vautours et les aigles planant autour de nous, je m'acheminai, sans me plaindre de leur paresse, avec Yacoub, qui prétendait connaître les précipices et les allures de la neige, vers le plus haut point de l'Olympe.

Aidés chacun d'une branche de sapin, nous marchâmes d'un pas fort pénible, pendant près d'une heure, sur une neige assez solide et très-glissante, sans trop monter d'abord; mais quand il fallut gravir le dernier sommet presque à pic, nous enfonçâmes profondément dans une poussière fine et humide qui s'attachait à nous et fondait sur nos habits. Notre respiration devint difficile.

Je me retournais de temps en temps pour me donner du cœur, et pour prendre comme un avant-goût du spectacle qui devait récompenser mes efforts : enfin, à une heure de l'après-midi, par un soleil resplendissant, par un vent de nord qui chassait tous les nuages et créait une magique transparence de l'atmosphère (12), j'at-

teignis le point le plus aigu et à la fois le plus élevé de la montagne, et je restai comme ébloui à la vue des pompes qui m'environnaient de toutes parts.

Ma première impression fut une sorte d'anéantissement moral, d'affaissement sur moi-même, et d'oubli de l'existence, suivis d'une ardente aspiration vers l'autre patrie, dont il me semblait n'être plus séparé que par le limpide azur du ciel. Je m'égarais dans cet Empyrée pour monter jusqu'à ce Créateur universel, Dieu de tous les temps, qui, même avant les sages du christianisme, avait été nommé *Principe et fin de toute chose* (13).

Dans mon saint délire, je m'imaginais entrevoir les sphères célestes, passer au travers des mondes, et tomber, de frayeur et de joie, au pied du trône tout-puissant. Chaque palpitation de mon cœur était un humble hommage à l'Être souverain dont je me croyais si rapproché. Or, ces rêves exaltés, ces illuminations intimes, les plus pures jouissances de la vie, m'attendent toujours dans les montagnes; et c'est, je l'avoue, ce qui me fait aimer par-dessus

tout les hauts lieux. « Là, méditant les choses « célestes, nous ne voyons plus que le néant « de notre triste et méprisable humanité (14). » Insensiblement ma pensée descendit du sublime séjour où elle s'était envolée par delà tous les airs; je commençai à me rendre compte de mes sensations, et à reconnaître les terres lointaines.

C'étaient, à l'orient, les plaines ondulées de l'Anatolie qui s'allongent vers l'Arménie et Erzerum, puis les vallons d'Ak-Sou, que nos regards pénétraient dans leurs vertes profondeurs.

Au midi, la Mysie et la Phrygie jusqu'au Méandre, puis le lac d'Abouillonte, et le cours du Rhindaque se perdant dans la mer de Marmara.

Au nord, les solitudes du royaume de Pont, et les ondes de la Mer-Noire brillant comme une ligne d'argent au delà de la Propontide; la grande ville de Constantinople, se détachant sur le continent européen telle qu'un petit point blanc à l'horizon; ensuite le lac Ascagne, et l'orgueilleux Arganthon ne paraissant plus que comme une humble colline. Enfin, les riches campagnes de la Bithynie allant mourir au golfe de Cius, où descendent les sapins de

l'Olympe pour le service des flottes ottomanes.

Brousse était à mes pieds, cachée tout entière dans l'ombre de la montagne.

Au centre de ce vaste cercle qui me dévoilait une circonférence de plus de cent cinquante lieues, je cherchais à me rendre compte du système géologique des monts de l'Asie, et mes regards suivaient attentivement leur chaîne et leurs ondulations.

Je les voyais, partant de l'Euxin, de l'Hellespont et du Sipyle, se rapprocher de l'Olympe, lui former pour ainsi dire un cortége, se ranger autour de lui pour l'exhausser, et pour lui dresser un trône où il règne sans rival.

En effet, isolé dans sa hauteur, l'Olympe n'est comparable en ce sens ni au Mont-Blanc que jalouse de si près le Mont-Rosa, ni aux rochers de la Maladetta que défient le Vignemale et le Marboré : il s'élance tout seul vers les cieux; rien n'est avant, après, ni à côté de lui; et lui seul, du Caucase au Taurus, porte et conserve une neige éternelle.

Dans ce rayon immense je me recueillis un moment en moi-même, et je repassai dans ma

mémoire les grands faits de toutes les époques dont mes regards contemplaient le théâtre.

Ici, *la redoutable embouchure de la Mer Neigeuse* (15), comme Théocrite l'appelle; les Cyanées, et les Argonautes premiers navigateurs de l'Euxin. —Là, le Gargare et l'Ida, dont les sommets, rangés en cercle comme pour assister aux combats homériques, me dérobaient la plaine de Troie. — Plus près, le Granique, utile auxiliaire d'Alexandre dans sa première victoire sur le sol d'Asie. — Aux rivages de la Propontide, la pointe de Cysique et Mithridate. — Dioclétien et sa Nicomédie penchée sur les bords du golfe le plus délicieux. — A l'horizon, Constantin et la croix triomphante sur la capitale de l'empire d'Orient. — Puis Nicée, et le siége où brillèrent, au début des croisades, Godefroy et Tancrède. — Enfin, les plaines de Phrygie et la bataille d'Ancyre, où Tamerlan fit prisonnier l'infortuné Bajazet.

Je fus arraché à tous ces souvenirs par un orage qui s'était formé dans les vallées méridionales soumises à mes regards. J'entendais la foudre gronder et je voyais l'éclair luire au-dessous de moi. Je contemplais ainsi sous mes pieds et sans

nul péril ces mêmes terribles phénomènes des airs, que j'avais toujours vus jusqu'ici éclater sur ma tête.

C'était bien là cet Olympe *qui porte sa cime plus haut que les pluies, entend à sa base les nuées fondre en torrents, et domine les bruits sourds du tonnerre* (16). Voilà la grande image philosophique que Brutus présente à Caton comme un modèle du vrai sage. *C'est par la volonté des dieux,* lui dit-il, *que l'Olympe repose au-dessus des nues : tandis que la discorde s'agite en bas, ses sommets jouissent d'une grande paix* (17).

Et moi aussi je bravais les orages, protégé par le divin Olympe. En vain des nuages noirs s'avançaient lentement en suivant les contours de la montagne, comme pour m'envelopper : dès qu'ils semblaient atteindre la sommité où j'étais, l'aquilon les refoulait victorieusement dans les vallées où ils venaient de naître, et balayait toutes ces vapeurs, qui se dissipèrent bientôt sous son souffle, et se perdirent dans une immense sérénité (18).

J'étais sur la plus haute des trois têtes de la montagne, ou pour mieux dire sur la coupole

couverte de neige qui les surmonte; mes yeux supportaient mal la splendeur du soleil, et quand je les abaissais sur la neige, qui m'éblouissait aussi, j'y voyais passer de temps en temps auprès de moi comme une ligne noire et fugitive. C'était l'ombre des grands aigles planant et tournoyant au-dessus de ces pics, leur éternelle demeure. L'oiseau de Jupiter règne encore sur les sommets de l'Olympe.

Je jetai un long et dernier regard tout autour de moi; puis je descendis rapidement, par longues enjambées, dans une neige molle et délicate qui s'affaissait sous mes pas et me retenait sur la pente des glaciers. C'est ainsi qu'on descend en un clin d'œil le Vésuve, à l'aide de ses cendres volcaniques; mais quand mes pieds, au milieu de la poussière diamantée des petits glaçons, rencontraient une surface durcie et lisse, ils ne me portaient plus, et je roulais comme sur une glissoire, jusqu'à ce qu'une seconde couche de neige floconneuse me reçût et m'arrêtât.

Je parvins ainsi, de bonds en bonds, tout poudré de frimas, mais pourtant plus mouillé que meurtri, jusqu'à la *Vallée aux Ours*, près d'un

feu que nos conducteurs avaient allumé fort à propos. Le froid était très-vif; je m'enveloppai de ma large pelisse, et, le dos appuyé contre un rocher qui me garantissait des souffles du nord, je m'étalai tout entier au soleil : mais ce feu, ces fourrures impériales, et même ce soleil, tout asiatique qu'il était, eurent grand'peine à réchauffer mes membres engourdis et à sécher mes vêtements.

V.

Malgré ces mésaventures, je n'en étais pas moins convaincu de la divinité de mon Olympe, et très-persuadé que je venais, plus heureux que les Titans, d'escalader la demeure de Jupiter.

Hélas! Homère, qui m'a mieux appris la géographie Orientale que toutes les cartes modernes, ne me permit pas de garder longtemps cette illu-

sion. A peine l'eus-je interrogé, dès mon retour de la région des nuages, sur l'Olympe bithynien, qu'il m'expliqua, en termes, à mon sens, fort peu équivoques, comment le véritable Olympe où il avait placé l'assemblée des dieux était l'Olympe de Thessalie; et je dus moi-même, en relisant attentivement ses exactes descriptions, et en me rendant compte de la position de ses héros et de leurs célestes auxiliaires, le reconnaître à des signes certains.

Plus tard, toutefois, un célèbre topographe presque aussi enthousiaste que moi du plus grand des poëtes, M. Lechevalier, à côté de son nouveau système sur l'Odyssée, essaya de faire pénétrer dans le monde savant quelques mots en faveur des autres Olympes, tels que l'Olympe de Crète, et même l'Olympe de Chypre.

« Quoi qu'il en soit, m'écrivait-il, de tous ces « Olympes et de tous ces systèmes contraires, « il paraît démontré que les noms primitifs et « génériques d'*Olympes*, d'*Elephas* et d'*Alpes*, « qu'Orphée, poëte montagnard, attribue aux « montagnes de la Thrace sa patrie, ont vrai« semblablement une origine commune, et si-

« gnifient tous une chaîne très-élevée. Qui sait « encore si le mot *albus* ne viendrait pas de la « même source, puisque toutes les hautes mon« tagnes sont couvertes de neige, et se font con« séquemment remarquer par le caractère sail« lant de la blancheur? »

Ici (c'est moi qui parle), j'ajoute que si le nom d'Olympe fut donné à tous les monts *porte-neiges*, le nom d'*Ida* fut attribué aussi à tous les endroits touffus (19). Et certes ce n'est pas moi qui contesterai les titres de l'Ida de Phrygie, dont je viens d'apercevoir les cimes, à cette appellation; vu que, dans les excursions que j'ai dirigées sur ses flancs, il m'a constamment donné les preuves les plus réitérées et les plus *piquantes* (style amphibologique) de l'existence de ses fourrés.

Enfin, pour me faire pardonner mes divagations, j'éprouve le besoin d'observer, à mon tour, que, de tous temps, l'Olympe a été entre les érudits et les voyageurs une pomme de discorde, et qu'il a fait soutenir des thèses tout aussi futiles que les précédentes, mais souvent beaucoup plus absurdes.

M. Boivin n'a-t-il pas prétendu (voyez les

Mémoires littéraires de l'Académie, tome X, page 655) que l'Olympe d'Homère est une grande montagne renversée dont la base est dans le ciel, et le sommet tourné vers la terre (20)?

VI.

Je reviens à mon bivouac et à la limite de la neige. Mon repas fut court et frugal, le temps pressait; l'eau du torrent, puisée pour étancher notre soif, était tellement glacée que je ne pouvais tenir dans mes mains la tasse portative de bronze dont s'était muni le janissaire, et où nous buvions l'un après l'autre.

On remit la bride à nos montures, rassasiées d'herbe et de mousse, et l'on ne s'occupa plus que de la descente, plus courte mais beaucoup plus pénible que l'ascension.

Et, d'abord, nous tournâmes la montagne

pour gagner le versant du midi, et nous diriger par une route moins aride et bien plus variée que celle du matin. En cet endroit je dois prévenir que le mot *route*, tel que je l'emploie, ne signifie pas *chemin*, mais bien *direction*, comme on dit la route d'un vaisseau sur la mer, vu que si nous avons frayé pour d'autres un sentier tel quel, personne ne l'avait frayé pour nous.

Bientôt nous retrouvons les cascades et les Arcs-en-ciel que les rayons du soleil y multiplient, les sauts retentissants des eaux neigeuses, puis des torrents tout formés. Bien avant de gagner la vallée, ces torrents se brisent au haut des ravins, et s'engouffrent à grand bruit dans les abîmes qu'ils ont creusés, ou contre les rocs dont ils ont eux-mêmes semé leur lit.

Nous arrivons dans des gorges resserrées, dont le cercle complet semble nous emprisonner, et laisser douteuse notre délivrance. Des aiguilles gigantesques s'y dressent de toutes parts, et des sapins aux rameaux épais tapissent ce sombre entonnoir, traversé par une eau tumultueuse.

Nos cris pour éprouver ces terribles échos se

mêlent au fracas des cascades invisibles, et nous sont renvoyés plus formidables par de grands rochers à pic. Parfois les torrents se divisent en mille petits ruisseaux : ici, bouillonnant au haut d'une prairie inclinée, sur un lit de pierres et de cailloux; là, s'écoulant sourdement sur une pente presque insensible, mouillant le sol, la racine des plantes, et pénétrant le gazon sans murmurer. Tantôt, on les entend au-dessus de la tête, cachés par des arbres épais; tantôt, sous les pieds et sous l'herbe touffue qu'ils abreuvent; et l'on s'arrête pour les écouter sans les voir.

Ces eaux, à l'allure inconstante et variée, n'ayant entre elles d'autre ressemblance que leur pureté, ne sont ni connues ni dirigées, et dès lors elles ne sont pas un bienfait; elles naissent, s'en vont et se perdent, obscures et sans emploi. Des arbustes qui ne croissent pas pour l'homme, des plantes ignorées qui ne doivent pas nourrir ses troupeaux, des fleurs sans nom que ne cueillera jamais la main d'une bergère, profitent seuls de leur fraîcheur.

Nous passions de temps en temps à l'ombre

de rochers énormes plombant sur nous, et paraissant nous menacer de leur chute. Or, l'illusion était d'autant plus effrayante, qu'en portant nos yeux vers leurs cimes, soit par l'effet du vol de quelque lointain nuage, soit en raison de notre propre marche, ces pyramides semblaient se mouvoir elles-mêmes et vaciller sur l'azur des cieux, comme ébranlées par le bruit sonore de nos paroles ou de nos pas.

Toutes ces observations, communes aux natures alpestres, me paraissaient emprunter au climat asiatique et à la pureté de l'air oriental un charme indéfinissable, qu'accroissait encore, pour moi, la magie des antiques souvenirs.

Enfin, après une température très-froide, quittant *lès ombrages de la montagne et les sommets où règnent les vents* (21), nous retrouvâmes toute l'ardeur d'un jour d'été; et cette chaleur brûlante se fit ressentir plus vivement encore par le brusque passage des hauteurs aérées aux vallons concentrés et inférieurs, comme aussi par la répercussion des rayons d'un soleil plus vif sur le penchant méridional.

Nous éprouvâmes de singuliers effets de cette

transition atmosphérique : une de mes joues, plus particulièrement exposée, perdit presque en entier son épiderme, et le nez de Yacoub, que ne pouvait protéger son turban, avait tout à fait changé de peau dans l'espace de quelques heures : le tout sans douleur; car, pour nous apercevoir de la métamorphose, il fallut que chacun de nous, faisant l'office de miroir, en avertît son voisin.

C'est dans cet état, et tout haletants, que, dans la dernière vallée, nous nous arrêtâmes à une source d'eau froide sortant d'un rocher où une coupe d'airain était fixée par une chaîne de fer, comme à presque toutes les fontaines asiatiques.

C'était un délicieux asile; et, comme j'avais alors pour le poëte de Syracuse une passion née de mon long séjour à la campagne, et accrue, il faut bien l'avouer, de toute l'admiration de la jeune Cokonitza Phroso pour les idylles siciliennes, je m'écriai, comme si mes guides eussent pu me comprendre :

« Tandis qu'ils contemplaient les vastes et sau-
« vages forêts de la montagne, ils trouvèrent

« sous une roche polie une fontaine perpétuelle, « remplie de l'eau la plus pure. D'autres sources, « pareilles au cristal et à l'argent, y mêlaient « leurs ondes; et, tout auprès, croissaient de « grands pins, des peupliers, des platanes, des « cyprès à la haute chevelure, enfin toutes les « fleurs odorantes que chérit l'industrieuse abeille, « et dont la fin du printemps émaille les prai- « ries (22). »

Mieux que tous ces arbres, un beau cerisier chargé de fruits ombrageait aussi la source; et je compris bientôt que les flots cristallins, les peupliers et les cyprès amers de Théocrite n'avaient pas décidé seuls de notre halte. Yacoub avait mis pied à terre; et pendant qu'il se gorgeait de cerises : « Ah! seigneur, » me dit-il, « le bon et bel arbre! Croît-il aussi dans votre pays du couchant? — Oui, sans doute, lui répondis-je; mais c'est à ta patrie que nous le devons, et je veux te raconter à mon tour, Yacoub, comment cela s'est fait : écoute bien.

« Longtemps avant Mahomet, il y eut ici où nous sommes un puissant Padischah qui régnait sur toutes les terres dépendant d'Iz-Nimid (Ni-

comédie), de Brousse et de Trébisonde; il connaissait les plantes de ces montagnes, et avec leur suc et d'autres préparations il avait composé pour son usage des baumes précieux, avec lesquels *il prévenait la furie des plus mortels poisons*.—(C'était, comme on le voit, du Racine, et du meilleur, que je traduisais en mauvais grec à mon Levantin.) — « Conviens, Yacoub, ajoutai-je, que si cette recette était connue de nos jours, bien des pachas mourraient moins jeunes. » Yacoub hocha la tête en signe d'assentiment; et je continuai :

« Ces secrets, pourtant, ne furent d'aucun secours au Padischah; car bientôt, sous quelque méchant prétexte, un grand capitaine et de nombreux guerriers, partis de ces terres de l'Occident dont tu parles, l'attaquèrent : on se battit longtemps entre Konié et Kara-Deniz (c'est ainsi que, pour me rapprocher de l'intelligence de mon janissaire, je désignais en turc Iconium et la Mer-Noire); mais enfin, après une lutte acharnée, le Padischah fut vaincu. Alors le vainqueur emporta dans sa patrie, très-voisine de la mienne, de riches dépouilles qui furent bien-

tôt dissipées, dont il n'est plus question maintenant, et en surplus, par occasion, l'arbre aux cerises, dont le bienfait dure encore et dont on parle toujours. »

Pour me remercier de ma légende, Yacoub me donna des branches pliant sous le faix des cerises les plus rouges et les plus succulentes. Je les mangeai en pensant à Mithridate, à Lucullus, et m'acheminant vers Tchékerdgé, dénomination turque qui n'est qu'une imitation barbare du nom harmonieux de Cérasonte; or, ce dernier nom fut encore donné par les cerisiers à un royaume dont je venais d'entrevoir, du haut de mon observatoire, les frontières abandonnées.

Nous suivîmes assez longtemps la vallée d'Yeuk-Déré et la rivière si limpide qui l'arrose; puis, tournant à gauche, en dehors des collines, je revis la grande plaine, et presque aussitôt Tchékerdjé, que j'avais quitté dix-sept heures auparavant.

J'étais accablé de fatigue; à peine descendu de cheval, je me jetai dans les ondes minérales de ma coupole. J'y passai le reste de la soirée, et j'eus de la peine à m'en séparer dans la nuit,

pour regagner le matelas unique jeté en travers d'une planche vermoulue, où j'étais censé reposer dans mon *Oda*.

J'envoyai le soir même à Zoïtsa de grandes digitales *au sein rouge*, comme dit Georges Sand, des touffes de pois odorants, des cistes et des asphodèles jaunes, dont elle fit des couronnes pour ses cheveux, des bouquets pour sa ceinture, et qu'elle éparpilla tout de suite après en jonchée, pour ne pas les voir se flétrir, disait-elle; de telle sorte qu'il n'en restait rien le lendemain. J'avais mis à part pour Phroso des violettes, de petits œillets parfumés, barbus, tachés de rose, et quelques ancolies qu'elle fit sécher soigneusement dans les feuillets de son Théocrite.

NOTES

DU

LIVRE SECOND.

(1) Le *Mahmoudié* était, à son origine, une monnaie d'or de la valeur de vingt-cinq piastres, frappée sous le règne du dernier sultan, Mahmoud II.

(2) Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.

VIRGILE, écl. 2.

(3) Élien, *Hist. var.*, liv. II, chap. 14.

(4) *Platanus*. De πλατύνω, j'étends au loin. « Abreuvé de vin (c'est un platane qui parle), je « ressuscite, et mon ombre en est plus agréable « dans la chaleur ou pendant l'orage. »

PHILIPPE, *Anthologie*, liv. I.

(5) Strabon, liv. VIII, p. 335.

(6) Crevit et effuso lætior umbra mero.

MARTIAL, liv. IX, épig. 62.

(7) Orphée, *Argon.*, v. 926.

(8) .... Πρὸ δ' ἄρ' οὐρῆες κίον αὐτῶν·

Πολλὰ δ' ἄναντα, κάταντα, πάραντά τε δόχμιά τ' ἦλθον.

HOMÈRE, *Il.*, ch. XXIII, v. 115.

(9) Strabon, liv. XII.

(10) Est enim animorum ingeniorumque naturale quoddam quasi pabulum consideratio, contemplatioque naturæ. Erigimur : altiores fieri videmur. CICÉRON, *Acad.*

(11) Χαμαιάκτη. C'est la signification grecque de l'hièble. Le *Sambucus ebulus*, de Linné. *Sanguineis ebuli baccis*. (Virgile, écl. 10.)

(12) .... Innubilus æther
Integit, et large diffuso lumine ridet.
LUCRÈCE, liv. III, v. 21.

(13) Orphée, hymne 4.

(14) Cicéron, *loco citato.*

(15) Théocrite, idyl. XXII, v. 28.

(16) Celsior exsurgit pluviis, auditque ruentes
Sub pedibus nimbos, et rauca tonitrua calcat.
CLAUDIEN, *Consulat. de Mall. Theod.*, v. 210.

(17) .... Nubes excedit Olympus
Lege deum. Minimas rerum discordia turbat;
Pacem summa tenent.
LUCAIN, *Phars.*, liv. II, v. 272.

(18) ..... Et in æthera purgat apertum.
VIRGILE, *Én.*, liv. I, v. 587.

Encore un mot sur mes citations, critiquées, je le sais, dans mes premiers ouvrages. — Quoi donc! on battra des mains quand le chef de l'école romantique, dans le texte et dès le début d'un roman célèbre et toujours lu, accumule, sans les traduire, les phrases d'un grimoire, ou *latin de cuisine* (terme d'écolier), dont s'est tant moqué Rabelais en le faisant sortir d'un gosier limousin ; langage

grossier, peu compris par les érudits, et bien moins encore par les femmes qui dévorent *Notre-Dame de Paris :* le tout pour dépeindre les mœurs et la physionomie d'une époque où l'on savait le bon latin mieux et bien plus communément que de nos jours. Et à moi, classique obscur, mais obstiné, il ne sera jamais permis, sans être taxé d'un ridicule pédantisme, de rappeler, même dans le récit d'une excursion olympienne, les plus beaux vers des princes de la littérature antique, quand je prends un soin si scrupuleux de les reléguer sévèrement dans des notes, et de les interpréter aussi fidèlement que je le puis! . . . . .

O généreux Hugo! revenez, revenez à Horace et à Virgile, ou prêtez-moi vos indulgents lecteurs!

(19) Pausanias, *Phoc.*, ch. 12.

(20) N'est-ce pas là le cas de répéter avec Horace? (liv. 1, od. 3) :

. . . . Cœlum ipsum petimus
Stultitia.

(21) Homère, *Hymnes*.

(22) Théocrite, idyl. XXII, v. 36.

AI-DIN-DIK,

CHANSON TURQUE.

Né dir sendéqi éda
Bou djanum sana féda.
Jok sénim quibi guzel,
Iklimi bey oghlou da.

Haïd' indiq, haïd' indiq,
Dourma Pacham guit indiq.
Douyouldouk, douyouldouk.
Alemléré ïailduk.

L'AMANT.
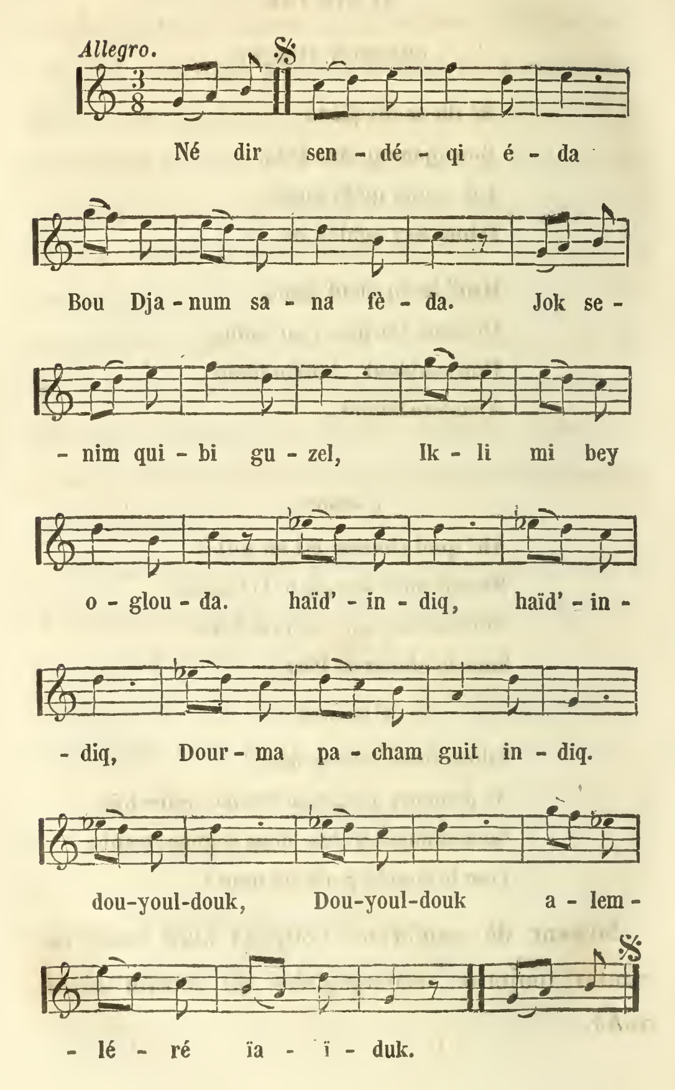
Ah! quel charme est en toi!
Prends mon âme, je te la sacrifie.
Nulle autant que toi n'est belle
Sous le climat de Péra.

L'AMANTE.

Allons donc! allons donc!
Ne demeure pas, mon Pacha, retire-toi.
Nous sommes trahis, nous sommes trahis.
Tout le monde parle de nous!

Suivent de nombreux couplets avec leurs variantes toujours accompagnées du refrain *Haïd' indik*.

AI-DIN-DIK, CHANSON TURQUE.



LIVRE TROISIÈME.

BROUSSE.

I.

Le docteur Thomas m'avait rejoint. C'est avec lui que je visitai Brousse, ses mosquées, ses fontaines, ses kans et ses bains ; ses bains d'abord, situés un peu plus bas que le hameau des Cerises, et assez loin de la ville.

Deux vastes édifices les renferment à quelque distance l'un de l'autre : le premier (les vieux bains, *Eski-Kapledgé*), datant de l'empire grec, porte dans l'ampleur de ses salles, dans sa façade massive et ses voûtes profondes, le caractère de l'architecture byzantine.

C'est une sorte d'imitation du style de Sainte-Sophie, qui se reproduit, mais plus lourde et plus grossière, dans les bains nouveaux (*Jeni-Kapledgé*), d'origine turque. Car les vainqueurs, soit par orgueil de la victoire, soit par inintelligence, n'imitèrent qu'à demi les arts des vaincus; et c'est ainsi que la mosquée d'Achmet, à Constantinople, empruntant seulement à l'église de Justinien, sa voisine, sa dimension, sa solidité, et négligeant le reste, n'est aujourd'hui qu'une très-imparfaite copie d'un très-élégant modèle.

Dans les deux grands thermes publics de Brousse, dirigés, non par des médecins inspecteurs (en Turquie les médecins sont fort rares), mais par un inspecteur non médecin ou commissaire civil (*Aga*), qui y habite, les dispositions intérieures sont, à peu de chose près, les mêmes.

Ce sont, dans les antiques comme dans les mo-

dernes constructions, de longs péristyles, des coupoles arrondies au-dessus des réservoirs, des arcades tantôt en ogive, tantôt en plein cintre, mêlées entre elles, confondant les genres et les époques, comme pour tromper le jugement et la mémoire de l'architecte.

Des nattes d'un jonc très-fin, des bancs d'un bois poli tout autour des murs du premier vestibule, autant dans le second qui sert de vestiaire; des boutiques de *Kafedgis* offrant le moka, des pipes de toute espèce, quelques parfums, et parfois en cachette l'*Opium* proscrit par les règlements de police, et dont le nom turc, dissimulé sous la désignation grecque de *Teriak*, se prononce tout bas à l'oreille, sans doute en raison du voisinage de l'Aga; puis, des sandales de bois, espèce de sabots à haut talon également à l'usage des sultanes et des mendiants, pour garantir les pieds impériaux ou ignobles du contact des marbres, qui sont toujours brûlants. Enfin, sous la rotonde intérieure, une large piscine entourée de petits robinets d'eau froide ou chaude à divers degrés. Voilà la salle qu'on appelle *tempérée* : l'eau du bassin, assez profonde

à son centre pour qu'on y puisse nager, provoque instantanément une sueur abondante.

Et ce n'est pourtant encore que l'antichambre de l'*Enfer;* car ce nom, réservé en Savoie et en France aux plus insupportables fournaises, est devenu commun aux bains de l'Olympe; et le Koran, en ajoutant au paradis tant de délices sensuelles et profanes, n'a rien ôté à l'enfer de ses flammes effrayantes et de ses horribles tourments.

Dans ce cabinet étroit la vapeur est si dense, l'air si échauffé, les émanations sulfureuses sont si étouffantes, que la respiration devient très-pénible. Le baigneur le plus intrépide, haletant sous cette atmosphère aussi incommode que salubre, sent bientôt ses forces l'abandonner, et se trouve réduit, par inanition, à s'appuyer contre les colonnes de marbre blanc de Cyzique qui soutiennent l'*infernale* coupole (1).

Néanmoins, le croirait-on? les eaux qui créent ce climat torride, et y entretiennent constamment la même température, viennent d'une source qui jaillit en plein air, et calcine assez longtemps le gazon, avant de se perdre dans les canaux et les réservoirs de l'édifice.

Il en est ainsi à Yéni-Kapledgé de la *Fontaine aux OEufs*, la plus célèbre de l'Olympe. On l'entend sourdre bruyamment dans sa prairie, et on la voit bouillonner comme une chaudière sur le feu; elle a le goût et l'odeur du cuivre, plus que du soufre. Quelques secondes suffirent pour nous restituer lourds et durcis les œufs de l'épreuve, que nous venions d'acheter, légers et soi-disant frais, fort chers par parenthèse, à un marchand turc, dont la source fait la fortune, et qui a construit tout près d'elle un grand poulailler.

Ainsi, sous d'autres cieux, les poules de Baïa ne pondent que pour fournir aux bains de Néron d'irréfragables témoignages de l'ardeur de ses *Étuves*, et pour en accroître la renommée. Cette eau minérale me brûlait les doigts au travers du verre qui la contenait, et que, pour échapper à cette torture, je passais rapidement d'une main à l'autre, comme un véritable joueur de gobelets. Enfin, cette même eau conserva pendant plusieurs heures, dans ce même verre, une intolérable chaleur.

« Merveilleux bienfaits de la Providence ! » s'é-

criait le docteur Thomas; « ces hautes monta-« gnes qui paraissent créées pour l'effroi des « mortels, et pour être éternellement inutiles « à leur surface et à leur cime, recouvrent pres-« que toutes dans leur sein impénétrable de pré-« cieux laboratoires où se préparent et se com-« binent, mieux que dans nos plus parfaites « distillations, les breuvages et les lotions les « plus salutaires; ensuite, par quelque fente de « leurs énormes rochers, ces volcans inconnus « versent la santé au monde. Quant à moi, » ajou-tait-il, « je ne connais pas dans notre Science « hygiénique de panacée plus efficace que les « eaux minérales. »

Ce n'était pas assez de visiter les bains de Brousse, il fallait encore, pour satisfaire com-plétement ma curiosité, en prendre ma part, et me soumettre au moins une fois à leurs effets. On conçoit d'avance que ces bains musulmans ne peuvent admettre la confusion et le pêle-mêle de plusieurs des thermes de l'Europe, et qu'il ne saurait être question en Asie de se baigner en communauté de sexe, comme à Louesch ou à Luxeuil.

Il s'ensuit que l'ordonnance et l'application de ces heureux spécifiques varient suivant les coutumes mahométanes, invariables quant à elles; et c'est principalement pour maintenir dans toute leur rigueur les règlements qui séparent les hommes des femmes, de manière à ce qu'ils ne puissent jamais s'entrevoir ou se rencontrer, soit au dedans, soit au dehors, que l'Aga exerce une autorité vigilante et sévère.

Un jour est alternativement assigné à chaque sexe; et, ce jour venu pour moi, je me rendis à cheval à Yéni-Kapledgé, avec toute la lenteur et la gravité d'un Osmanli. Je fus aussitôt conduit dans le second vestibule, où je déposai humblement mes habits étroits et mesquins à côté des riches turbans et des larges pelisses de mes nombreux compagnons.

Puis je me jetai, comme eux, dans la grande piscine; et alors il n'y avait plus entre nous d'autre différence que mon épaisse chevelure; car ils avaient la tête entièrement rasée, à l'exception d'une longue mèche par où Mahomet devait les saisir pour les enlever au séjour des Houris.

Je me pus supporter longtemps les ondes presque bouillantes où je m'étais plongé; et au moment où j'en sortais ruisselant et fumant comme la source elle-même, un homme nu, échappé de l'*Enfer*, s'empara de moi comme d'une poupée, m'étendit sur une natte; et, armé d'un gant, ou, pour mieux dire, d'un petit sac de poil de chèvre, il me frotta de fond en comble avec tant de force et en même temps de légèreté, qu'à la fin de l'opération je me sentis aussi souple et aussi délassé pour ma part qu'il était fatigué pour la sienne.

Or, j'allais, par suite de ces épreuves toutes nouvelles pour moi, céder au sommeil réparateur qu'elles avaient provoqué, quand mon homme lâcha sur moi tout d'un coup trois ou quatre robinets d'eau chaude; et comme, sans égards pour ma tête chevelue, il me savonnait ni plus ni moins qu'un crâne ottoman, je reçus dans les yeux, dans la bouche et dans le nez tant d'écume irritante, que, tout en éternuant sans fin, je me refusai à prolonger cette seconde partie de la toilette turque, beaucoup moins agréable que la première.

Après ces immersions plus semblables à un violent exercice qu'à un doux repos, je laissai mes camarades s'enivrer pendant de longues heures de ces délicieux plaisirs, et les mêler, sans les interrompre, aux méditations qu'excite la pipe turque, aux rêveries de la pipe persane, enfin aux extases de l'Opium.

J'achetai quelques gâteaux assez fades au pâtissier qui étale ces prétendues friandises dans la cour de Yéni-Kapledgé; et je jurai intérieurement de m'en tenir désormais aux ondes vraiment tempérées de ma jolie coupole, où je n'avais à craindre ni l'Enfer, ni les étouffements, ni les frotteurs.

II.

Je devais voir le Pacha de Brousse. Cette faveur, dont jouissent les très-rares Européens qui

voyagent en Bithynie, m'était plus spécialement dévolue en ma qualité d'officier de l'ambassade française. Le docteur Thomas, qui avait connu le Pacha quand il était Vice-Roi de l'Empire, et lui avait rendu à Constantinople, disait-il, tous les petits services dépendant de l'art de guérir, désira m'accompagner.

Notre vieil hôte se souvenait trop bien d'avoir été Grand Vizir, et de s'être alors rassasié de toutes les pompes de la représentation, pour nous recevoir dans la salle des audiences solennelles (*Selamluk*). Il nous accueillit, comme d'anciens amis, dans un pavillon que je qualifierais de cabinet de travail si les Pachas de Brousse travaillaient, ou de boudoir s'il était permis aux odalisques de bouder. C'était une espèce de kiosque fort élégant, quoique assez petit. Du haut des sophas établis contre des panneaux de glace presque toujours baissés, les regards plongeaient sur les jardins les plus verts et sur de nombreux jets d'eau.

Le successeur de Prusias habitait dans la vieille ville le palais bâti par Amurath II. Les poutres de notre pavillon étaient en noyer noir

de l'Olympe, sculptées en festons dans leurs arêtes comme dans leurs intervalles. Les murs disparaissaient sous des arabesques peintes de mille couleurs; et les divans brillaient revêtus des soies de Brousse les plus moelleuses et les plus roses.

On mit auprès de nous des cassolettes où brûlait le plus pur aloès. On nous donna le Moka le plus parfumé et le plus brûlant dans des tasses supportées par de petites soucoupes en filigrane d'argent (*Zarpht*); des pipes enrichies de diamant, dont la tige longue et luisante avait poussé dans les jardins de mon Village aux Cerises; puis des confitures, des sorbets et de l'eau de rose : toutes cérémonies qui durèrent près d'une heure, et que je commençais à apprécier, initié que j'étais maintenant aux façons orientales.

Nous n'avions encore rien dit de l'objet de notre visite; ainsi le veut Nestor, roi de Pylos (2) : et c'est après s'être assis *sur de molles fourrures*, après avoir bu *dans des vases d'or*, après avoir pris sa part d'un *festin splendide* (3), que le fils d'Ulysse fut admis à se nommer, et à expliquer les

pieux motifs de son voyage. Or, j'ai déjà eu plus d'une occasion de remarquer que ces coutumes hospitalières, traversant, sans s'altérer, les siècles, les révolutions et les cultes, régnaient encore en Orient dans toute leur force originelle.

Enfin, renvoyant la cour qui l'entourait, et ne gardant qu'un interprète, le Pacha me dit, entre deux bouffées d'un tabac de Syrie : « Vou-« lez-vous quelque chose de moi? et en quoi « pourrais-je vous servir ? »— Or, je le demande, cela ne vaut-il pas mieux que les audiences sèches et froides d'un ministre constitutionnel, dégagées d'ailleurs de tout préambule restaurant et de toutes largesses rafraîchissantes, où l'éternel *Que demandez-vous ?* est toujours suivi de promesses ou d'espérances déguisant invariablement une négation ?

J'expliquai mon désir de connaître les mosquées de Brousse, et le Pacha désigna aussitôt quelques *Tschaouch* (officiers) de sa garde pour me conduire dans tous les *Dgiamis* (mosquées) de la ville et des faubourgs, au jour et à l'heure que j'aurais pour agréables.

Puis, la conversation s'engagea sur Constan-

tinople, que l'ex-Grand Vizir regrettait toujours, sans se l'avouer à lui-même, et sur la politique extérieure. Ici, je ferai observer, par scrupule d'exactitude chronologique, que, avant la révolution grecque, la Sublime Porte semblait ignorer qu'il existât ce qu'on appelle aujourd'hui une politique intérieure; mais c'est ce que la France, l'Autriche, et surtout la Russie, se sont chargées de lui apprendre plus tard.

Le vieux Pacha, bavard comme un fonctionnaire retiré, ne se lassait pas de nous raconter les vicissitudes de sa fortune et les anecdotes de sa toute-puissance; nouveau trait de ressemblance avec le Nestor de l'Odyssée, et surtout de l'Iliade.

« J'ai commencé ma carrière politique, nous dit-il, sous le sultan Mustapha III. Le fameux Vizir Raghib-Pacha m'avait élevé. J'étais avec le dernier Khan de Crimée sur les bords du Pruth. J'ai vu Ali-Beyg s'emparer de l'Égypte quarante ans avant le Vice-Roi actuel, et Cheik-Daher soulever la Palestine bien avant l'invasion des Français. A la mort de Mustapha, prince de mœurs sévères, doué d'un grand esprit de sa-

gesse et d'équité, son frère Abdul-Hamid, vieillard décrépit et sans vaillance, m'envoya commander les forteresses limitrophes du Danube. Sélim III, le plus aimable et le plus malheureux des Sultans, m'appela à la tête de l'Empire et me confia son pouvoir; néanmoins, il se chargeait parfois lui-même de mes fonctions de surveillance.

« Et voilà qu'un jour, comme je tenais audience solennelle, on m'amène un Grec arrêté dans un bazar; il venait d'y exciter quelque trouble en se plaignant d'un boulanger mahométan, dont il accusait les poids et les balances. Ce Grec cachait soigneusement sa figure: mais je l'entrevis; et aussitôt j'ordonnai d'une voix haute qu'on donnât au boulanger turc, dans sa boutique, cinquante coups de bâton sur la plante des pieds, et que le Grec fût conduit au Sérail, où Sa Hautesse voulait conférer avec lui.

— « Comment pouvez-vous, » me dit le grand juge de Romélie (*Kadilesker*), qui était assis à côté de moi, « recevoir sans preuves le témoi-« gnage d'un infidèle (*Dgiaour*) contre un vrai « croyant? A votre place, je commencerais par

« couper une oreille à ce vagabond. »—Le petit bout de son oreille, lui répondis-je, vaut plus que nos deux têtes. N'avez-vous donc pas reconnu dans ce vagabond notre maître Sélim?

« Depuis le nouveau règne, j'ai passé de Pachalik en Pachalik jusqu'à celui-ci. Et après tout, ajouta le Pacha d'un air assez peu sincère, ne suis-je pas à Brousse bien plus tranquille que dans mon palais, si bruyant et si voisin des murs redoutables? J'étais devenu las des affaires, chagrin d'une simple contrariété, irrité du moindre contre-temps; tandis qu'ici, au lieu de tant de grains de poivre qu'il me fallait respirer chaque jour, j'ai pour moi l'odeur de cent roses. »

Je félicitai le Pacha sur son bonheur comme sur sa philosophie, et je laissai auprès de lui le docteur Thomas, qu'il voulait consulter par habitude sur lui-même, et pour quelque malaise survenu dans son Harem. — Heureuse modification des procédés impériaux, disais-je en moi-même; jadis le cordon ou le sabre mettaient fin aux fonctions d'un Vizir : ce n'est pas même

l'exil aujourd'hui, et la vice-royauté d'un paradis asiatique succède aux soucis et aux périls de la lieutenance d'un Empire agité.

III.

Muni des ordres du Pacha, accompagné des Tschaouch de sa garde, je n'avais pas à craindre, dans ma visite aux Dgiamis, le fanatisme des Turcs, que je savais pourtant plus jaloux ici que partout ailleurs de leurs priviléges religieux. En effet, Brousse a conservé mieux que Constantinople son intégrité et sa pureté musulmanes : d'abord, parce qu'elle est en Asie, terre classique de l'islamisme ; ensuite, en raison de sa situation loin des ports et au centre d'une riche agriculture. Car les Osmanlis pensent avec Platon et Cicéron, bien qu'ils ne les lisent pas, que les villes reçoivent du voisinage de la mer une influence corruptrice (4).

Quoi qu'il en soit de cette opinion, fort controversée par les économistes de nos jours, je ne fus point inquiété pendant mon exploration des mosquées, que je voulus parcourir dans un certain ordre chronologique.

Ainsi, je vis, en premier lieu, l'*Ulik-Dgiami* (le grand temple), vaste édifice d'une architecture plus solide qu'élégante. C'est, si l'on en croit les Grecs, l'ancienne cathédrale, ou bien, au dire des Turcs, l'ouvrage de cet Aladin qui prenait le titre de Roi du monde (en 1230), et dont le riche tombeau est adossé à la mosquée de Mahomet Premier.

2° Le *Turbé* (tombeau) d'Orkhan, deuxième Sultan; belle église grecque à trois nefs, revêtue entièrement de marbre, que ce prince victorieux (*Ghazy*) fit rebâtir et redresser dans le goût mahométan, et où il plaça sa tombe avec celle de son père Othman, fondateur de l'Empire (en 1320). Là, sous les voûtes qui renfermèrent plus de cinq cents moines grecs, ainsi disent les annales du Bas-Empire (1360), à côté de quelques croix effacées, repose, dans un écrin vert, un poil presque imperceptible de la barbe du Pro-

phète Mahomet, que chaque année, pendant un jour entier, on expose à la vénération des croyants.

3° Le collége et l'hôpital, fondés par le quatrième Empereur, Bajazet I, et sa mosquée, carré long, recouvert de deux dômes précédés d'un large portique (1400). C'est là que, sorti des cages de Tamerlan, le Sultan farouche qui se faisait appeler la Foudre (*Ilderim*) vint dormir pour toujours auprès de son infortunée famille.

4° (1413) L'autel et les murailles revêtus de faïence, la coupole et le minaret de la mosquée de Mahomet I, cinquième Sultan, lequel, se sentant mourir, écrivit à son fils ces deux vers qu'on lit encore sur les murs intérieurs :

« Notre passage est une nuit qui fait place au « jour : une fleur est partie; mais celui qui fait « briller toutes les fleurs, arrive (5). »

5° La *Mourahdié* (1450), construite par Amurah II, sixième Empereur, monument bien inférieur à la Mourahdié d'Andrinople, bâtie par Amurath I, troisième Sultan, surnommé l'ouvrier de Dieu (*Rhodovendikar*).

6° Enfin la *Mohammédié* (1480), simple et modeste édifice élevé par le célèbre vainqueur de Constantinople, Mohammed II, septième Sultan, trop occupé sans doute d'appendre ses étendards dans la grande église de Sainte-Sophie, pour diriger l'architecture d'une simple mosquée à Brousse.

Là finit la seconde époque de gloire de la ville à qui Prusias donna son nom, et qui fut fondée par Annibal, s'il faut en croire Pline.

Après cette revue complète des tombes seldjoucides, et de ces mosquées que les premiers Sultans bâtirent sur le continent asiatique, leur berceau, terre toujours sacrée à leurs yeux, quand l'Europe n'était pour eux encore que le sol de leurs tentes nomades; nous réservâmes pour une autre excursion les monuments secondaires, tels que—*Hissar-Dgiami*, la mosquée du château où sont enchâssés des bas-reliefs à peu près frustes; — *Emir-Kan*, autre mosquée embellie d'une galerie circulaire et d'une soi-disant bibliothèque; — enfin *Hadgi-Becktach*, le grand ermitage des Derviches, dont l'origine remonte à l'institution des janissaires.

C'est un des points les plus pittoresques de la Bithynie; des fontaines y coulent éternellement sous l'ombre de superbes cyprès. La vue plonge sur la plaine comme sur la ville. Le silence et le calme de cette retraite en font l'asile de la méditation : et lorsque, dans le fond d'un obscur oratoire, le chef des Derviches montre, avec un saint respect, le fourreau de l'épée de Roland, l'esprit préparé aux vieux souvenirs par l'aspect de ces voûtes antiques, sans discuter la véracité de la tradition, se reporte au temps des prodiges chevaleresques.

On se sent pénétré d'admiration pour ces preux héroïques, protecteurs des rois, dont les villes de l'Orient et de l'Occident se disputent encore les armes et les traces, comme sept îles s'honoraient de la naissance d'Homère, et dont enfin les cénobites turcs les plus fanatiques prononcent en s'inclinant le nom, à côté de leurs guerriers les plus célèbres et de leurs sultans les plus vénérés.

Le reste des curiosités de Brousse me fut expliqué par un riche marchand turc, ancienne connaissance de Yacoub, qui voulut aussi me

faire asseoir, ou plutôt me faire coucher à sa table. Les deux amis ne nous épargnèrent aucuns détails.

Ce fut d'abord le vieux château en ruines que Yacoub nommait la forteresse, parce qu'on y voyait une demi-douzaine de canons rouillés; puis, des murailles et des portes croulantes où s'entremêlent des inscriptions grecques presque effacées et quelques versets du Coran; enfin, des fontaines festonnées en entier d'arabesques, et inondées des eaux les plus fraîches et les plus abondantes.

Les Kans et les Belestins m'intéressèrent davantage.

Le négociant turc, après m'avoir fait traverser rapidement le quartier des Juifs orfévres, où j'achetai des turquoises, petites, il est vrai, mais du plus bel azur, mit son amour-propre à faire déployer devant moi les plus brillants échantillons des étoffes renommées qui, sous leur mille couleurs, varient les tentures des Harems, et fournissent d'amples et élégants habits aux hommes et aux femmes de toutes les nations de l'Orient. Ces étoffes sont tissées avec les soies de la Bi-

thynie; et les habitants de Brousse paraissent justement fiers de cette industrie, qu'ils disent avoir héritée en droite ligne de la Grèce antique, sans rien devoir ni envier aux ateliers de Palerme, de Lucques ou de Lyon.

Notre dîner se passa comme tous ces repas de cérémonie, où, pour faire honneur à leurs hôtes, les Turcs accumulent plus qu'ils ne choisissent les aliments.

Au bruit d'une flûte à bec et d'un tympanon en discordance, on servit sur une table ronde, à la hauteur des divans sur lesquels nous étions étendus, mille mets divers pêle-mêle avec le pilau, les sorbets, la crème aigre et les confitures.

J'appréciai par-dessus tout les truites du mont Olympe, et le mouton rôti (*Kebab*), pour lequel les cuisiniers turcs n'ont point de supérieurs aujourd'hui, et n'ont jamais eu de rivaux que les rôtisseurs d'Homère. Ce Kebab, fort digne en effet d'être vanté, n'est, pour parler techniquement, autre chose que la réunion de tranches fort minces de la bête, percées de petites broches, et passées au premier feu. Les vers répétés dans

l'Iliade et l'Odyssée (je les cite en note), que les commentateurs occidentaux du grand poëte ont essayé de tourner en ridicule, sont encore mis en pratique de point en point, et contiennent les plus précieux préceptes de l'art de dîner en Orient (6).

Au dessert, on fit danser devant nous quelques pantomimes fort médiocres; mais il ne fut pas plus question de femmes ni d'enfants, que si la population de Brousse eût pu s'en passer.

IV.

Ce que j'aimais à Brousse, c'étaient ces forêts solitaires auprès de la ville; ces ombrages profonds sous le dôme des grands bois; ces chênes et ces platanes séculaires couvrant de leurs rameaux entrelacés les premières maisons des faubourgs, et se prolongeant ainsi jusqu'aux derniers penchants de l'Olympe.

Ces voûtes si hautes formées par la plus riche verdure, et percées à peine dans la saison brûlante par quelques rayons du soleil, sont éternellement rafraîchies par les eaux tumultueuses de la montagne, et les sources limpides et muettes qui naissent à ses pieds. Rien ne rivalise avec une telle végétation; et j'en admirais les merveilleux produits dans les robustes et gigantesques troncs des arbres, comme dans les vigoureuses tiges des arbustes, les plantes et l'herbe des vallons.

La terre fertile incessamment amenée depuis tant de siècles par les pluies et les torrents, les douces haleines du vent qui l'amollit, le soleil de ces belles contrées qui l'échauffe, les mille fontaines qui l'arrosent : tous ces éléments si heureusement réunis nourrissent et perpétuent en quelque sorte la séve la plus abondante; et une nature généreuse multiplie à Brousse ces bienfaits que le poëte Catulle réserve à sa fleur immortalisée (7).

M. Thomas, plus versé que moi, par devoir comme par goût, dans la science botanique, trouvait amplement à s'exercer dans nos collines, et

à accroître ses collections. Parfois nous herborisions ensemble, ou, pour mieux parler, je me promenais à côté de lui, en l'écoutant : il voulait bien alors momentanément interrompre le cours de ses perquisitions officinales, pour ne s'occuper avec moi que de la flore de l'Olympe. Là encore, il y avait tant à choisir !

« Et d'abord, mon cher Disciple, me disait-il, nous ne grimperons pas, un étui de fer-blanc sur le dos et un bâton ferré à la main, sur les croupes du mont Olympe, comme font dans les rochers de la Suisse tant de mes confrères, pour en descendre harassés, à jeun, et souvent avec leur boîte vide.

« Sur ces hauteurs que verrions-nous ? *Des sommets hérissés de sapins, et partout ailleurs du chêne* (8). C'est encore Ovide qui me l'annonce.

« Restons au pied du géant ; là sont ses plus abondants trésors. Vous le voyez, une végétation exubérante y donne aux plantes, arrosées par des eaux intarissables, des proportions inconnues.

« Considérez cette *Angélique* qui porte au-

dessus de ma tête ses houppes blanchissantes et parfumées. Ici, la *Saxifrage* abrite sous ses feuilles en éventail les roches à qui elle doit son nom : *et ex re nomen habet* (9). Partout la *Reine des Prés* élève jusqu'à nous ses grappes d'un jaune si tendre et d'une si suave odeur.

« Puisque vous l'exigez, je veux bien ne vous rien dire de la *Valériane*, qui devient gigantesque dans les haies du Village aux Cerises; du *Nymphæa*, dont le sobriquet européen, *Nénuphar*, est turc ou plutôt arabe; de l'*Alchémille* argentée; de la hideuse *Serpentaire :* toutes productions bienfaisantes qui vous transporteraient trop réellement dans la boutique d'un pharmacien.

« Mais je ne puis vous faire grâce de l'*Ellébore noir* de Virgile. Variété rare, poison divin dont notre art emprunte le secours, et que je viens de rencontrer enfin, après bien des recherches. — Continuons, et dirigez votre hommage vers cette belle pervenche aux cloches bleues; inclinez-vous sous cette *Liane* orientale qui pend en guirlandes sur notre sentier; saluez de loin l'*Artémise*, veuve et solitaire comme son nom.

« Puis là-bas, près de cette fontaine, admirez une grande fleur lilas, que dans ma jeunesse je cueillais par gerbes, tant elle est commune dans les montagnes de la Hongrie! Hélas! sa dénomination classique m'échappe; il y a si longtemps que je ne l'ai vue! »—*Nomen longis intercidit annis* (10),—ajouta le docteur en soupirant.

Et reprenant sa démonstration : — « Croiriez-vous qu'au début de mes études thérapeutiques, j'ai voulu faire de la *Germandrée* sauvage, que vous apercevez au pied de ce frêne, un spécifique contre la goutte? C'était le temps où j'ignorais encore moi-même les rigueurs obstinées de cette cruelle ennemie; mais il a fallu renoncer à mes tentatives et à mes illusions, depuis que, pour se venger sans doute, la maladie s'est attaquée à ma propre personne.

« Oui, j'ai la honte et la douleur, tout médecin que je suis, de sentir que je deviens podagre; et cependant, j'en atteste Hippocrate, *je n'ai point mérité par de coupables excès ce châtiment. Vous savez bien que*, comme mon poëte favori, *je ne bois presque que de l'eau* (11). »

Ainsi devisant, nous arrivâmes à Cinar-Bouroun, *la Pointe du Platane*, bocages délicieux qu'arrosent cent fontaines, et que traverse un ancien aqueduc grec.

— « C'est ici que je voulais vous conduire, » me dit le docteur; « car c'est l'endroit le plus « frais que je connaisse : *voici la vallée ombreuse « et les eaux jaillissantes* d'Ovide (12). C'est aussi « le rendez-vous des baigneurs, presque toujours « oisifs, et des plus indolents habitants de Brousse. « Regardez autour de nous : des familles entières « s'y transportent pour y passer de longs loisirs « et y dresser leurs champêtres repas. C'est comme « au *Prater*, à Vienne, ou aux fêtes de Bacchus, « telles que les célébrait l'antiquité, et telles que « mon poëte les représente (13). »

La *Pointe du Platane* était, en effet, une sorte de grand jardin public. Les Turcs opulents y faisaient apporter leurs tapis, et, couchés, immobiles, dégageant de temps en temps du long tuyau de leur pipe des flocons d'une fumée blanche et vaporeuse, ils jouissaient contemplativement, et en silence, du ciel, des eaux, de la verdure, et d'eux-mêmes.

Plus loin, des bergers turcomans montraient à des femmes voilées jusqu'au front, et à des enfants dont la chevelure était surchargée de fleurs et de monnaies, des ours du mont Olympe qu'ils apprivoisent pendant l'hiver.

Je me souviens d'une jolie petite fille qui n'avait pas peur des ours, et qui se rejeta en criant tout épouvantée dans le sein de sa mère, à l'aspect de mon chapeau ; coiffure passablement difforme, je l'avoue, surtout à côté de tant et de si beaux turbans.—« Voilà, » dis-je au docteur, « l'explication bien naturelle d'une des « plus touchantes scènes de l'Iliade : l'effroi « d'Astyanax à la vue du casque de son père « Hector. »—Et c'est ainsi qu'aux citations accumulées d'Ovide j'essayais de riposter par le nom d'Homère.

A l'ombre des arbres, des conteurs turcs, moins habiles, mais tout aussi religieusement écoutés que des conteurs arabes, gesticulaient du haut d'une chaise élevée, et récitaient de vieilles légendes ou des fables à un auditoire couché sur l'herbe, attentif et muet ; tandis que dans la prairie, aux rayons du soleil, des athlètes, nus et hui-

lés, comme au temps d'Ajax, renouvelaient les luttes homériques.

Ce grand jardin devint une de mes stations favorites. Un jour, et je retrouve ce souvenir sur mon journal comme dans ma mémoire, j'avais passé deux fois auprès d'une jeune dame turque, à la démarche lente et grave, et je me promenais moi-même presque aussi lentement.

Je remarquai, à la troisième rencontre, que, cachée auparavant jusqu'aux yeux, qui me paraissaient fort beaux, elle venait d'abaisser son voile jusqu'à sa bouche, qui me sembla très-jolie. Quand nous nous croisâmes pour la quatrième fois, ce voile ne couvrait même plus son menton, et me laissait voir en entier le plus charmant visage.

Enfin, à un dernier tour d'allée, ses yeux noirs se fixèrent sur les miens; et, s'arrêtant près de moi comme pour rajuster sa chevelure, elle me dit, avec un sourire dont je n'ai pas encore oublié la douce expression :

— « Je me nomme Esmé; et toi, infidèle? » — Moi? lui répondis-je, avec tout ce que je savais de turc; hier, je m'appelais Aslan, *Lion* : mais tes

yeux ont fait de moi un Kousoum, *agneau.* A ce madrigal oriental, qui a tout l'air d'une *fadeur* européenne, Esmé sourit encore, me regarda tendrement, et s'éloigna.

Ce dialogue, tout bref qu'il est, ne laissa pas de me préoccuper pendant la soirée. Je m'étudiais mentalement à appliquer le peu que j'avais vu d'Esmé, au peu que m'avait dit le docteur Thomas de sa cliente arrivée à Brousse; cette même Circassienne à laquelle, pour céder à ses caprices et la soulager de sa coquetterie, il avait ordonné les bains de l'Olympe. J'aurais voulu sans doute dans l'intérêt de l'art et de mon amour-propre, au risque d'inquiéter la paix d'un ménage turc, rattacher ainsi mon premier acte au troisième, et ramener sur la scène un de mes personnages du début. Mais je n'ai ni les goûts suffisamment romanesques ni les habitudes assez théâtrales pour soumettre mon aventure aux règles du drame, et surtout pour la pousser plus loin que la vérité.

Le lendemain, je revis Esmé à la même heure, à la même place; mais son sourire était plus triste, et ses yeux plus humides. — « *Aslan*, me

dit-elle, je pars demain, et tu ne me verras plus. » — Eh bien! m'écriai-je sans trop hésiter, emporte avec toi mon cœur, dont je fais hommage à ta belle taille.—J'avais retenu ces mots d'une romance turque très-passionnée que Yacoub m'avait apprise.

Esmé soupira, laissa tomber des fleurs à mes pieds, tourna la tête encore une fois vers moi au détour de l'allée; et comme mon regard ne la quittait plus, elle pressa son cœur de sa main, leva les yeux au ciel, disparut; et c'est tout ce que j'en eus.

V.

Mes promenades n'avaient pas toujours un but aussi lointain, et n'eurent jamais plus de telles rencontres. Je bornais la plupart du temps mes pas aux jardins de Tchékerdgé.

Le soir, quand, après une journée brûlante, les rayons du soleil amorti descendaient derrière les collines du golfe de Gemleuk; lorsqu'une vapeur rafraîchissante s'élevait de tous ces bosquets de l'Olympe, traversés par tant de sources, j'entrais dans un vaste enclos attenant à ma chaumière, et confié à la garde d'un jardinier de Scio.

Scio, fleur de l'Archipel, a depuis longtemps la réputation de former les jardiniers les plus habiles, soit que sa température y développe mieux et y multiplie les plantes des parterres et des potagers, soit que l'heureuse constitution de cette île, exclusivement habitée par des Grecs, permette aux propriétaires d'étendre et de perfectionner leurs cultures, sans craindre pour elles l'usurpation du dominateur ottoman. C'est de Scio que se répandent en Égypte, en Syrie, à Smyrne, surtout à Constantinople et dans ses environs, les jardiniers (*Bakchévan*) les plus expérimentés; et si je n'ai pas ajouté l'Attique et la Morée, c'est qu'à cette époque la Morée et l'Attique n'avaient pas encore de jardins.

Le jardinier sciote aimait à me rendre compte

de ses procédés et de l'économie de son art. — « Commençons, me disait-il, par le quartier des « fleurs précoces : les anémones, les hyacinthes « et les tulipes. Le débit en est sûr à Brousse; « mes tulipes surtout vont presque toutes au Sé- « rail du Pacha. »

C'est, en effet, la fleur favorite des Ottomans; et je savais qu'en Turquie on ne compare pas une femme au bouton d'une rose, mais bien à la tige d'une tulipe.

— « Ici, continuait le jardinier, j'ai transporté « et nourri les plus belles plantes de la mon- « tagne; mais je m'aperçois qu'elles regrettent « leurs rochers, et perdent, malgré ma vigilance, « leur vigueur et leur éclat. Pourtant, vous le « voyez, de petites rigoles circulent partout dans « l'enceinte qui m'est soumise; je n'ai pas même « la peine d'arroser, puisque la pente naturelle « du sol amène d'elle-même l'eau jusqu'aux pieds « de mes fleurs.

« Là-bas sont mes ressources contre la saison « brûlante : les concombres, dont je ne sème ja- « mais de couches assez nombreuses au gré des « consommateurs ottomans; les melons, les auber-

« gines, les pastèques, qui sont presque l'unique « nourriture des sobres Levantins pendant l'été.

« Voilà une pépinière de cerisiers. Peut-être les « croyez-vous destinés à se couvrir des cerises si « renommées de Tchékerdgé? Détrompez-vous. « J'abandonne ce commerce à mes confrères. Ces « baguettes si droites, choisies entre mille, doi- « vent porter un jour l'ambre, les diamants, et, « transformées en pipes, passer sous les lèvres « des Pachas et des Vizirs. Il y a tel de ces bâ- « tons, à l'écorce rouge, sans nœud et sans coude, « que je ne donnerais pas pour une bourse » (500 piastres, valant alors 400 francs).

« Voici quelques mûriers aussi, bien qu'on « ne m'ait pas fait venir de Scio à Brousse pour « cultiver des mûriers et des cerises, toutes cho- « ses que mes voisins savent faire mieux que moi. « Mais j'ai voulu, pendant que je suis chez eux, « imiter et apprendre leur industrie, pour en « instruire plus tard mes compatriotes. Jugez de « mes progrès. N'ai-je pas taillé déjà presque aussi « adroitement qu'un Bithynien ces mûriers que « je sème moi-même, transplante trois fois, et « que je tiens toujours abaissés à ma taille, pour

« atteindre plus aisément, et sans échelle, leur « précieux feuillage ? »

J'avais observé que les arbres à fruit étaient en très-petit nombre. « Ils croissent et mûrissent « partout, » me dit le jardinier ; « les abricots et « les pêches encombrent les marchés de la ville ; « mais j'ai les plus beaux raisins de tous les en- « virons, grâce aux ceps des coteaux d'Ampélaki, « mon village » (ne serait-ce pas l'ancien Arvisium ?), « que j'ai apportés de notre fertile Scio, « et qui me donnent les grappes les plus abon- « dantes et les plus appréciées.

« Je ne cultive guère que la poire d'Angora. » Et je reconnaissais, en effet, ce fruit rond, vert et parfumé, dont je n'ai jamais trouvé l'équivalent ni la dénomination parmi les mille variétés des poires européennes.

« Enfin, » ajoutait le jardinier, « si vous vous « étonnez de ne voir autour de mes plates- « bandes ni fraises ni framboises, sachez que « l'Olympe m'en dispense, et que je tenterais « vainement de leur donner par ma culture au- « tant de saveur qu'elles en ont lorsqu'elles s'é- « chappent, toutes sauvages, de leurs forêts. »

Quelquefois je rencontrais la princesse grecque et ses filles dans les étroites allées du jardinier de Scio. Je les trouvai un soir tout occupées à composer de grands bouquets pour en orner l'autel de la *Panagia.* « Venez, » me dit Phroso ; « je veux que, « sans sortir de ce jardin, nous fassions un cours de « botanique ancienne, tandis que Zoïtsa vole de « tige en tige, comme une abeille de l'Hymette, ou « plutôt comme l'Apollon, ce beau papillon de « l'Olympe, qui s'étale au soleil sur cet œillet : ses « ailes transparentes ressemblent à une gaze émail-« lée de nuances roses et brunes. Hâtons-nous, « car ma sœur ne nous laisserait rien à cueillir.

« Voici d'abord, tout à côté des figuiers doux « et des oliviers toujours verts d'Homère, le nar-« cisse, amant des pluies, et les lis errant sur « les montagnes au gré des torrents et des ora-« ges. Ainsi les désigne Méléagre, l'un des poë-« tes les plus féconds de l'Anthologie. Plus « loin, c'est l'humide anémone, fleur chérie d'un « de ses rivaux ; la rose, idole d'Anacréon ; le cro-« cus doré de Sophocle, et la violette du poëte « de Syracuse, ornement du printemps, mais « qui passe si vite. »

La femme du jardinier, qui nous avait suivis, semblait nous écouter et nous comprendre. — « Venez voir, » nous dit-elle, « la merveille de « notre jardin ; car ces herbes à qui la Cokonitza « donne de si beaux noms, moi je les appelle « *Louloutzia* toutes ensemble, et je les confonds « dans ma tête comme dans mes bouquets. Mais « ce que je veux vous montrer, c'est pour moi « bien mieux qu'une fleur ; c'est ma plus fidèle « compagnie. »—Et, écartant les branches d'un arbousier, elle nous fit voir un nid où de jeunes rossignols, à peine éclos, entr'ouvraient leurs petits becs.

« Voici, ajouta-t-elle, le père qui voltige au-« tour de nous ; il se tient presque toujours « dans ces touffes de noisetiers et de cityses. Je « le connais depuis bien longtemps, et il me « connaît aussi ; je ne lui fais plus peur. Je veille « sur son nid ; j'en écarte les serpents et les oi-« seaux de proie : en récompense, il chante « sans cesse, et me distrait de mes pénibles tra-« vaux. Il arrive la nuit pendant que je dors, « pour m'annoncer que le printemps approche. « Je me réveille à son premier chant, et nous ne

« nous quittons plus jusqu'à la fin de l'été ;
« alors il s'envole avec sa nouvelle famille; mais
« l'année suivante, il revient toujours. »

La jardinière se tut, et Phroso me dit tout émue : « Vous n'oublierez jamais, n'est-ce pas, « cette touchante amitié de la villageoise et de « son rossignol? Retenez aussi ce simple et naïf « langage; c'est la nature et le cœur qui parlent « ensemble; nos érudits, comme nos préceptes, « ne vous apprendront rien de mieux. Sapho elle-« même, qui la première a nommé le rossignol « *Messager* et *chantre aimable du printemps*, n'a « pas si bien dit que cette pauvre femme de « Scio. »

« Ne vous effrayez pas de mon ton doctoral, « de ma science apparente, continuait Phroso, « et n'allez pas me croire un bel esprit. Je ne suis « qu'une bien faible émule de mes compagnes.

« Dans nos communs efforts pour faire ap-« précier par notre nouvelle génération le grec « antique, nous avons oublié que presque par-« tout, et en Orient bien plus encore, notre « sexe est réduit au silence et à l'obscurité. « L'exemple de nos illustres aïeules, assises sur le

« trône impérial dans sa décadence, nous a « éblouies. Nous avons ambitionné de placer nos « noms inconnus auprès des noms illustres d'Eu- « docie et d'Anne Comnène.

« La Domnitsa Ralou Soutzo a dédié à l'hos- « podar Alexandre, son père, *les Conseils d'une* « *mère à sa fille*, extraits des œuvres de la mar- « quise de Lambert. Catinka Soutzo vient de « donner les *Entretiens de Phocion*. Hélène « Skinas, l'une de mes meilleures amies, écrit, « avec moi, quelques articles de grammaire et de « littérature destinés au *Kibotos*, notre Lexique « universel, ou au *Mercure* (14) qui s'imprime « périodiquement à Vienne.

« Et pendant que Constantin Manos compo- « sait mystérieusement, en l'honneur de sa fiancée « Euphrosine Argyropoulo, son poëme amou- « reux et bucolique, intitulé *Abrocome et Cléan-* « *this*, celle-ci traduisait une histoire de la Grèce « récemment publiée en Angleterre.

« Mais vous-même n'avez-vous pas entendu « parler déjà de cette jeune Évanthie qui a voulu « suivre son frère, professeur à Cydonie, pour « y partager ses études, et qui nous envoie de

« ce rivage asiatique de si belle prose et de si « jolis vers? »

Les yeux de Phroso s'animèrent, et elle ajouta avec un profond soupir : « Ah! si nous ne pou- « vons rivaliser d'héroïsme avec nos immortelles « compatriotes de Souli, et porter le mousquet « comme elles, du moins, à l'ombre des palais « de nos bourreaux, nous avons lutté contre le « joug de l'ignorance qu'ils nous imposent, et « préparé des armes pour le jour du combat. »

VI.

Ce n'était pas seulement à l'abri des jardins de Tchékerdgé, protégés par de hautes murailles contre les regards sévères des Musulmans, que je voyais les deux aimables sœurs. Je ne manquais pas d'aller chaque jour réclamer de leur complaisance ma leçon habituelle;

et dans l'intervalle, pour leur paraître moins indigne de leurs enseignements, j'étudiais avec tout le zèle d'un jeune et ardent écolier.

C'était tantôt l'une, tantôt l'autre des Cokonitzès qui présidait à ma lecture et corrigeait mes compositions; parfois toutes les deux ensemble, toujours sous les yeux de la Domnitsa, laquelle, de temps à autre, ajoutait d'une voix faible, et toujours à propos, un commentaire instructif à nos explications grammaticales.

Nous débutions par le grec moderne. Quand c'était le tour de Zoïtsa, nous lisions des passages du Cours de littérature d'Oikonomos, les vers du roman d'Érotocrite, ou les poésies toutes récentes de J. Rizo. Avec Phroso, je récitais quelques morceaux de Platon, un chœur de Sophocle ou une Idylle de Théocrite; puis, venaient les exercices de la conversation.

« Voyons si vous me comprendrez, me dit « un jour Zoïtsa; j'improvise, et vais me servir « du grec moderne *le plus épuré* (Katharotato El- « léniko). Soyez attentif. » Alors, renflant sa voix comme un professeur en chaire, elle dit d'un ton rapide et cadencé :

—« Que j'aime la prairie du golfe profond que « nos barbares oppresseurs appellent le *Zaïri* de « Buyuk-Déré! Que j'aime ce groupe de beaux « platanes unis par leurs branches comme par « leurs racines, puisqu'ils sont issus du même « tronc! Ne semblent-ils pas se donner la main, « et danser ensemble sur la verte pelouse une « joyeuse *Romaika?* Rien de plus beau que ce « gazon fleurissant jusqu'au bord des flots de la « mer, lorsque, dans un jour de fête, les riches « habitants des villages voisins y déploient leur « luxe et y portent leurs plaisirs! Je ne me lasse « jamais de la vue de ces ardents coursiers char« gés de housses d'or, et de cette bruyante po« pulation, vêtue de mille couleurs, qui s'épa« nouit au brillant soleil du printemps, comme « une corbeille de roses et d'œillets! » —

Zoïtsa s'arrêta tout essoufflée; et quand j'eus traduit en italien, phrase par phrase, son ode printanière, Phroso reprit d'une voix lente et sonore qui allait au cœur :

—« A ces folles réjouissances, à ces bruits éphé« mères du monde, combien je préfère le silence « et la solitude de la fontaine presque ignorée

« de Keretch-Bournou! Là, vient expirer la der-
« nière vague de l'Euxin, où blanchit toujours
« quelque voile lointaine. Là, les ramiers sau-
« vages font entendre leurs plaintifs roucoule-
« ments; là, dans le tronc vieilli d'un cyprès,
« croît un figuier dont les figues sont amères.
« Triste symbole de notre existence! Ainsi, com-
« mencée dans les larmes, la vie ne nous donne
« que l'amertume et la douleur. Oh! que j'aime
« à rêver seule et oubliée de l'univers sur cette
« rive déserte, jetant aux nuages mes regards et
« ma pensée, qui vont où vont ces nuages, et
« plus haut qu'eux! »—

J'eus moins de peine à interpréter cette idylle mélancolique; et commè je finissais,—« A votre « tour, » me dirent les deux sœurs.—Alors, rassemblant tout ce que mes études et ma mémoire me livraient de grec ancien et moderne, confondant l'un avec l'autre, et répétant le plus que je pouvais les mêmes mots harmonieux que je venais d'entendre, je m'écriai:

—«Pour moi, ce n'est ni la bruyante prairie
« ni la solitaire fontaine qui me charment; c'est
« cette colline de Tchéïtler, si ombragée, qui

« porte sa cime au-dessus de l'élégant palais de « Bébek, et d'où les regards, plongeant sur le « détroit de Thrace, dominent également le déli- « cieux village de Kandili. Kandili, promontoire « avancé qui brise les courants du Bosphore « sous ses rochers chargés de verdure, et regarde « à la fois le cap de Sariéri, voisin de la Mer- « Noire, et la pointe du Sérail, que baignent les « premiers flots de la Propontide : dix lieues des « plus magiques aspects! » —

Et voilà qu'entraîné par mon enthousiasme, sans m'effrayer de ma pénurie de mots grecs et de mes solécismes, je continuai d'une voix inspirée :

— « Oui, filles d'Hélène, *la déesse des fem- « mes* (15), qui avez hérité de sa beauté, c'est sur « ces riants coteaux de Tchéïtler que j'errais, par « un jour de printemps, au milieu de nombreuses « habitantes du faubourg étranger. Je les avais sui- « vies, avec plusieurs de mes compatriotes, dans ces « fortunés bocages. Le kiosque impérial s'ouvrit « pour nous; mais nous évitâmes ses pompeuses « voûtes; le gazon valait mieux; et, après un re- « pas pris en commun sous l'ombre des platanes,

« les chants commencèrent et les danses aussi. « La *Romaika* nous entraînait dans ses molles « évolutions, quand tout à coup deux dames mu- « sulmanes s'approchèrent, accompagnées d'une « troisième, leur nourrice sans doute. Elles « étaient belles, autant que j'en jugeais par leurs « yeux; des voiles jaloux nous dérobaient le reste : « elles nous regardèrent en silence; et quand ce « fut mon tour de mener la ronde.....—

« Je vais achever pour vous, » interrompit Zoïtsa; « aussi bien votre langue s'embarrasse; « les mots vous manquent; vous vous répétez, « et vous resteriez court si je ne venais à votre « aide. »

Alors la maligne jeune fille se prit à contrefaire ma prononciation imparfaite, mes hésitations..... « Et quand vint mon tour de con- « duire la *Romaika*, » répéta-t-elle, « je m'échappai « du cercle de la danse, et, me dirigeant vers les « dames turques, je mis un genou en terre au- « près d'elles, et, la main sur mon cœur, je leur « adressai je ne sais quel hommage européen. Les « vénérables kadines sourirent, et s'éloignèrent à « pas lents comme des ombres heureuses. »

« ..... N'est-ce pas ainsi? » me dit Zoïtsa; et elle venait de terminer la période en imitant la voix qui tombe d'un conteur public. — « Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi avec « ces yeux effarés?»—Mais comment savez-vous? m'écriai-je. — « Le beau miracle! reprit-elle; les « dames turques m'ont tout dit. »

« Et oui, pauvre rêveur, » ajouta-t-elle en éclatant de rire, « ces dames musulmanes, c'étaient « ma sœur et moi; et l'autre, comme vous l'a- « vez si judicieusement conjecturé, était bien « réellement notre nourrice, puisque nous étions « avec ma mère. Pourquoi le printemps ne nous « donnerait-il pas, comme à vous, ces vifs désirs « de voir la campagne et de respirer un air li- « bre? Alors nous prenons le costume des femmes « turques, pour n'être pas reconnues; et ces belles « sultanes, à qui, au péril de votre tête et de la « leur, vous avez cru, chevalier héroïque, offrir « des vœux assez équivoques et tout à fait im- « provisés, n'étaient autre chose que de jeunes « Grecques de Thérapia qui rient encore à ce « souvenir..... »

Parfois la musique variait nos études, et nos

chants étaient des leçons encore. Tantôt une guitare européenne accompagnait des paroles grecques des îles de l'Archipel, adaptées à des airs italiens ou à des barcaroles de Venise; tantôt le téorbe par ses accords servait de base à des plaintes langoureuses, non mesurées et sans désinence. Je notais quelques-unes de ces cantilènes sentimentales, et j'écrivais sous la dictée des deux Cokonitzès une série de distiques rimés que j'ai traduits, et qui, tous ensemble, ont une seule et même signification : les peines de l'amour.

— « Je veux vous faire entendre, » me dit un jour Zoïtsa, « une chanson toute nouvelle dont « l'air vient d'Europe et s'accompagne sur vos « lyres à six cordes, mais dont les paroles sont « bien grecques, quoique d'un grec corrompu, « comme dirait ma sœur. Je trouve à cette chan- « son, » ajouta-t-elle malicieusement, « un cer- « tain à-propos qui lui donnera du prix à vos « yeux. Écoutez bien.

—

« Deux jeunes filles m'aiment à la fois, et je les

« aime aussi : laquelle choisir des deux et laquelle « quitter? En vérité, je n'en sais rien.

—

« L'une a des yeux noirs et me brûle jusques « au fond du cœur; l'autre a des yeux bleus et « des cheveux blonds.

—

« Voyons, mes petites demoiselles : vous êtes « belles toutes les deux. Décidez vous-mêmes, « mais surtout décidez promptement. »

—

(Voyez la dernière note de ce troisième livre.)

Je me taisais; Phroso vint au secours de ma confusion, et, prenant le téorbe monté à trois cordes, elle chanta lentement une de ces *Travoudiais* que les Palikares portent d'une île à l'autre, et dont elle fit une réponse aux questions de Zoïtsa.

« Quand mon cœur est réduit à soupirer de

« douleur, ne vois-tu pas, cruelle, que toi seule « en es la cause (16)? »

Après le chant venaient les épigrammes, les devises, les jeux de mots, frivoles passe-temps qui nous reposaient des exercices sérieux, et qui, m'initiant au génie de la langue moderne, rappelaient parfois l'esprit de l'idiome ancien. Phroso m'apprit cette exclamation douloureuse qui, sous l'affectation du même mot répété, cache une plainte touchante.

« Je porte un fardeau de douleurs; je le porte « sans en parler : que me servirait de le dire? Il « vaut mieux se taire et souffrir (17). »

Zoïtsa m'a fait connaître la première ces mots insouciants gravés sur une pierre antique, sans doute par quelque disciple d'Anacréon :

« Ils disent tout ce qu'ils veulent; eh! qu'ils « le disent! je ne m'en soucie (18). »

J'ai retrouvé plus tard, au Musée Bourbon de Naples, tracés sur trois camées différents, ces

vers sans orthographe, rimés à demi, appartenant également aux deux langues grecques, l'ancienne comme la moderne, et couronnés par ces deux autres vers qui en font une sorte de chanson amoureuse :

« Quant à vous, aimez-moi; c'est l'essen-
« tiel (19). »

Ainsi se passaient mes heureuses journées : moissonnant les fleurs de l'Olympe à l'ombre de la belle montagne, recueillant auprès de ces gracieuses jeunes filles les paroles du plus harmonieux langage tombées de leurs lèvres, je buvais à longs traits dans la coupe de la jeunesse; et maintenant, quand j'écris de nouveau et copie d'une main tremblante ce journal de mes plaisirs, je m'arrête et je soupire au souvenir de tant de moments fortunés évanouis pour jamais.

VII.

Je m'arrachai cependant une seconde fois à ces délices d'une vie inactive et trop exclusivement asiatique ; et comme j'avais consacré une longue journée à l'exploration de la montagne, j'en donnai une tout entière aux plaines de l'Horisius.

Je ne crois pas, en effet, moi qui me pique d'avoir été très-passionné chasseur, pouvoir honorer du nom de chasse des excursions plus ou moins lointaines exécutées avec un fusil dans le courant du mois de juin, quand la gent emplumée, tout absorbée par les soucis de la reproduction, se défend mal et n'offre que de tristes triomphes. Ma visite armée, qui eût été partout ailleurs une innocente promenade, ou tout au plus une reconnaissance du terrain, fut

cependant intitulée Partie de chasse, et commença avec le jour.

Yacoub voulut être mon guide au bas comme au haut de son Tekir-Dag (montagne des moines). C'est ainsi que les Ottomans appellent l'Olympe, qu'aux premiers temps de leur invasion ils trouvèrent rempli de couvents grecs. Mon janissaire avait échangé son bâton blanc contre une carabine, son turban à grands plis contre une toque, et sa large robe rouge contre une veste brodée de Galiondgi (officier de marine), qu'il avait empruntée à un fripier de Brousse. Il était encore, sous cet accoutrement qu'il avait essayé de rendre léger, assez mal à l'aise; et il avait beaucoup de peine à me suivre, car il marchait lentement et par pauses, en vrai Turc qu'il était.

Nous battîmes d'abord quelques taillis d'où s'échappaient des lièvres que jamais meute n'avait poursuivis, et qui n'en étaient pas pour cela moins timides. A notre approche, de nombreuses tortues se retiraient dans leurs écailles, et rentraient à reculons sous leurs halliers. Nous étions assourdis par le chant monotone et con-

tinu des cigales. Je tuai une perdrix plus petite et d'un plumage plus varié encore que les nôtres. Yacoub prétendit que ce n'était pas une perdrix d'origine bithynienne, mais bien une voyageuse venant de la Perse ou du Kurdistan.

Il m'avait annoncé des francolins et des faisans attirés par les bois et les vastes bruyères qui ceignent le lac d'Abouillonte; mais aucun de ces beaux oiseaux ne s'envola devant nous, et, en résumé, notre chasse eût été à peu près stérile, si nous n'avions rencontré un marais formé par les débordements de l'Horisius et par quelques ruisseaux perdus de l'Olympe.

Là, parmi les tiges d'iris et les roseaux, je tuai, tout assailli que j'étais par des nuages de moustiques, quelques bécassines, une sarcelle, et ce petit râle gris et noir, volant d'une touffe de joncs à l'autre, que j'ai revu dans les marais d'Ostie, et que les chasseurs romains chargés d'approvisionner le marché du Panthéon désignent sous le nom italien de *Porciglione.*

Au plus fort de la chaleur, nous nous reposâmes sur les bords du Lufer, sous un abri de chaume habité par des gardiens de chameaux

que je n'ose appeler bergers. Ils nous offrirent du lait de chamelle, qui me parut une fort médiocre boisson, mais dont Yacoub se léchait les lèvres.

En échange de ce régal, celui-ci débitait aux chameliers ses prétendus exploits de chasse. Avant de servir sous les ordres du *Padischah* (Empereur) de France, il avait, disait-il, parcouru la Thrace avec un *Kiatib* (secrétaire) de l'ambassade d'Angleterre, et il avait immolé par centaines des loups, des sangliers, des cerfs, et même des chameaux sauvages..... *Mach-Allah!* (Dieu soit loué!) s'écriaient les chameliers en baissant la tête. Cette exclamation pieuse, impliquant autant d'admiration que de crédulité, est l'accompagnement obligé des récits les plus absurdes des conteurs de profession ou de circonstance.

Je laissai Yacoub s'enivrer de lait de chamelle comme des applaudissements de son auditoire; et, déposant une arme devenue inutile pour mon retour, puisque je ne devais plus effrayer que des tourterelles, je remontai le cours de l'Horisius, tantôt se précipitant au milieu des rocs,

tantôt coulant insensiblement et à pleins bords comme la plus lente rivière : c'est en raison de ses caprices que les Turcs ont nommé cet enfant de l'Olympe, le fleuve fou (*Delhi-Tchaï*).

Je traversais des bois touffus où la vigne sauvage s'enlaçait aux tiges des peupliers et aux branches des planes. Dans ces bocages négligés et déserts, mille petits oiseaux voltigeaient autour de moi; car, à mesure que l'homme destructeur s'éloigne, ses frères de la création, que sa présence épouvantait, se rapprochent et se multiplient (20).

Enfin, après une longue marche, j'arrivai à ce même pont sur le Lufer que j'avais déjà passé pour arriver à Tchékerdgé : ruiné à demi, mal réparé jadis, aujourd'hui mal soutenu par des poutres ou par de gros cailloux. On attribue sa construction au Sultan Bajazet Ier, dont la mémoire n'en peut retirer aucun honneur.

Pour moi, sans m'occuper de son architecture, je le saluai avec gratitude ; car il m'annonçait le voisinage de ma cabane, de ma coupole, et la fin d'une chasse fort insignifiante dans tous ses résultats.

VIII.

Un des derniers jours que je devais passer à Brousse, je rencontrai chez la Domnitsa deux de ses compatriotes que les eaux salutaires de l'Olympe attiraient aussi, et que je n'avais pas encore vus. La conversation fut générale; je la soutins, pour ma part, sans trop d'efforts; et les Grecs, en se retirant, voulurent bien donner à ma prononciation et à mon intelligence helléniques des éloges dont j'étais fier, mais qui firent rougir mes institutrices, dès qu'ils furent partis.

« Le premier de ces deux Grecs, » me dit Phroso, habite Lesbos. « Je ne vous dirai pas « sa vie, qu'il vous racontera mieux que moi lui-« même. Après de longues infortunes, il est re-« venu à Mitylène, où il demeure en ce moment, « heureux et tranquille. »

« Le second de ces deux Grecs, » continua Zoïtsa en parodiant sa sœur, « habite Thérapia. Je « ne vous dirai pas son histoire, que Phroso sait « mieux que moi. Après de longs soupirs pous- « sés en vain pour elle, il n'est pas plus avancé « ce soir que le premier jour; et sa jeunesse « n'est ni calme ni fortunée. »

— « Zoïtsa, » reprit Phroso, dont le visage se couvrit subitement des plus vives couleurs, « jamais vous ne fûtes plus indiscrète; et je « n'attendrai pas pour vous le reprocher l'ab- « sence de notre disciple.—Grâce, grâce! » s'é- cria l'aimable enfant. « Tu sais bien que la ma- « lice n'est pas dans mon cœur, et n'est que sur « mes lèvres. » Puis, jetant ses bras autour du cou de sa sœur, elle cacha la rougeur et l'émotion de Phroso sous ses blonds cheveux et sous ses caresses.

Le lendemain (n'étais-je pas aussi trop malin moi-même?) je demandai à commencer ma leçon habituelle par une lecture de Théocrite, et j'allais choisir le *Dyséros*, l'Amour malheureux, quand Phroso retira en souriant le livre de mes mains. — « Non, » me dit-elle, « lisons

« plutôt ce poëme français de deux sauvages de « l'Amérique, qu'on m'a fait connaître récem« ment; on m'assure que l'auteur a voyagé, « comme vous, dans notre patrie. » Alors elle me présenta une traduction grecque d'Atala, imprimée en 1805 à Venise. M. de Chateaubriand parle dans l'Itinéraire de cette informe version. Or, comme le texte de l'épisode était presque en entier dans ma mémoire, il me fut aisé d'appeler l'attention des deux sœurs sur les scènes les plus touchantes; et quand j'en vins à ces paroles de Chactas, qui retracent si mélancoliquement l'amertume et l'impuissance des regrets :

« Dors en paix dans cette terre étrangère, fille « trop malheureuse! Pour prix de ton amour, « de ton exil et de ta mort, tu vas être aban« donnée, même de Chactas. »

— « Et moi aussi, » s'écria Phroso, « née « dans un siècle malheureux, je périrai sur une « terre étrangère. Ah! combien souvent n'ai-je « pas dit de moi ce que Sapho disait d'elle« même? » — « Tu mourras, et quand tu ne « seras plus, il ne restera de toi aucune mé« moire; car tu n'as pas su cueillir les roses du

« Parnasse, et tu descendras oubliée dans les de-
« meures éternelles (21). » Puis, une larme tomba le long de sa joue; et, après un moment de silence: — « Mais comment, » continua-t-elle, « Chactas n'est-il pas mort de douleur? »

— « Tiens, ma sœur, » interrompit rapidement Zoïtsa, « je comprends tout cela mieux que toi;
« car je crois que j'étais née pour être Française,
« et je suis, j'en conviens, légère et vive comme
« on prétend que vous l'êtes tous, seigneur. Je
« méritais, je vous l'assure, de figurer dans cette
« barque où vous avez semé des papillons jus-
« que sur les ailes de vos rames, et écrit en
« grosses lettres *l'Inconstant.* Pensez-vous que je
« ne l'aie pas bien souvent remarquée, cette im-
« pertinente gondole, quand vous passiez sous
« nos jalousies en chantant d'amoureuses et de
« nautiques chansons? Pendant combien de
« nuits ne nous avez-vous pas tenues éveillées,
« avec toutes les bruyantes sérénades que vous
« donniez aux arbres et aux échos? »

En effet, riverains du Bosphore, nous avions, pour braver à toute heure ses flots et ses courants, acheté le canot d'un navire français; nous

l'avions peint en vert, en rose, et parsemé de papillons, soit pour présager ses courses capricieuses et vagabondes, soit comme un emblème de notre propre légèreté.

Ah! je me le rappelle, *car ces impressions n'ont pas effleuré superficiellement mon cœur* (22). Lorsque, revêtus des moelleuses chemises de soie et de la ceinture rouge des nautoniers turcs, du pantalon blanc et du chapeau de cuir verni des matelots français, nous agitions à la fois nos six rames sur la mer profonde, répétant aux échos des montagnes de Thrace les chants de la patrie, quels mortels étaient plus heureux que nous? Maintenant, les papillons sont effacés, notre barque a péri, mes plus chers rameurs sont allés m'attendre sur une autre rive; et moi, le cœur flétri par bien des blessures, je ne me vante plus de ma félicité.

Cependant le jour de mon départ approchait; nos leçons devenaient tristes et incomplètes. Je revis l'habitant de Lesbos; il me demanda la permission de me suivre jusqu'à Moudania, d'où, côtoyant la Propontide et la Troade, il gagnerait Mételin.

J'acceptai cette société nouvelle avec d'autant plus d'empressement que le docteur Thomas, retenu auprès du Pacha par l'humeur de quelque Odalisque contrariée, ne pouvait m'accompagner. J'allai donc porter mes adieux à la princesse et à ses filles.

« Ne nous oubliez pas, » me dit obligeamment la Domnitsa, « quand nous serons si près « les uns des autres sur les rives du Bosphore. « Mettez, ajouta-t-elle en souriant, à vos inno- « centes visites toute la prudence et le mystère « qu'exigeraient de véritables conspirations. « Ainsi le veulent les coutumes de nos maîtres « et notre esclavage. Nous échangerons encore « nos leçons de grec contre quelques expressions « françaises. Hélas! qui sait si, dans les cruelles « vicissitudes de notre nation, votre pays et vo- « tre idiome ne nous seront pas de quelque se- « cours? »

« Bah! » interrompit Zoïtsa, pour combattre les pressentiments de la princesse, « dans cet « échange dont vous parlez, ma mère, nous « avons mis beaucoup du nôtre, et lui, fort peu « du sien. Pour quelques mots rudes et barba-

« res qui, en passant, font mal à la gorge, nous « lui avons appris les paroles les plus douces et « les plus mélodieuses. Enfin, si je voulais par- « ler comme lui, ou comme Phroso, je dirais que « c'est le troc d'Homère. Nous lui avons donné « les armes d'or de Glaucus, et il nous a rendu « le fer de Diomède (23). »

Mais ces plaisanteries de la railleuse Zoïtsa déguisèrent mal son émotion, que je partageais. J'essayai en vain d'exprimer mes regrets et ma reconnaissance; je restais muet et immobile. Enfin, au moment où je franchissais ce seuil hospitalier, Zoïtsa me serra la main comme aurait pu faire une Anglaise, et Phroso ramena brusquement son voile sur ses yeux.

Je revins dans ma cabane, essuyant une larme furtive; et quand mes soupirs, s'exhalant en silence, eurent apaisé ma première douleur, je restai tout pensif, appuyé sur le balcon de bois de mon nocturne observatoire.

La lune s'était levée derrière l'Olympe, et blanchissait de sa pâle lueur les campagnes et les collines. J'écoutais les bruits presque insensibles de la plaine, et le pas lent et mesuré des

chameaux qui traversaient les flots de l'Horisius. Puis, au milieu du silence, j'entendais au-dessus de moi, dans le vide des airs, le cri sonore de la bécassine blanche et du courlis passant des joncs du lac d'Apollonie aux roseaux du lac de Nicée. De temps en temps, la corne retentissante des bergers de l'Olympe, empruntant aux fronts des troupeaux cet instrument de leur obéissance, parvenait jusqu'à moi, comme un son lointain et affaibli.

Il me semblait alors errer de nouveau dans ces vastes espaces des champs et des montagnes que j'allais quitter pour toujours, et les rayons de la lune, se prolongeant sur le Village aux Cerises, me montraient le toit de la maison que je venais d'abandonner avec tant de regret.... Je ne pus me résoudre à gagner la couche de ma cellule, et, le cœur tout agité de mes adieux, je vis s'écouler la nuit entière dans ces mélancoliques jouissances.

NOTES

DU

LIVRE TROISIÈME.

(1) Strabon vante l'éclat et la beauté de ce marbre, qui était déjà en grande réputation au temps de Pline (liv. v, chap. 43) : *Cysicenum marmor*. Cette fontaine aux œufs porte aussi le sobriquet

turc de *Echek-Terlendu ;* mot à mot, *qui fait suer les ânes.*

(2) Homère, *Od.*, chant III, v. 71.

(3) Χώεσιν ἐν μαλακοῖσιν..... Χρυσέῳ ἐν δέπαϊ..... Ἐριχυδέα δαῖτα.....

Id., ib., v. 35.

(4) Est autem maritimis urbibus etiam quædam corruptela ac mutatio morum.

Cicéron, *Rép.*, liv. II, v. 4.

(5) Zima Guer chéby reft rouzy ré-sed
Guly reft, gulchen furouzy ré-sed.

(6) Μίστυλλόν τ' ἄρα τ' ἄλλα, καὶ ἀμφ' ὀϐελοῖσιν ἔπειραν,
Ὤπτων δ', ἀκροπόρους ὀϐελοὺς ἐν χερσὶν ἔχοντες.

Homère, *Od.*, chant III, v. 462.

« Ils coupèrent la viande en petits morceaux qu'ils per-
« çaient de leurs broches; puis ils les présentèrent au feu,
« tenant dans leurs mains le bout de ces broches aiguës. »

(7) Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber.

Catulle, *Épith.*, v. 40.

(8) Summa rigent pinu; cætera quercus habet.

Ovide, *Fast.*, liv. v, v. 380.

(9) Ovide, *Métam.*, liv. XIII, v. 569.

(10) Id., *Fast.*, liv. II, v. 454.

(11) Non hæc immodico contraxi damna Lyæo;
Scis mihi quam solæ pene bibantur aquæ.
Ovide, *de Ponto*, liv. I, él. 10.

(12) Valle sub umbrosa locus est, adspergine multa
Uvidus.....
Id., *Fast.*, liv. IV, v. 427.

(13) Dulcia qui dignum nemus in convivia nacti,
Gramine vestitis accubuere toris.
Id., *Fast.*, liv. I, v. 401.

(14) Ἑρμῆς ὁ λόγιος. Le Mercure littéraire.

(15) Homère, *Il.*, chant, III, v. 171.

(16) Τὸ στῆθός μου κατήντησε
Βασάνων κατοικία,
Καὶ δὲν στοχάζεσαι, σκληρὴ,
Πῶς εἶσαι ἡ αἰτία.

(17) Φέρω συμφοραῖς φορᾷ
Φέρω, δὲν ταῖς προφέρω,
Διαφόρων ἡ προφορὰ δὲν φέρει,
Καὶ ὑποφέρω.

Jeu de mots emprunté d'Euripide (*Alceste*, v. 629).

(18) Λέγουσιν
Ἃ θέλουσιν
Λεγέτωσαν
Οὔ μέλει μοι.

(19) Σὺ φίλιμε
Συνφέρισοι.

(20) *Et requiescent ibi, et non erit qui exterreat.* (Isaïe, ch. 17, v. 2.)

« Et ils se reposeront là où il n'y aura personne pour les « effrayer. »

(21) Sapho. Fragments recueillis par Stobée.

(22) Euripide, *Hécube*, v. 1236.

(23) Cette phrase proverbiale, l'*échange de Diomède et de Glaucus,* qui signifie *un mauvais marché,* après avoir passé des Grecs aux Romains, est encore usitée chez les Hellènes.

LA DÉCISION,

CHANSON GRECQUE.

Cette jolie chanson, qui me paraît originaire de Constantinople, n'a pas encore été publiée tout en-

tière. Je n'en ai cité moi-même que des fragments. Quelques voyageurs modernes lui ont ôté, en la mutilant, beaucoup de sa gaieté et de sa grâce. Voici ce petit poëme, intitulé Ἀπόφασις, *Décision*, avec sa traduction et même sa musique, plus italienne que grecque; bien qu'on puisse y reconnaître l'allure de certains airs turcs quand ils sont, par un cas très-rare, vifs et mesurés.

ΑΠΟΦΑΣΙΣ.

Δύο κοπέλαις μ' ἀγαποῦναι
Καὶ ταῖς ἀγαπῶ κ' ἐγώ.
Ποιὰ νὰ πάρω, ποιὰ ν' ἀφήσω
Δὲν ἠξεύρω 'πὸ ταῖς δύο.
Ἡ μία εἶναι μαυρομάτα
Ποῦ με καίει τὴν καρδία,
Καὶ ἡ ἄλλη γαλανοῦλα
Ποῦ ἔχει ξανθὰ τὰ μαλλία.
Ἔπερνα τὴν μαυρομάτα
Ποῦναι ἄσπρη καὶ παχῖα.
Νὰ τὴν ἔχω τὸν χειμῶνα
Π' οὖν' τὰ χιόνα τὰ πολλά.
Πέρνω καὶ τὴν γαλανοῦλα
Ποῦναι λιασζήρη καὶ λιγνή,

Διὰ τὸ καλοκαιράκη
Π' οὖν' ἡ ζέστη ἡ πολλή.
Κοπελοῦδαις μου σταθῆτε.
Εὔμορφαις εἶσθε καὶ δύο.
Συμβασθῆτε ἀνάμεσασας
Καὶ μὴν χάνετε καιρό.
Διὰ τὶ φθεῖρονται τὰ κάλλη,
Σὰν τὰ ῥῶδια τοῦ μαϊοῦ.
Δὲν μεταγυρίζουν πλέον
Πάν' ν' εὑροῦναι καὶ ἀλλοῦ.
Ὅταν ξεύρῃ ν' ἀγαπήσῃ
Δὲν πρέπει νὰ βλέπῃ ἀλλοῦ,
Νὰ παρατήρῃ ταῖς ὄψεις,
Τὸ προσώπο τοῦ καλοῦ.
Τὶ χειμῶνος; καὶ τὶ ζέστη;
Τὶ παχῖα; καὶ τὶ λιγνή;
Τοῦ χειμῶνος ἢ ἀγάπη
Καὶ τῆς ζέστης εἶν' κοινή.

DÉCISION.

« Deux jeunes filles m'aiment à la fois, et je les aime « aussi. Laquelle choisir des deux, et laquelle quitter? En « vérité, je n'en sais rien.

« L'une a les yeux noirs et me brûle jusqu'au fond du « cœur ; l'autre a des yeux bleus et des cheveux blonds.

« J'ai pris la fille aux yeux noirs, qui est blanche et grasse,
« pour passer avec elle l'hiver, quand il y a tant de neige.

« Je prends aussi la fille aux yeux bleus, qui est brûlée du
« soleil et maigre, pour l'été, quand il fait si chaud.

« Voyons, mes petites demoiselles, vous êtes belles toutes
« les deux : décidez vous-mêmes ; mais surtout décidez
« promptement.

« Car la beauté se flétrit comme les roses de mai ; elle ne
« revient plus, et s'en va ailleurs.

« Celui qui sait aimer n'a pas besoin d'y regarder de si
« près, ni d'observer la différence des traits des beaux vi-
« sages.

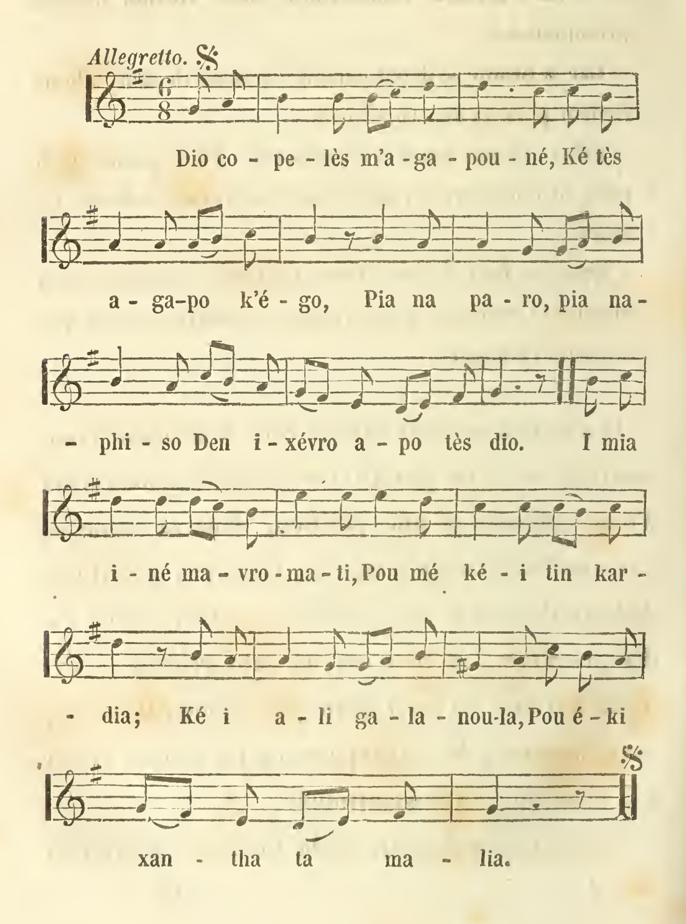
« Que me font à moi l'hiver ou l'été, la grasse ou la
« maigre? L'amour, en été comme en hiver, n'est-il pas
« toujours l'amour? »

Je n'aurais pas tout dit sur cette charmante composition, si je ne parlais de certains hémistyches d'une épigramme que Politien, dans sa jeunesse, par une fantaisie de savant ou d'écolier, a écrite en dialecte dorien, et qui pourrait en avoir donné l'idée première. En tout cas, et sans relever le cynisme antique du sujet traité par le poëte florentin, tout l'avantage de la comparaison me semble rester à la chanson de Constantinople.

J'ai placé au-dessous de la musique le premier

couplet en caractères européens; car c'est sous ce déguisement que la *Décision* me fut communiquée sur les bords du Bosphore.

LA DÉCISION, CHANSON GRECQUE.



LIVRE QUATRIÈME.

LE RETOUR.

I.

Les premières lueurs du jour suivant me virent descendre la colline de Tchékerdgé, passer encore une fois le pont du Lufer, et cheminer lentement dans la longue plaine qui conduit au port de Moudania.

Le Lesbien se tenait à mes côtés. J'avais envoyé Yacoub à l'avant-garde, et je lui avais confié un buste de l'empereur Galba, que j'avais acheté dans le quartier juif à Brousse. Je destinais ce buste, bien qu'un peu tronqué, à prendre rang parmi les marbres qui depuis l'ambassade de M. de Choiseul gisent à Constantinople dans le coin d'une des cours du palais de France, et qui ne sont pas tous sans valeur.

Yacoub avait mis au fond d'un sac mon empereur romain ; il s'en servait, sur le dos d'un mulet, comme d'un contre-poids pour le reste de mon bagage, et il riait en lui-même de n'avoir à surveiller qu'une tête de marbre, lui qui avait, tant de fois, escorté des sacs remplis de têtes véritables, surtout depuis les nouvelles guerres religieuses de l'Arabie et la recrudescence du fanatisme des Wehhabbis.

J'avais prévu que l'éloignement du janissaire préparerait mon compagnon de voyage à la confiance que je cherchais à provoquer, et je priai le Lesbien, puisqu'il connaissait ma sympathie pour les Grecs, de vouloir bien, ainsi que la Cokonitza Phroso me l'avait fait espérer, m'expli-

quer, sans déguisement, sa vie passée et ses espérances patriotiques.

II.

« La vie d'un insulaire d'Orient, me dit-il, n'a rien d'intéressant pour un Européen qui habite les capitales et se mêle à la politique. Que voulez-vous savoir d'un pauvre esclave grec ? Ses efforts pour affranchir sa patrie et pour sa propre liberté ont échoué, comme tant d'autres tentatives d'hommes moins obscurs. Ce que j'ai de mieux à faire aujourd'hui, n'est-ce pas d'oublier mes premières infortunes et d'attendre en repos des jours meilleurs?

« Les nobles personnes chez lesquelles nous venons de nous rencontrer vous ont appris que je suis de Mitylène : c'est une des plus fertiles et des plus malheureuses îles de l'Archipel. Son

voisinage de Constantinople et de Smyrne, la fécondité de son sol et la variété de ses produits l'exposent à une sévère surveillance comme à de lourds impôts : aussi sommes-nous plus soumis et moins entreprenants que le reste des Nisiotes (1); et, méprisés des Turcs en raison même de notre faiblesse, nous cultivons pour eux des champs qu'ils épuisent par leurs avanies. Oui, c'est à Lesbos, dans le petit port de Caloni (2), que je suis né, il y a bientôt quarante-cinq ans, d'une famille qui possède auprès d'Érisso (3) bien des oliviers et des vignes. »

Le Grec me dit alors son nom, et je n'osai pas le consigner plus tard sur le journal de mon voyage, qui pouvait, malgré moi, devenir indiscret et, par suite, compromettant, pendant mon séjour en Turquie; je le gravai dans ma mémoire, où je le retrouve; mais je ne puis encore le révéler sans inconvénient, car Lesbos n'a pas jusqu'ici participé à l'heureux affranchissement de la Grèce, et dort toujours sous le joug des Osmanlis.

« Vous l'avez vu, continua le Lesbien, les filles de nos princes grecs m'ont accueilli comme si je n'étais pas un simple matelot, et c'est cepen-

dant le seul titre que j'aie jamais porté. Peu semblable en cela à mes voisins de Mitylène, j'ai toujours dirigé vers la mer mes pensées et mes entreprises.

« C'est dans les baies nombreuses de notre île, à l'abri de ses promontoires, que s'est écoulé mon premier âge. Dès que la rame ne fut plus trop lourde pour ma main, je me hasardai seul sur un frêle caïque, d'abord dans la petite rade de Caloni, ensuite dans le golfe plus grand d'Élée; enfin, je passai des jours entiers dans le détroit qui sépare Lesbos de l'Asie. Je prenais plaisir à m'égarer au milieu des Musconèses, et à amarrer ma barque à ces rochers qu'on appelait autrefois les *Cent-Iles* (4). Je ne m'arrêtais pas longtemps sur les écueils habités, mais je parcourais en tout sens les îlots déserts, par un goût de mon âge ou un penchant de ma nature vers les solitudes et l'inconnu.

« Quelquefois j'affrontais la pleine mer. Je n'avais pas encore quinze ans lorsque je me cachai dans une chaloupe pontée qui faisait voile pour Scio, et traversai ainsi, plein de joie, le long espace qui s'étend entre nous et le cap Carda-

myle; c'est là que nous abordâmes, car déjà je m'éloignais volontairement des villes, comme je les fuis encore aujourd'hui. Croiriez-vous que je n'ai jamais vu Smyrne, si rapprochée de Mitylène, et que je n'ai pas même voulu regarder de loin Constantinople?

« De Scio, je passai à Tchesmé. Un des matelots de notre chaloupe avait assisté, dix-sept ans auparavant, au combat qui a rendu cette rade si célèbre. Il me raconta la lutte des vaisseaux ottomans, conduits par des pilotes grecs, contre les vaisseaux étrangers, dirigés par des marins grecs aussi; l'incendie de la flotte turque, et la double part qu'avait prise ainsi à cet événement notre nation, sans en retirer aucun profit; les espérances qu'elle en avait conçues, et les étincelles de liberté jetées dans nos îles pour s'y éteindre presque aussitôt.

« Ce récit occupa longtemps mon esprit et agita mon imagination. Je revins à Caloni passionné pour la gloire maritime, plus enthousiaste encore de l'indépendance, dont le cri, jeté en Morée et dans la rade de Tchesmé, retentissait au fond de mon cœur.

« Je ne pouvais rester à Mitylène. Ses habitants, je dois l'avouer, amollis par un climat trop doux et par une trop riche nature, ont contracté toute l'indolence de l'Asie, à laquelle ils appartiennent géographiquement. Contents de leurs productions et de leur sort, tout pénible qu'il me semblait alors, ils ne se livrent, pour ainsi dire, qu'à regret aux échanges du commerce ; et les relations avec les étrangers leur font peur, en ce qu'elles pourraient compromettre leur chère tranquillité.

« Dégoûté, pour ma part, de ce repos qui me paraissait en quelque sorte honteux, et que pourtant je sais maintenant si bien apprécier, j'écoutais mon penchant comme mes rêves, et je songeais à me rendre à Hydra pour y étudier la navigation, suivre le cours de mes voyages nautiques, et surtout pour y attiser cette flamme d'indépendance qui s'amortissait à Caloni.

« Un jour, assis à l'écart sur un de nos petits promontoires, et préoccupé de ces pensées, j'aperçus dans les eaux de Mitylène quelques sacolèves qui devaient décider de ma destinée.

« C'était l'époque où nos braves compatriotes

de Souli venaient de remporter leur première victoire sur le féroce Pacha de Janina. Ces petits navires marchands, transformés en flûtes de guerre que je voyais manœuvrer autour de nos îles, étaient commandés par le capitaine Lambros. Armé à la légère, défiant les lourdes caravelles, Lambros parcourait la mer Égée et les rivages asiatiques; il appelait ouvertement les Grecs à l'indépendance, et déclarait une guerre à outrance aux Turcs.

« Ses émissaires répandus dans les ports de Mitylène y excitèrent peu de sympathie ; quant à moi, je n'hésitai pas. L'avenir de combats maritimes et de liberté que son audacieuse entreprise faisait briller à mes yeux, s'accordait trop bien avec mes goûts. Sourd aux représentations de ma famille, après avoir servi de pilote à Lambros au milieu des rochers des Musconèses, qui m'étaient si familiers, et où ses felouques se réfugiaient dans les bas-fonds pour éviter l'approche des gros vaisseaux, je me mêlai à ses Palicares, je devins un de ses favoris, et je le suivis dans toutes ses expéditions.

« C'est ainsi que notre flottille, tantôt triom-

phant de quelques bâtiments Turcs isolés, tantôt poursuivie par l'escadre du Capitan-Pacha tout entière, m'amena successivement à Samos dont nous évitions le grand port, toujours occupé par quelque vigie stationnaire.

« Nous nous glissions au travers des écueils de Prasonèse; de là, plus d'une fois, j'ai traversé la plaine de Cora, les montagnes de marbre d'Ampélos; et cette excursion n'était pas sans imprudence. Puis, nous effleurions Andros et ses vallées pleines de sources abondantes et de beaux fruits; Joura, stérile et presque abandonnée; enfin Lemnos, l'une des premières victimes de la querelle hellénique, déjà décimée par Hassan-Pacha, l'heureux amiral, échappé aux désastres de Tchesmé.

« Parfois, espérant le concours de nos concitoyens du Continent, et l'appui toujours trompeur de l'Europe, nous nous portions sur la côte de Négrepont, ou vers les rivages de la Thessalie. Mais bientôt, laissé à lui-même, sans auxiliaire comme sans illusion, Lambros ne compta plus que sur ses faibles ressources. Courant de cap en cap, d'île en île, il attaqua, sans distinc-

tion de force et de nombre, tout ce qui portait le pavillon ottoman. J'aimais à écouter son enthousiasme guerrier, lorsque, dans les loisirs de la navigation, assis à l'ombre de ses voiles, il se livrait à ses élans de liberté et de gloire. J'ai retenu les paroles du manifeste qu'il répandait alors dans nos ports, nos îles, nos montagnes, et qu'il répétait d'une voix tremblante d'émotion, relevant la tête avec orgueil, et les yeux remplis de larmes!

« Partout nos pompeuses ruines nous par-
« lent de notre ancienne grandeur. Nos innom-
« brables ports, la richesse de nos champs, le
« ciel qui rit éternellement sur nos têtes, enfin
« la brûlante ardeur de nos jeunes hommes et
« même de nos vieillards, nous disent assez que,
« comme nos ancêtres, nous sommes encore les
« favoris de la nature.... (5). »

« Bientôt, chassés par les flottes combinées des Turcs, nous fûmes déclarés pirates, c'est-à-dire ennemis des dieux et des hommes, nous, vengeurs des Grecs et défenseurs de la croix! Oui, j'en conviens, nous étions de vrais pirates politiques, ravissant partout, et à tout prix, leurs

victimes aux fils de Mahomet, et leurs esclaves aux tyrans. Et nous étions aussi trois cents Palicares, guidés par un autre Léonidas contre des millions d'autres Perses !

« Traqués dans toutes les îles, sans espoir du triomphe, nous sortîmes résolûment de la rade de Zia pour nous précipiter avec nos pauvres sacolèves sur les énormes masses qui obéissaient à l'amiral ottoman. Et, après une lutte qu'il me serait impossible de vous dépeindre, la victoire, le croirez-vous? se déclarait en notre faveur, quand une escadre algérienne vint au secours de notre adversaire, et nous enleva notre premier avantage.

«Je vis alors couler autour de moi des flots de sang, et mes braves compagnons périr en dignes matelots, en nobles martyrs. Blessé moi-même, je fus porté sur la felouque de Lambros, qui s'éloigna du carnage après des prodiges de valeur et de tactique. Il me déposa dans l'île de Thermia; puis, recommençant avec une seule sacolève la lutte où il venait de succomber avec douze navires, désavoué, proscrit, défendant sa tète mise à prix, Lambros combattit encore, atta-

quant sans cesse l'Ottoman jusqu'à ce que sa dernière felouque eût coulé sous lui. Alors il se sauva comme par un miracle; et, débarquant dans une anse déserte de la Morée, il repoussa du pied sa barque, maudit la mer qui l'avait trahi, et se perdit dans les montagnes.... Quant à moi, je vécus pendant plusieurs semaines à Thermia, dans une masure isolée près des ruines d'Oréo-Castro, dont les Cokonitzès Phroso et Zoïtsa vous racontaient, l'autre soir, la légende (voir la note de la fin du quatrième livre), et je guéris de ma blessure.

«Mais Thermia, trop voisine de Paros et de la rade de Nausse, où se réunissent les grandes escadres, m'offrait des dangers que la proximité de Naxos redoublait. Cette dernière île, en raison de sa fertilité et de sa position centrale, est fort affectionnée des officiers de la marine turque; il me fallut chercher des régions plus désertes : un canot sans voile, pour mieux déguiser mon passage, me porta successivement aux îles de Siphanto et de Falconéri; je doublai le cap Malia (6), par une nuit d'orage, dans ma frêle embarcation, et je mis pied à terre à Mara-

thonice, où réside presque toujours le chef des Maïnotes.

« Là, oublié dans les roches du Taygète, ayant en commun avec ses habitants ma haine pour les Turcs, je partageai les travaux et les périls de ces montagnards constamment rebelles ; tantôt, comme à Mételin, cueillant leurs olives et leurs valonées sur le penchant occidental de leur territoire ; tantôt faisant paître tout armé leurs troupeaux de chèvres dans les pics escarpés et les roches stériles qui font face à l'Orient, comme sur les rives désolées et marécageuses du Vasilipotamos (7).

« Cette existence nouvelle me lassa bientôt. Je ne pouvais me passer de la mer, et c'était la voir de trop loin. Je quittai donc ces sauvages possesseurs du Taygète qui prennent le nom de Spartiates libres, Éleuthéro-Lacons ; mais *dont les sentiments*, disent leurs ennemis, *sont aussi mobiles que la surface de leurs mers* (8). Je redescendis la montagne sur son revers septentrional, passant entre Caritène et Tripolitza, loin des villes. Je ne m'arrêtais qu'aux bourgades les plus ignorées.

« Je parvins ainsi sur les bords du golfe de Lépante, que je traversai entre Vostitza et Patras, dans une chaloupe de pêcheur. De là, dirigeant ma route par les solitudes, j'atteignis les bords de l'Aspro-Potamos (9), que je remontai jusqu'à Agrapha. Puis, évitant Janina et Larta, repaire des tyrans, je descendis la petite rivière Lourcha (10); et, me mettant sous la protection du rocher dominateur de Souli, je m'établis à Glykys, un des petits ports de sa dépendance, dont la rade, où se jette le fleuve Kalamas (11), et les écueils, me rappelaient le détroit des Musconèses.

« Je repris mes habitudes et mes exercices de matelot sur les côtes de l'Épire, aussi libre qu'il était permis de l'être en Turquie et dans le voisinage d'Ali-Pacha. Je naviguais, seul batelier d'une petite barque, entre Parga et Prévésa, sœurs infortunées de Souli, qui devaient partager son triste sort.

« C'est là que je fus témoin des grands combats de cette héroïque population d'un rocher, contre les armées innombrables et les inépuisables trésors du despote de l'Albanie. C'est là que, pendant un

séjour de cinq années, j'ai connu Marcos Botzaris, le Léonidas moderne; Photos Tzavellas, qui n'eut jamais pour Pacha que son sabre, et pour Vizir que son fusil; sa femme, la *Tzavellane*, comme la nommaient nos chansons de guerre; le moine Samuel, prêtre inspiré, dernier Polémarque de Souli, qui a voulu disparaître sous les décombres de sa dernière tour. J'ai vu l'Aspro-Potamos rouler les cadavres des femmes et des enfants que le désespoir avait précipités dans les flots. J'étais à Réniassa, dont ma barque visitait fréquemment le petit port, lorsque la fameuse Despo (12), après avoir défendu contre les Turcs, le mousquet à la main, la tour de Démoula qu'elle habitait, appelant les femmes de sa famille et les rangeant autour du seul baril de poudre qui lui restait, se fit sauter avec elles pour périr libres et glorieuses.

«Enfin, j'ai vu disparaître, l'un après l'autre, ces vaillants hommes et ces femmes intrépides, soutiens d'une guerre unique sans doute, où treize cents Souliotes, après avoir résisté pendant dix-huit ans à Ali-Pacha et avoir tué plus de vingt mille ennemis, réduits eux-mêmes par

la famine, la ruse et la trahison, plus que par les pertes de la guerre, au nombre de trois cents, échappèrent à cette extermination sanglante.

« Il faut avoir, comme moi, vécu au milieu des cruautés du Pacha de Janina, et connu toutes les odieuses ressources de son astuce et de sa férocité, pour comprendre que, s'il n'y eut jamais d'infortune pareille à celle des Souliotes, il n'y eut jamais aussi chez une population tout entière un tel courage pour lutter sans espérance et pour mourir sans regrets. »

III.

Malgré le feu de ses regards, le Lesbien prononça ces dernières paroles en baissant la voix. Nous allions rejoindre Yacoub, et nous arrêter tous ensemble à la fontaine de Misodrôme (*Michemin*), nom commun à ces asiles pratiqués dans

les solitudes pour délasser le voyageur des fatigues d'une longue route et lui en faire entrevoir le terme.

C'est ainsi que la seule cabane dressée entre Rome et Albano, dans la campagne maudite, s'appuyant contre la ligne des grands aqueducs tombés, s'appelle la tour de *Mi-Chemin;* comme aussi la maison qui veille sur la plaine fiévreuse des marais Pontins, entre Viterbe et Terracine. C'est encore une station de la *Mezza-Via*, et toujours dans la solitude, qui se cache, aux bords du Tibre, sous l'ombre de quelques grands ormeaux, entre les ruines relevées de la magnifique basilique de Saint-Paul et les débris éternellement déserts d'Ostie.

Le repos à la fontaine fut court; nos impressions et nos souvenirs étaient tristes; nous reprîmes bientôt la route de Moudania, notre même ordre de marche; et le Lesbien acheva ainsi :

« Comme l'eau de Misodrôme vient de couper notre journée en deux moitiés presques égales, ainsi l'extermination de Souli vint séparer ma vie en deux parts. J'avais passé quinze ans hors

de mon île, cherchant sur mer comme sur terre à rendre mon pays à la liberté... et voilà bientôt quinze ans aussi que je suis revenu à Mitylène, las de tant d'inutiles agitations.

« Vous l'avouerai-je? c'est avec joie que j'ai retrouvé à Caloni ces simples et pures occupations des champs que j'avais si longtemps dédaignées, et ma famille toujours calme, bien qu'opprimée comme autrefois. Insensiblement ses goûts sont devenus les miens : je vis habituellement auprès d'Érisso, dans une de nos plaines chargée d'oliviers, de froment et de vignes.

« Par suite de mes goûts d'enfance, et pour jouir encore de la mer que j'aime toujours, j'ai bâti une maison, pas beaucoup plus grande qu'une felouque, sur une des collines dominant le passage des Musconèses. Là, dans une anse déserte, j'ai encore une barque; mais je ne m'en sers plus que pour me livrer à l'innocent plaisir de la pêche, ou pour passer à Cydonie, en traversant sept milles d'une mer presque toujours sans vagues.

« Cydonie, vous le savez, est le rendez-vous de toute notre jeunesse; son vaste collége, élevé

par Benjamin de Lesbos, mon compatriote et mon ami, dirigé par le savant Oikonomos et par les plus habiles professeurs, soutenu par les plus ardents protecteurs de notre nation, prépare à la patrie de dignes enfants. C'est là que, bientôt, j'ai rougi de ma primitive ignorance; et j'ai puisé peu à peu à cette source le goût des lettres, qui, en m'élevant au-dessus de ma première condition, m'a fait oublier mes fatales épreuves.

« J'ai appris à Cydonie, et dans les livres que Cydonie m'a fait connaître, l'ancienne splendeur de mon île bien-aimée et l'histoire de sa décadence; j'y vois arriver de temps en temps les victimes politiques que Constantinople y exile. Je console alors ces princes grecs en leur racontant mes aventures, et en mettant en commun nos espérances; je me console aussi moi-même, et me trouve, dans mes loisirs et mon obscurité, moins malheureux que ces têtes illustres trop souvent compromises. — Maintenant, si j'ai quitté pour un moment ma chère retraite, vous le voyez, c'est que des souffrances physiques, contractées dans ma vie pastorale du Taygète et

dans mes travaux nautiques de l'Épire, ont dû me rapprocher des sources bienfaisantes de l'Olympe.

« La salutaire montagne m'aura-t-elle rendu mes forces? J'en doute encore... Y a-t-il des montagnes et des sources qui fassent rajeunir? Quoi qu'il en soit, je retourne avec joie à Caloni; guéri de mes maux ou non guéri, je n'en sortirai plus, et j'y attendrai le grand jour de notre délivrance, qui, si j'en crois certains signes précurseurs, mes pressentiments ou mes désirs, ne peut tarder à luire sur mon pays. »

IV.

Après ces paroles prophétiques, nous cheminâmes quelque temps en silence. Mais bientôt la belle végétation qui se développe aux approches de Moudania interrompit nos réflexions in-

times. Le Lesbien, à l'aspect de cette brillante nature, oubliant les illusions d'une dangereuse politique pour les réalités d'une paisible agriculture, revenait aux bois de Mitylène et aux riants pâturages qui enrichissent sa fertile vallée.

Lorsque, distrait de mes propres impressions, je prêtais l'oreille à ses descriptions animées, il me semblait relire Longus et admirer ses tableaux enchanteurs du Printemps ou de l'Automne à Mitylène, tels que le chantre de Daphnis les retrace. Puis, bientôt, ce mélodieux langage, en me rappelant Phroso et Zoïtsa, qui m'en avaient fait apprécier le charme, me ramenait moi-même à Brousse; alors j'entendais sans écouter, et mes pensées, restées en arrière, ne quittaient pas le Village aux Cerises.

A Moudania je ne me séparai pas encore du matelot de Lesbos. Sa barque et la mienne naviguèrent côte à côte jusqu'à la hauteur de Cartalimni (l'ancienne Besbikos), grande île presque abandonnée, qui regarde d'un côté l'embouchure du Rhindaque, et de l'autre l'entrée du golfe de Cius et les flots de Marmara.

Alors l'heureux Lesbien fut entraîné par ses

rameurs vers l'Ésèpe et la presqu'île de Cyzique, tandis que, livrant au vent d'est ma voile triangulaire, pensif et triste, je sillonnais rapidement la Propontide.

Je me dirigeai successivement vers les rochers de l'île d'Antigoni, la rive ombragée de Chalcédoine, les cyprès et les grands murs du Sérail, et j'abordai à Topanhé. Le Reïs, mon ami, qui me vit préoccupé, me tendit silencieusement son bâton blanc pour m'aider à atteindre l'échelle, et me salua, sans mot dire.

Traversant à la hâte le faubourg, j'arrivai, comme le soleil se couchait, au Palais de France, et mon premier mouvement fut d'y ouvrir mes fenêtres, pour contempler encore de loin ces neiges de l'Olympe que je venais de fouler, et auprès desquelles j'avais laissé tant et de si doux souvenirs. . . . .

. . . .

Deux ans après, je retournai en Bithynie. « *Les lieux que je reveoy*, » dit mon compatriote Montaigne, « *me rient tousjours d'une fresche*

nouvelleté (13).» Ah! que ne suis-je comme Montaigne! et que n'ai-je pu reprendre à Tchékerdgé quelques-unes de mes jouissances passées! Mais, hélas! le Village aux Cerises était désert, silencieux et presque inhabité.

Le matelot de Lesbos n'avait pas reparu au pied de l'Olympe; le jardinier de Scio avait regagné sa patrie; les ronces et les herbes stériles avaient pris la place de ses fleurs; le rossignol favori de la jardinière chantait encore, mais il me sembla que sa voix plaintive exprimait à la fois ses regrets et les miens.

Zoïtsa, je le savais, avait été enlevée en quelques jours à sa douce existence par une fièvre cérébrale; et sa mère, abattue sous ce dernier coup de la destinée, avait promptement suivi sa plus jeune fille au tombeau. — Phroso, enveloppée de deuil, se dérobait à tous les regards.

...... Et maintenant vit-elle encore? A-t-elle résisté à ces tempêtes politiques qui ont dispersé mes malheureux voisins de Thérapia, et ensanglanté leurs palais? Comme plusieurs d'entre eux, retrouve-t-elle à Athènes des instants plus calmes, après tant de malheurs? Rien n'a pu me l'apprendre.....

Mais quoi! pour elle, ainsi que pour moi, les plus beaux jours se sont envolés les premiers; et quand, témoin moi-même de nouvelles révolutions dont l'orage mal apaisé gronde encore, je cherche le souvenir d'un bonheur presque sans mélange, il me faut remonter bien haut dans ma jeunesse, repasser dans ma mémoire mon beau voyage aux terres Orientales, revoir comme en songe Brousse, l'Olympe, et m'arrêter là....

NOTES

DU

LIVRE QUATRIÈME.

(1) *Nisiotes,* insulaires.

(2) *Kaloni*, l'un des évêchés grecs de l'île de Lesbos. Καλλώνι signifie *beauté.*

(3) Érisso, l'ancienne Éressos, patrie de Théophraste.

(4) Les *Hécatonnèses.*

Ici le Grec de Mitylène et Hérodote ne s'accordent pas avec Strabon, qui donne à cette vingtaine d'îlots le nom commun d'*Iles d'Apollon*, et veut que *Hecato* soit le surnom de Dieu, et non un chiffre.

La dénomination moderne de *Musconèses* n'est pas moins contestée; on l'attribue aux *Polypes Musqués* qu'on y pêche en grand nombre, ou au raisin *Muscat*, dont les grappes mûrissent plus savoureuses sur leurs roches qu'on brise pour les soumettre à la culture, enfin aux herbes odoriférantes croissant sur leurs écueils.

(5) Αἱ λαμπραὶ ἡμῶν ἠκοδομαὶ ἀναγίγνοσκουν ἡμῖν τὴν παλαιὰν ἡμῶν μεγαλίοτητα. Οἱ ἄπειροι λίμεναι ἡ εὐφύη τῶν ἀγρῶν μὰς, ὁ οὐρανὸς ὁ ἅενναως γελῶν ἐφ' ἡμὰς, ἡ ἄκρα θερμότητα τὴν ἡ φύσις ἐμπνέει οὐ μόνον τοῖς νεοίς ἀλλὰ καὶ τοῖς πεβαρεμένοις γηραλέοις ἡμῶν, λέγει ἡμιν ὅτι μας ἔστι προχείρη ὡς καὶ πρὸς τοὺς προγόνους ἡμῶν.

Tels sont les termes de la lettre adressée en 1790 à l'impératrice Catherine par les députés de la Grèce, qui lui demandaient pour roi son petit-fils Constantin.

(6) Le cap *Malia*, l'ancien promontoire Malée, le Mal-Famé.

(7) Le *Vasilipotamos*, l'Eurotas.

(8) Expressions de Vassif-Effendi, historien turc.

(9) *Aspro-Potamos*, l'Achéloüs.

(10) *Lourcha*, l'ancien Arachthus.

(11) *Kalamas*, l'Achéron.

(12) *Despo*, Reine ; diminutif de *Despoina*, souveraine.

(13) Montaigne, liv. I, ch. 9.

Le bon Henri qui, au milieu des soucis de sa royauté si troublée, lisait les *Essais*, leur a emprunté cette naïve expression :

« Plutarque me souryt tousjours d'une frayche nouvel-
« leté. »

Lettre de Henri IV à Marie de Médicis.

ORÉOCASTRO.

Parmi les chansons historiques et romantiques que m'avaient données copiées de leurs mains Zoïtsa et Phroso, se trouve la chronique du *Château de la Belle*. C'est, en effet, sous ce nom que les habitants de Thermia désignent plus particulièrement

les ruines escarpées de la vieille citadelle, qu'on voit encore dans leur île.

Ces ruines, que Tournefort appelle Hébræocastro ou la *Ville aux Juifs*, au lieu d'Oréocastro, pour n'avoir pas connu la légende, expliquent par leur situation la scène historique; et la chanson populaire qui rappelle cette scène me paraît de nature à figurer ici dans sa traduction, comme dans son texte.

Η ΩΡΑΙΑ ΤΟΥ ΚΑΣΤΡΟΥ.

Ὅσα καστριὰ κ' ἂν εἶδα
  Κ' ὅσα λόγιασα,
Σὰν τῆς ὡραΐας τὸ κάστρον,
  Δὲν ἀλόγιασα.

Σαράντα πύργους ἔχει
  Ὅλον μάλαγμα,
Κ' ἄλλους σαράντα πέντε
  Διὰ τὸν πόλεμον.

Τοῦρκος τὸ πολεμάει
  Χρόνους δώδεκα,
Δ' ἐμπόρει νὰ τὸ πάρῃ
  Τ' ὡραιόκαστρον.

Ἕνας κακὸς Τουρκάκης,
Ἕνας κόνιαρος,
Πάγει 'ς τὸν βασιλέα
Καὶ τὸν προσκυνεῖ.

« Ἀφέντη βασιλέα,
Τί ν' τὸ τάγμα σου; »
«— Χίλια φλωριὰ σὲ δίνω.
Κ' ἄλογον καλόν.
Καὶ δύο σπαθιὰ' 'σημένια
Διὰ τὸν πόλεμον.—

« Οὐδὲ τ' ἄσπρα σοῦ θέλω
Οὐδὲ τὰ φλωριὰ,
Οὐδὲ καὶ τ' ἄλόγον σου
Κ' οὐδὲ τὰ σπαθιά.

« Μόνην τὴν κόρην θέλω
'π' εἶναι 'ς τὰ γυαλιά.
—Ὡσὰν τὸ κάστρον πάρῃς
Χάρισμα κ' αὐτή. »—

Καλογεράχ' ἐγίνη,
Ῥάσα φόρεσε.
Πάγει 'ς τὴν πόρταν, κλαίει
Πέφτει, προσκυνεῖ.

« Ἄνοιξ' ἄνοιξε πόρτα,
Πόρτα τῆς ὡραίας,

Πόρτα τῆς μαυρομάτας,
  Τῆς βασίλισσας.

«—Σὺ 'σαι ἕνας Τουρκάκης
  Ἕνας κόνιαρος
Φεύγα, μὴν σὲ σκοτόνουν
  Φεύγα, σὲ κρεμνοῦν!—

« Μὰ τὸν σταυρὸν, Κυρά μου,
  Μὰ τὴν παναγιὰν,
Οὐδὲ Τουρκάκης εἶμαι,
  'Οντὲ κόνιαρος.

« Εἶμαι καλογεράκης
  Ἀπ' ἀσκητάριον,
Τῆς πείνας ἀποθαίνω,
  Καὶ λυπήσου με. »

«—Γιὰ! δότε τὸν ψωμάκι
  Κ' ἄμε 'ς τὸ καλό.—
« Κυρὰ, 'ς τὴν ἐκκλήσιαν
  Νὰ προσευχηθῶ.

Ἄνοιξ', ἄνοιξε πόρτα,
  Πόρτα τῆς ὡραῖας,
Πόρτα τῆς μαυρομάτας
  Τῆς βασιλίσσας.

—Γιὰ! ῥίξετε τοὺς γάντζους

Νὰ τὸν πάρητε—
« Τὰ ῥασα μ' εἶναι σάπια,
Καὶ ξεσχίζονται. »

«—Γιά! ῥίξετε τὸν σάκκον
Νὰ τὸν πάρητε.—
« Ἂ μὴ κυρὰ τὸν σάκκον
Κ' ἀντραλίζομαι. »

Ἡ πόρτα μισανοίγει,
Γέμισ' ἡ αὐλή.
Ἄλλοι 'ςτ ἄσπρα χυθῆκαν,
Κ' ἄλλοι 'ς τὰ φλωριά.

Κ' αὐτὸς μέσα 'ς τὴν κόρην
'π' εἶναι 'ς τὰ γυαλιά.
Κ' ἡ κόρη σὰν τὸν εἶδε,
'πεσε 'ς τὸν γιαλὸν.

LA BELLE DU CHATEAU.

De tous les châteaux que j'ai vus ou rêvés, jamais je n'en ai rêvé ni vu de pareil au *Château de la Belle.*

Il y a quarante tours pleines de trésors, et quarante-cinq tours pour la guerre.

Le Turc a pendant douze ans assiégé Oréocastro, et n'a pu le prendre.

Mais voilà qu'un méchant Turc d'Iconium va vers le Sultan, et profondément le salue.

— « O Monseigneur le Sultan; qu'ordonnez-vous? — Je « te donne mille piastres, un beau cheval, et deux sabres « ornés d'argent pour le combat.—

— « Je ne veux ni de votre monnaie ni de vos piastres, « ni de votre cheval, ni de vos deux sabres.

« Je ne veux que la jeune fille qui est derrière les fenê- « tres. — Si tu prends le château, tu auras aussi la fille.—

Il met un habit de moine, vient à la porte, pleure, tombe à genoux et se prosterne.

O porte, ouvre-toi! ouvre-toi, porte de la Belle, porte de la fille aux yeux noirs, porte de la Reine!

— « Tu es un mauvais Turc, un Turc d'Iconium. Fuis, « ou tu seras tué; fuis, ou tu seras pendu.—

— « O Madame, j'en jure par la croix et la Vierge sainte, « je ne suis ni un mauvais Turc, ni un Turc d'Iconium.

« Je suis un moine grec qui vient de son couvent; je « meurs de faim, prenez pitié de moi.—

— « Eh bien! qu'on lui donne du pain, et bon voyage!— « — O Madame! permettez que je prie dans votre église.—

Porte, ouvre-toi; ouvre-toi, porte de la Belle, porte de la Belle, porte de la fille aux yeux noirs, porte de la Reine!

— « Eh bien! jetez-lui des cordes, et qu'on le hisse. — « — Mon froc est plein de trous et tout déchiré.—

— « Eh bien! jetez-lui un sac, et qu'il vienne.—Oh! pas « un sac, Madame! la tête me tournerait. »—

La porte s'entr'ouvre; la cour se remplit. Les uns courent à la monnaie, les autres aux piastres.

Pour lui, il court à la jeune fille qui est derrière les fenêtres : et la jeune fille, dès qu'elle l'aperçoit, se précipite dans la mer.

FIN DU VOYAGE EN BITHYNIE.

LA CHASSE

A

CONSTANTINOPLE.

.... Κυνηγέται, οἵτε καθ' ὕλην

Ἄλγεα πάσχουσιν, κορυφὰς ὀρέων ἐφέποντες.

HOMÈRE, *Odyssée*, chant IX, v. 120.

« Les chasseurs qui se donnent tant de peine en brossant « dans les forêts, et en courant sur les cimes des mon- « tagnes. »

Traduction de madame Dacier.

LA CHASSE

A

CONSTANTINOPLE.

— « Que peut-on faire à Constantinople quand « on y passe plus d'un mois, et qu'on n'est ni « négociant, ni fumeur de pipe, ni buveur d'o- « pium ? » —

Je vais essayer de répondre à cette question, que certains Parisiens m'ont adressée à mon retour de l'Orient; et je leur répète ici d'avance que, de mes cinq années passées sur les bords du Bosphore, je ne regrette rien, si ce n'est de n'avoir pu les prolonger. Car alors j'étais jeune, actif, heureux de vivre, avide de connaître et d'apprendre, toutes vertus qui me manquent aujourd'hui.

Et d'abord (je crois l'avoir déjà dit et imprimé; c'en est-il assez pour qu'on s'en souvienne?) j'appartenais à la Légation française; et les devoirs diplomatiques, fort exigeants à Constantinople, y abrégent de beaucoup les loisirs.

La surveillance des anciennes capitulations (c'est le nom de nos traités avec les Turcs, datant de François Ier, et dont ses glorieux successeurs ont accru les priviléges); une chancellerie contentieuse; des finances qu'il faut péniblement traduire en paras et en mahmoudiés, monnaie incommode qui brouille les chiffres et noircit les doigts; le mélange de cinq ou six idiomes qui se nuisent en se croisant; les rap-

ports journaliers avec les Ministères publics; la vigilance à exercer envers nos amies les Puissances européennes, toujours zélées à empiéter sur les droits qui nous restaient alors, et qu'elles ont en partie usurpés depuis; la protection des intérêts catholiques et des établissements religieux; enfin, et plus que tout, le développement du commerce, la direction des agences, les relations assidues avec les nombreux consulats des Échelles, faisaient de l'Ambassade de France auprès de la Sublime-Porte un centre d'affaires minutieuses et compliquées, qui n'existe pas dans les autres chefs-lieux politiques.

Cela est si vrai, que, au début de la Restauration, pour annoncer à un serviteur fidèle de nos rois que Louis XVIII venait de le nommer son ambassadeur à Constantinople, M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, ne trouva rien de mieux que d'emprunter une phrase toute faite à un régime récent dont il gardait mieux qu'un autre le souvenir, et de dire en souriant au marquis de Rivière : « Je vous « salue, citoyen Premier-Consul. »

En effet, ces fonctions de chef des consulats

sont plus que jamais, aujourd'hui, l'occupation constante et le titre caractéristique d'un ambassadeur français près la Porte Ottomane.

Que si l'on me demande à quel glorieux ou utile résultat ont abouti tant de travaux divers, et ce que, depuis quarante ans, notre influence nationale dans le Levant y a gagné, je répondrai, comme nos Ministres *responsables* aux interpellations indiscrètes de la Tribune parlementaire, qu'il est plus convenable de ne rien répondre du tout, laissant chacun libre de penser sur ce point ce que, sur tant d'autres, ces Ministres laissent penser eux-mêmes.

J'avais ma part dans ces emplois officiels; et, tout de suite après, venait, dans mes occupations de tous les jours, l'exercice des langues étrangères, de la langue hellénique surtout, renforcée de grec ancien, dont on aura déjà pu maudire les effets combinés, si tant est qu'on ait lu, dans mes premiers écrits, mes applications des vers d'Homère comme mes citations multipliées.

Ce n'était pas seulement dans la solitude de mon cabinet, le dos appuyé contre ma modique bibliothèque, que je m'adonnais à mes recher-

ches antiques et modernes. J'en poursuivais également le cours sous les voûtes obscures de l'imprimerie du Fanar, où j'allais épier la renaissance de la littérature hellénique; tantôt dans le couvent du Patriarche de Jérusalem, auquel me liait une intimité mystérieuse, et qui m'initiait aux secrets de l'idiome ecclésiastique épuré; tantôt à l'ombre de cette même chaire où parla saint Jean-Chrysostome, retentissante encore, par intervalles, sous les accents mélodieux de la langue primitive; enfin, dans les palais de bois de Sténos et de Thérapia, où j'essayais de lire le dialecte vulgaire dans les yeux des princesses fanariotes, étendues nonchalamment sur leurs larges sophas, ou parcourant lentement avec elles leurs jardins ombragés.

Mes études, on le voit bien, étaient presque des plaisirs, et toutes mes distractions me ramenaient ainsi à ces études.

Je m'aperçois, en me relisant, qu'ici j'enfle un peu trop la voix. — « Quand on parle de « soi en français, me disait M. de Chateaubriand, « ce qui a toujours assez mauvaise grâce, soit « que l'on raconte sa vie, soit que l'on donne

« son propre jugement sur les actes ou sur les « ouvrages d'autrui, il faut baisser son style de « plusieurs crans, et maintenir le ton familier de « la conversation, qui admet les digressions « comme les réticences. »

La chasse elle-même, mon passe-temps favori, m'obligeait à parler les patois des îles de l'Archipel avec les jeunes Nisiotes qui nous servaient de piqueurs et de guides. Or, la chasse a toujours eu pour moi l'attrait le plus vif; et c'est pour le renouveler, au moins par le souvenir, que je cherche à retracer ici mes innocentes jouissances, et à réveiller ma vieille passion; passion, d'ailleurs, qui n'a été ni aussi facile à contenter, ni aussi frivole dans ses effets, qu'elle peut le paraître au premier coup d'œil.

Il n'est pas donné à tout le monde de visiter, un fusil à la main, et avec l'attention topographique d'un chasseur patient et assidu, d'aussi célèbres contrées; comme aussi d'admirer dans leurs plus secrètes beautés les rives de l'Asie et de l'Europe depuis Chalcédoine jusqu'à l'Euxin, et depuis Sélymbria jusqu'aux Cyanées.

Enfin (et je ne puis mieux faire que d'invo-

quer cette grave autorité) le doux et aimable Xénophon, dans sa maison de campagne de Scillonte, dont il a mêlé la description naïve et gracieuse aux combats meurtriers de sa célèbre retraite, comme pour reposer son esprit des horreurs de la guerre, et donner le modèle de la plus heureuse digression qui puisse s'enlacer à un récit ; « Xénophon, dis-je, » suivant Diogène Laërce, « passait son temps à la chasse, donnant « à dîner à ses amis, et écrivant l'histoire (1). »

Ce même Xénophon, d'une conduite et d'un style si exemplaires, après avoir tracé les préceptes de l'éducation des rois, et raconté les exploits des héros ses contemporains, ainsi que les révolutions de sa patrie, n'a pas craint de traiter aussi de la chasse, et de dire : « Quant à moi, j'engage « les jeunes gens à ne pas négliger la chasse plus « que toute autre branche d'éducation ; car c'est « à la chasse qu'ils apprendront à devenir d'ha- « biles guerriers, comme à réfléchir, à bien par- « ler et à bien faire, suivant les nécessités et les « circonstances (2). »

I.

Après cette espèce d'exorde, et me cachant, pour ainsi dire, sous le manteau du classique disciple de Socrate, j'entre en matière.

La grande chasse est maintenant à peu près inconnue à Constantinople : ce n'est pas que les cerfs, les loups, les renards, et particulièrement les sangliers, n'abondent dans les forêts et dans les vallées voisines de la capitale; ce n'est pas non plus qu'on ne trouve au nombre des officiers de l'Empire un *Zagardji-Bachi*, garde-meute du Grand Seigneur, et parmi ses pages un *Doghandji-Bachi*, grand fauconnier; mais ces fonctions ne sont plus que de vains titres, comme celles des grands-pannetiers et des grands-échansons de nos cours européennes, où l'on n'a pas cessé cependant, que je sache, de manger et de boire.

C'est encore ainsi que, même avant la destruction des Janissaires, la trente-troisième *Orta*, ou chambrée, de ce corps redouté prenait le titre de *Chasseurs de Sa Hautesse*. Autre sinécure. Depuis longtemps les Sultans ont renoncé à la chasse; l'histoire leur a appris que ce goût avait presque toujours attiré à leurs prédécesseurs l'animadversion de l'armée, la colère du peuple, et partant de grandes infortunes.

Les Turcs, bien éloignés en cela de l'axiome de Xénophon, considèrent un esprit trop occupé du *vol des oiseaux* et de *la chasse des bêtes* (ce sont leurs termes) comme incapable de pensées sérieuses. Et le prince Cantemir atteste que l'amour de la chasse fut une des principales causes (il ne dit pas prétextes) qui firent déposer par la populace de Constantinople, redevenue souveraine pour quelques jours, et descendre du trône impérial le Sultan Mahomet IV, ainsi que son fils Mustapha II, malgré leurs grandes qualités et leurs glorieux règnes, ajoute l'historien. Ne semble-t-il pas ainsi parler pour deux époques, et pressentir la révolution de 1830, et les chasses tant reprochées à Charles X et au dauphin de France?

Mahomet IV avait construit en 1690, à Karryschtiran, dans les vastes plaines séparant Andrinople de la Propontide, un palais de chasse dont j'ai vu les ruines, qu'aucun Sultan n'a osé relever ; ruines tellement effacées du sol, malgré leur date récente, qu'elles ne purent m'offrir le moindre abri, et que dans ce village abandonné, par une soirée pluvieuse et froide qui ne permettait pas de coucher en plein air, je fus contraint de déloger une vache de son écurie pour en usurper la paille, et y passer la nuit.

Quoi qu'il en soit, les Sultans ne chassent plus, et les Turcs presque jamais ; soit que leur costume et leur nonchalance s'opposent à de longs trajets pédestres, soit que leurs goûts graves et paisibles, même dans leur jeunesse, répugnent à ces plaisirs agités et bruyants. Les Arméniens imitent en cela leurs maîtres. Quelques Grecs obscurs osent seuls s'armer de vieux fusils espagnols, et se dépouiller de temps en temps, loin de la ville, du lourd kalpack et de la pelisse aux longs plis. Les princes et les boyards qui se respectent ne quittent pas la robe traînante, et s'abstiennent de toute puérile distraction.

Si charitables pour les chiens difformes et sauvages qui peuplent leurs places et leurs faubourgs, les habitants de la grande ville n'ont donc ni meutes ni chiens d'arrêt; ils se contentent de nourrir hors de chez eux ces chiens des rues, aussi respectueux pour le turban que hargneux pour le chapeau, « ressemblant, » dit Buffon, « à tous les chiens en général, sans ressembler à aucun en particulier, parce qu'ils « proviennent du mélange de ces races déjà plusieurs fois mêlées. »

J'ai néanmoins rencontré quelquefois de beaux lévriers noirs qui viennent de Bagdad ou de la Perse, et de grands lévriers blancs, originaires du désert. Mais ces superbes animaux appartenaient presque toujours à des Arabes, ou à des Asiatiques, passagers à Constantinople.

A ce propos, je me souviens qu'un soir, comme je rentrais à Péra après une longue course, et traversais le grand Champ des morts, mon chien Pluton s'approcha d'un Turc qui se promenait gravement, sa pipe et son collier-chapelet à la main. Celui-ci fit trêve à sa méditation pour caresser mon compagnon de chasse, et je lui en sus gré.

Alors, m'approchant moi-même, j'entamai de mon mieux l'éloge de Pluton, à commencer par le physique. — « Il est beau, sans doute, » interrompit le Turc; « mais à quoi sert-il? N'est-ce « pas un de ces chiens inutiles qu'on garde par « ostentation? Après tout, c'est un joli joujou; « et ce n'est pas sa faute si on l'occupe à dé-« truire des animaux moins malfaisants que lui. » —Tout cela me fut dit lentement, à petits coups, et avec un flegme imperturbable.

Je pris le compliment pour moi, et ne poussai pas plus loin la conversation. Je pardonnai même intérieurement à ce sévère Ottoman ses épigrammes, parce qu'il s'était exprimé sur le compte de Pluton comme fait Ulysse au sujet de son chien Argus au moment où il en est reconnu, et pendant qu'il essuie en secret à sa vue une larme d'attendrissement. « Cet animal « est sans doute d'une belle forme, » dit le fils de Laërte au fidèle Eumée; mais je ne puis savoir « d'une manière certaine si sa vitesse égale sa « beauté, ou si ce n'est qu'un de ces chiens pa-« rasites que leurs maîtres conservent par vanité « et par luxe (3). »

Ceci dit en passant, j'ajoute que, tolérants pour la chasse comme pour tant d'autres choses, les Musulmans sont bien loin de refuser à autrui un plaisir qu'ils ne savent pas apprécier eux-mêmes; et chaque année, quand s'annonce la saison favorable, le Réis-Effendi distribue aux légations des permis de chasse, *Teskeré,* presque toujours superflus, en ce sens que les conservateurs des bois et les agents de la police sont bien rarement en état de les lire, et ont cela de commun avec la majorité de nos gardes champêtres.

Il y a néanmoins, là comme ailleurs, des braconniers, s'il faut donner ce nom aux Esclavons et aux Arnaoutes établis dans les villages du Bosphore ou dans les environs de la forêt de Belgrade, lesquels fournissent aux marchés de la ville du gibier, assez peu recherché des Osmanlis.

II.

La chasse au fusil, connue seule encore à Constantinople, y est donc presque exclusivement pratiquée par les Européens.

L'Ambassade de France, dans ses nombreux coopérateurs, comptait beaucoup de jeunes amants de Diane. C'était par brigade, par couple, rarement seuls, que nous attaquions les hôtes des guérets et des bois.

Pendant l'hiver, entassés dans des Piadets, longues barques étroites qui servent à la navigation des côtes voisines, nous affrontions les vagues de la mer de Marmara pour tirer les harles et les plongeons abrités sous les Sept-Tours. Puis, mettant pied à terre à l'échelle de la poudrière, Barut-Khané, édifice redoutable assis sur les décombres d'un ancien temple de Vénus,

tout en rêvant à ce contraste mythologique entre les foudres de Mars et les jeux d'Éricyne, nous battions les plaines de San-Stephano, grandes campagnes sans haies ni fossés, où un œil exercé pouvait suivre un lièvre d'un gîte à l'autre, et les cailles jusqu'à leur dernière remise. Dans cette saison de l'année, les courlis seuls et les vanneaux nous y appelaient, en même temps qu'ils déconcertaient nos ruses par leurs cris et la finesse de leur vue.

Remontant ensuite les canaux du Grand-Pont et du Petit-Pont, nous chassions dans leurs marais et parmi lés roseaux les sarcelles et les bécassines; enfin, sur leurs lacs, les macreuses, les halbrans, les siffleurs, et les oies sauvages.

Ces deux lacs, si abondants en gibier d'hiver, étaient-ils jadis des golfes de la Propontide, que des atterrissements successifs en ont séparés? C'est ce que je n'oserais décider à moi seul; mais c'est ce que l'empereur Justinien aurait dû nous dire, lui qui, plus près que nous de la vérité, remplaça les ponts de bois jetés jusqu'alors sur ces eaux presque stagnantes, par des ponts de pierre en voûte. Le Sultan Soliman II fit re-

lever, à son tour, ces arches étroites, plus solides qu'élégantes.

Le lac de Kutchuk-Tchekmedgé (Petit-Pont) a environ deux lieues de circuit, et reçoit les eaux du fleuve Righios, maigre rivière, assez mal nourrie par les faibles ruisseaux que le revers méridional des montagnes de la Thrace et des forêts de la Mer-Noire lui envoient.

Le fleuve Athyras, son voisin, n'a pas beaucoup plus d'eau, car il la prend aux mêmes sources; mais, chemin faisant, pour se rendre au lac de Buyuk-Tchekmedgé (Grand-Pont), il perd son nom antique, et se déguise sous la désignation moderne de Glyconéri (eau douce). Or, ces eaux, douces en effet, malgré la proximité des ondes amères, attirent en si grand nombre les oiseaux et les poissons, qu'elles me rappelaient ces lacs de l'île de Corse où j'avais entremêlé la pêche à la chasse, de telle sorte que j'en rapportais autant d'anguilles et de surmulets, que de canards et de foulques.

Ici, je ne me contentais pas de longer, à pied ou en bateau, tous les contours de ce lac que le géographe Mélétius nomme Murmex (Fourmi).

Je pénétrais dans la vallée du Rhigios; et, remontant son cours, je m'imaginais enfin avoir deviné l'origine de ce nom de Fourmi, dont l'énigme ne laissa pas de m'intriguer longtemps.

Strabon, il faut que j'en convienne, m'avait quelque peu aidé dans mes conjectures; l'inspection des lieux avait fait le reste. Or, si ce n'est pas une digression trop éloignée de mon sujet que cette fouille au fond des époques primitives, toute au profit de mes penchants archéologiques, je vais raconter ma découverte.

J'avais remarqué de vastes cavernes s'ouvrant sur les bords escarpés du Righios, que je nommerai fleuve (*Potamos*), pour faire comme les Grecs de tous les temps, et parce que aussi bien il se jette dans la mer, ni plus ni moins que tant d'autres fleuves plus gros que lui.

Une de ces cavernes avait été explorée pendant plus de trois heures dans toutes ses sinuosités obscures par un Européen, seul capable, disait-on, d'une telle curiosité; et celui-ci, au point où il s'arrêta et où finissait la grotte, crut se trouver, disait-on encore, sous le faubourg d'Eyub, tout auprès des remparts mêmes de Cons-

tantinople. Cette opinion de l'Européen, ou plutôt cette estime, pour parler en termes techniques, déconcerta toutes les idées qu'on s'était formées jusqu'alors ; car on avait toujours pensé, nous assurait le guide en nous faisant ce récit, que cette grotte, la plus longue de toutes, aboutissait à Sainte-Sophie, d'autres veulent au Danube.

Sans aller si loin, un jour que je m'étais réfugié dans une de ces cavernes pour y laisser passer la pluie, j'aperçus dans un coin une grande pierre qui devint marbre, quand, en la mouillant, je la frottai avec des feuilles; pratique d'antiquaire qui, depuis, m'a réussi maintes fois dans les décombres de Rome; et je vis au-dessus une niche taillée dans le roc. Mais soit que d'autres chasseurs aient pensé reconnaître dans ces vestiges le piédestal d'une statue du dieu Pan, soit qu'on veuille n'y voir autre chose qu'un autel de la *Panagia*, je déclare que je n'ai pas l'intention de me prévaloir, dans l'intérêt de mon système, de cette circonstance. Ainsi donc, négligeant les lumières qui pouvaient me venir de ces frustes équivoques, je me bor-

nai à constater dans la grotte certains compartiments indiquant d'anciennes habitations, mais qui ne font plus aujourd'hui que séparer les chèvres de leurs bergers.

Maintenant, je le demande de bonne foi, ces grottes fort rapprochées, et fort communes dans la vallée du Righios, n'ont-elles pas pu donner au lac que ce fleuve entretient le nom de *Murmex*, fourmi, comme d'autres grottes le donnèrent aux célèbres compagnons d'Achille, et à quelques-uns des guerriers de Diomède?

« Les Égynètes, dit Strabon, portaient autre-« fois le nom de Myrmidons, parce qu'ils creu-« saient leurs demeures à la manière des four-« mis; tirant la terre du fond du sol pour en « couvrir la surface pierreuse et la rendre propre « au travail, puis habitant ces mêmes excava-« tions pour épargner les tuiles (4). »

C'est bien cela : mon lac aura hérité du sobriquet de Fourmi, tout comme les sujets du fils de Pélée ont reçu le nom de Myrmidons; il n'en faut point douter. Le texte est formel; et il me semble qu'après avoir pertinemment expliqué cette étymologie, je suis autorisé en

quelque sorte à ne pas m'arrêter en si beau chemin.

Je pousse donc plus loin, et je dis que mes fourmilières humaines ou des habitations de Troglodytes, c'est tout un. En effet, puisqu'on retrouve les caves de ces antiques peuplades de mineurs en Arabie, en Éthiopie et en Sicile, suis-je donc trop hasardeux lorsque je veux les reconnaître également dans les rochers de la Thrace? Non, sans doute : aussi n'ai-je pas été médiocrement fier de mes conjectures et de mes perquisitions, lorsque, dix ans plus tard, j'ai lu dans le *Précis géographique* de Maltebrun, tant recommandé par M. de Chateaubriand pour son érudition et sa saine critique (5) : « que sur le « penchant des montagnes de la Thrace, tourné « vers l'intérieur, on voit, près de Constantinople, « de nombreuses habitations taillées dans le roc « vif, formant de longues suites et des étages, « en un mot, une ville de Troglodytes. Objet bien « mémorable, s'écrie le savant géographe, et que « les voyageurs passent sans y faire atten- « tion (6) ! »

Les voyageurs, soit; mais quant aux chasseurs,

je proteste ; et c'est, qu'on le sache bien, à l'un de ces chasseurs soi-disant frivoles que sont dues à la fois la réhabilitation des cavernes du Righios restituées aux Troglodytes, et l'interprétation désormais incontestable du *Murmex* de Mélétius.

III.

Ce que j'aimais dans ces vallées, bien plus que mes succès en étymologie, c'était leur profonde solitude, leurs grands arbres abandonnés, ces eaux limpides et murmurantes qui ne coulent pour personne, ces forêts immenses que le temps seul détruit et renouvelle; enfin, le désert et le silence éternel, à quelques pas d'un million d'hommes entassés dans la ville de Constantin.

Ces excursions, qui se répétaient chaque hiver, duraient plusieurs jours. Nous avions pris

asile sur les bords du lac de Buyuk-Tchekmedgé, dans la maison d'un Derviche, fort bon homme, à qui suffisait, pour tout loyer, l'honneur plus que le profit de partager nos repas. Il troquait ainsi sa chaumière contre une chère inaccoutumée sans doute, mais bien négligée aussi, puisque nous en étions nous-mêmes les ordonnateurs.

Il gagnait à ce marché, d'une autre part, de copieuses libations d'un vin de France qui nous suivait, mêlé à nos munitions de guerre, dans la cabine de nos Piadets. Le breuvage européen était particulièrement apprécié du derviche : nous le lui présentions, dans nos tasses de cuir, sous le nom de sorbet de cerises; et il n'en avait pas plutôt bu deux ou trois gorgées, que, se croyant sur la galerie de son minaret, il entonnait d'une voix chevrotante de longs versets du Coran. Ces profanations n'avaient aucun danger dans l'isolement de notre ermitage.

Une seule fois nous voulûmes explorer la rive orientale de la Propontide : ceci était plus qu'une partie de chasse, c'était comme un véritable voyage; mais la saison où il fallait l'entre-

prendre pour en confondre les plaisirs, diminuait aussi beaucoup leur vivacité.

Nous fîmes choix, pour traverser quinze lieues de mer, d'une grande barque à demi pontée qui nous arrêta d'abord à Plati, l'une des îles Démonèses. Cette terre inhabitée et sans culture n'offrit aucun intérêt à nos investigations, et à nos coups, rien autre chose que des corneilles marines et des goëlands. Nous en repartîmes à l'entrée de la nuit par un vent favorable, et, dès la pointe du jour suivant, nous tirions des hérons et des butors à l'embouchure du Rhindaque, *sur ses beaux rivages sablonneux* (7).

Dès lors nous naviguâmes lentement contre les courants de ce fleuve, dont la renommée commence aux Argonautes, pour s'éteindre tout de suite après eux; et, nous divisant en deux troupes d'aventuriers, tandis que l'une suivait notre barque tirée à la cordelle par nos matelots, et chassait devant nous des bandes de sarcelles, de morillons, et quelques couples de cygnes solitaires, l'autre s'écartait dans les collines désertes tapissées de bruyères et d'asphodèles, pour y effrayer des lièvres en assez grand nombre, et

quelques rares faisans, à la limite des bois. Nous alternions dans ce service pendant une navigation qui fut longue ; car la journée tout entière (journée d'hiver) nous suffit à peine pour atteindre Mikalitza.

Le soir, en dressant nos trophées, nous avions cru reconnaître parmi nos victimes, à son col et à sa poitrine d'un rouge ardent, la sarcelle d'Égypte, et le pluvier de Perse aux plumes noires de sa tête lustrées de vert.

Une autre journée nous amena à Lopat; et bientôt il nous fut démontré que rien n'était plus difficile que de se mettre à portée du gibier aquatique sur le lac d'Apollonie, trop découvert, trop étendu, et où les barques ne sont pas assez nombreuses pour exécuter les battues circulaires, seules efficaces sur les vastes nappes d'eau.

Il fallut se contenter alors de revenir au Rhindaque, qui traverse le lac dans sa longueur, gros comme la Linth à l'issue du lac de Zurich, mais aussi calme qu'elle est violente et agitée ; et d'admirer de loin les hautes collines du mont Olympe, mères du fleuve. Je les avais contem-

plées de plus près et dans une saison plus heureuse, resplendissantes de tout le luxe de la végétation des montagnes.

Notre retour, aidé du courant, fut très-prompt. Laissant derrière nous les étangs et les marécages d'Aphnéos et de Dascylie, nous nous arrêtâmes, avant d'affronter de nouveau la mer de Marmara, en face de l'isthme de Cysique.

C'était le rivage de tout temps inhospitalier, *la patrie des fils de la terre, géants féroces et sauvages, effroi de leurs voisins* (8). Non loin de là, fut le tombeau d'*Egée aux cent bras, que les dieux nommaient Briarée;* et cette terre de prodiges n'ayant aujourd'hui de merveilleux que sa fertilité et son abandon, n'a pas encore perdu toutes ses traditions mythologiques.

«Des hommes puissants,» nous disait notre pilote, «voulurent jadis combler le lit du Rhindaque; et ils avaient entassé, pour cet effet, tous « les rochers de ses bords, lorsqu'une divinité qui « combattait contre eux pour sauver Cizyque, me« nacée par de tels travaux d'une inévitable inon« dation, réunit ces mêmes rochers au sein de la « Propontide, et en forma l'île de Kalolimni. »

Je me souvenais d'avoir lu cette fable dans Étienne de Byzance, qui lui donne pour acteurs les géants, Proserpine, et un certain Grec nommé Besbicos. Celui-ci laissa son nom à l'île qui venait de naître si subitement, et elle l'a gardé jusqu'à ce que les Grecs modernes l'aient appelée Kalolimni, c'est-à-dire *bon port*. Or, c'est encore le même nom que donnait à cette antique plage Orphée l'Argonaute.

Au reste, beaucoup plus positif en cette occasion, Pline, qui parle aussi du Rhindaque, ne va pas demander à la mythologie le secret de la naissance de l'île Besbicos ; il en fait honneur à l'une de ces révolutions du globe dont l'époque est restée douteuse, et qui ont détaché la Sicile de l'Italie, Chypre de la Syrie, et de la Béotie l'Eubée.

Quoi qu'il en soit, je retrouvais, même dans le peu de mots parvenus jusqu'à nous sur cette contrée presque inconnue, cette vérité consciencieuse des anciens poëtes, qui, pour mieux désigner leur objet, ne négligent aucun détail. Nous avons déjà vu dans Orphée les longues traînées de sable que le Rhindaque dépose à son embou-

chure. Le voici, dans Valérius Flaccus, portant ses eaux jaunies par le limon jusqu'au sein de la mer (9); et, deux mille ans plus tard, je revois dans l'*Itinéraire* « cette terre basse à demi noyée, « formée par les alluvions du fleuve, » où M. de Chateaubriand vint mouiller « près d'une cabane, dernier Kan de l'Anatolie. »

Sur ces bancs de sable, tout en poursuivant les bécasseaux, et les barges variées de taille et de plumage qui fuyaient devant nous, nous rencontrions sous nos pieds des fragments de porphyre, des topazes polies par les eaux, et l'onyx blanc et brun désigné par Théophraste. Ces richesses détachées des rochers de l'Olympe par les torrents, et roulées ensuite par le Rhindaque, se mêlaient aux produits de la plage. Les agates y brillaient auprès de cette *Écume de mer*, durcie par les flots, si précieuse et si habilement élaborée à Venise et à Naples.

IV.

Cette campagne asiatique nous coûta bien des fatigues pour peu de succès. J'en rapportai, quant à moi, très-peu de souvenirs archéologiques, encore moins de gibier; mais, en revanche, un de ces accès de rhumatisme qui, suivant les expressions pittoresques d'Hésiode, « brise « les reins, fait pencher la tête vers le sol, et rend « les hommes semblables à un trépied (10). »

Sans porter si loin nos tentatives, sur la nouvelle donnée par nos explorateurs, qu'un pélican venait d'arriver des îles du Danube dans les eaux de Chalcédoine, et que, pêchant le jour dans ces parages très-poissonneux, il se retirait, la nuit, aux écueils voisins de Maltépé; nous partîmes par une des plus froides matinées de janvier, embarqués sur de légers caïques, et,

quinze jours après, le superbe oiseau figurait, empaillé sous son blanc plumage, sur les consoles du Salon diplomatique.

Quelquefois, lassés de la monotonie de notre petite ville de Péra, quand le sommet de Boulgourlou, montagne de l'Asie la plus rapprochée de nous, gardait encore quelques lignes blanches, nous allions poursuivre les bécasses chassées des régions neigeuses, et les grives d'hiver, dans la vallée du Rossignol, Bulbul-Déré, comme dans les bosquets qui bordent la Propontide entre Kadi-Keui et Scutari.

Puis, remontant le canal de Thrace, après avoir longé les quais étroits du grand faubourg asiatique, nous cherchions à surprendre sous les abris du rivage d'Istavros, dans les eaux calmes protégées par de hauts rochers, quelque sarcelle égarée, des grèbes qu'on voyait parfois dans ces profondeurs transparentes nager sous notre barque, et ces jolies mouettes à la tête noire et au bec rose, que nous appelions, comme font les Turcs, du nom de *Pirruitz,* écho de leurs cris.

Ces courses maritimes nous offraient plus

d'aspects à contempler que de proie à saisir. Le Bosphore ne cesse pas d'être merveilleusement pittoresque, pour quelques feuilles qui tombent. La verdure des cyprès, des lauriers, des arbousiers et des pins recouvre encore les flancs des collines, et rend plus sensibles et plus gracieuses peut-être leurs sinuosités. Après en avoir joui sur mer, nous mettions pied à terre sur la rive européenne, pour échapper aux souffles glacés de l'Euxin qui nous engourdissaient, ou plutôt pour marcher sur les traces des galères que le Sultan Mahomet II, par une manœuvre mal expliquée jusqu'à ce jour, niée quelquefois, sans cesse déplacée par les historiographes, mais toujours admirée, fit passer par-dessus les rivages toutes voiles au vent, dit la chronique, afin de pénétrer dans le port intérieur de la *Corne d'Or*, barré d'une indestructible chaîne.

Bravant ensuite les rues obscures et les chiens hargneux de Fondoukli, nous traversions le vallon de Dolma-Batché, théâtre des jeux du Sérail, où les Itchoglans s'exerçaient au tir du pistolet, de la carabine, à la lutte et au dgérid. Enfin, dé-

passant les hauteurs de Flamour-Alteu, dont les beaux tilleuls montraient déjà leurs branches rougies par l'approche du printemps, nous faisions halte sur les décombres des vastes casernes de Lebend-Tchifflick, incendiées dans la terrible révolution de 1808, et nous descendions vers les eaux douces de la Papéterie, Kiaat-Khana, et vers les marais du Barbysès, appelés jadis par les Grecs mer stagnante ou corrompue (*Sapra-Thalassa*). Là les bécassines, les plongeons et les butors bruns variaient et redoublaient nos plaisirs. J'y abattis un cormoran appesanti par sa voracité, et pouvant à peine s'élever au-dessus des joncs; il avait dans le corps un brochet entier dont il avait seulement broyé la tête, et qui pesait encore plus de trois livres.

Le batelier qui nous guidait dans ces explorations nautiques était un Topchi (canonnier) désœuvré. La caserne, très-rapprochée de l'échelle franque, fournissait alors, en temps de paix, un grand nombre de ses artilleurs à la navigation journalière du Bosphore.

Surpris, un matin, de ne pas trouver en tête de sa barque notre gondolier habituel, nous

allions en choisir un autre, quand le remplaçant réclama la préférence ; et, après quelques coups de rame, lorsque nous fûmes éloignés de l'embarcadère, il nous dit : « Mon camarade, sei-« gneurs, ne vous conduira plus ; c'est moi qui « hérite du caïque. Quant au Yoldach (frère), sa « fortune est faite ; et voici comment :

« Il menait dernièrement à Stamboul un Ef-« fendi qu'il avait pris à l'échelle de Bechick-« Tach, seul, assez mal vêtu, et parlant la langue « des canonniers, qui ne ressemble guère à la « vôtre. La conversation s'engagea sur les affaires « du temps ; et, tout en ramant comme je le fais « moi-même, le Yoldach se plaignit du Gumruck-« Émini (grand douanier), dont les ordonnances « proscrivaient un petit commerce bien inno-« cent que nous avions établi ensemble entre « Topanhé et Uskudar, ce qui réduisait à la mi-« sère, lui, sa femme et leurs nombreux enfants. « Le ministre prétendait que nous ne pouvions « pas être à la fois artilleurs, bateliers et mar-« chands ; comme si c'était trop de trois mauvais « métiers pour faire vivre une pauvre famille. — « Vous m'étonnez, dit le passager ; je croyais le

« Gumruck-Émini moins rigoureux. — Bah ! re-
« prit le Yoldach, si vous cherchez à l'excuser,
« c'est que vous êtes de ses amis, sans doute. —
« C'est vrai ; et voici un billet qui vous servira
« peut-être auprès de lui, quand vous y retour-
« nerez. — L'Effendi avait à la ceinture une mé-
« chante écritoire de Kiatib, et, avec une vieille
« plume de roseau, il traça rapidement quelque
« chose sur un bout de papier qu'il fixait à ses
« genoux. — Tous les billets n'y font rien, répli-
« qua le Kaïkdgi; il ne connaît que les Teskérés
« qu'il délivre lui-même. — Prenez toujours, dit
« l'Effendi, qui lui remit en débarquant le prix
« de son passage, sans y joindre le moindre
« Backchish (étrenne).

« Mon Yoldach, fort peu confiant dans le cré-
« dit que pouvait exercer sur le grand douanier
« un Effendi si peu généreux, voyageant dans un
« humble caïque à une seule paire de rames,
« avait oublié l'entretien et le billet, lorsque,
« après avoir employé toute sorte de prières et
« d'arguments pour adoucir le dignitaire : —
« Tenez, seigneur, lui dit-il en s'en allant, voici
« encore quelques mots d'un homme qui pré-

« tend être votre ami. — Le Gumruck-Émini « étonné reconnaît aussitôt le chiffre et la belle « écriture du Padischah, porte respectueuse- « ment le billet à sa tête, s'incline, et annonce « à mon camarade que ce chiffon l'a gratifié « d'une pension de trois cents piastres sur la « caisse de la Douane.....

« Ah ! si pour faire fortune, ajoutait le Topchi « en appuyant sur ses rames, il ne fallait que se « plaindre des ministres !!!..... »

Dans les temps de neige, nous nous rendions au village de Belgrade, à la limite de la grande forêt qui s'étend des bords de l'Euxin et du Bosphore, jusqu'à Midiah, l'ancienne Salmydesse, et jusqu'aux dernières collines du mont Hémus. Nous cherchions des sangliers dans les fourrés marécageux du Cydaris, et des loups dans les taillis qui cachent le cours du fleuve Barbysès. Quelquefois, par des battues toujours incomplètes dans cette immensité, nous allions effrayer les chevreuils des bois de Derkos et de Cara-Bournou (Promontoire-Noir), qui dominent la mer.

C'est dans une de ces dernières chasses, à une grande distance des habitations, que, croyant

reconnaître le pied d'un cerf, nous entourâmes une petite colline revêtue de chênes séculaires. Nous étions à peine silencieusement postés chacun derrière notre arbre, quand deux biches, un faon et un vieux cerf descendirent de la colline avec un bruit semblable à celui d'un troupeau de bœufs chassé des montagnes. Le cerf tomba sous deux coups de fusil, et, avant de l'achever avec son yatagan, l'Arnaoute (11) qui nous accompagnait recueillit soigneusement une certaine humeur liquide entassée dans le coin des prunelles; remède assuré, disait-il, contre plusieurs graves maladies, parmi lesquelles il nomma la peste.

Un cheval qui nous suivait rapporta, pliant sous le fardeau, notre superbe proie au village, d'où un char attelé de deux buffles la conduisit au palais de l'Ambassade à Péra. Nous envoyâmes au Grand-Seigneur, en hommage, un quartier du noble animal conquis sur le désert, descendant en droite ligne des cerfs que Justinien entretenait à grands frais dans ses forêts impériales, toujours négligées depuis; et le Sérail tout entier prit part à nos triomphes.

Ces bois immenses ne nous offraient pas souvent de si belles dépouilles; mais nous y trouvions toujours d'intéressantes promenades.

Ainsi, nous y observions tantôt l'architecture des aqueducs du Bas-Empire, contemporaine de Sainte-Sophie; tantôt les digues de marbre murant les étroites vallées, que les Sultans ont bâties et dotées du nom de leurs mères, les Sultanes Validés.

Parfois, nous suivions les eaux de ces grands Bendt (réservoirs) dans leurs canaux à fleur de terre, et la ligne des Sou-térazi (colonnes à niveau) qui les conduisent jusque dans l'enceinte de Constantinople. Nous percions aussi les plus sombres retraites de ces bois abandonnés et déserts, où le lierre, les lianes et des ronces gigantesques unissaient encore les troncs des arbres tombés sous l'âge aux vigoureuses tiges de leurs rejets. De temps en temps, je jetais à ces vastes profondeurs de grands cris, suivis d'un long silence; et je m'amusais à entendre retentir au loin ma voix dans les espaces de la forêt sonore.

V.

Telles étaient nos distractions pendant l'hiver, et nos tentatives pour interrompre la monotonie du séjour de la capitale. Mais nous passions l'été et l'automne à Thérapia, sur les rives enchantées du Bosphore; et, dans notre palais isolé, vivant comme dans une maison de campagne, il nous était plus facile de varier nos chasses, qui devenaient alors presque journalières.

A la fin de juillet, nous traversions le canal de Thrace, et sur la montagne du Géant, comme dans les vallées qui l'entourent, nous poursuivions les ramiers, les tourterelles très-nombreuses, les huppes solitaires, et un oiseau jaune et rouge, de la grosseur d'un merle commun, qui planait en chantant sur nos têtes, et que les Pro-

vençaux appellent Syrène (12); puis, de petites poules d'eau et des marouettes dans les joncs de la prairie de Sultanié.

Souvent de lourdes cigognes passaient lentement près de nous, et nous apercevions leurs nids sur le toit des maisons et des granges. Mais nous respections scrupuleusement ces favorites des Osmanlis, lesquels ont emprunté des Grecs, avec bien d'autres coutumes, le culte des cicognes; ils les vénèrent surtout, disent-ils, parce qu'elles font pendant l'hiver le voyage de la Mecque, et que, sanctifiées par ce pèlerinage, elles préservent de la peste et du feu les maisons où elles établissent leurs nids.

Serait-ce alors en raison de l'affinité qui unit les cicognes aux grues, que l'on remarque encore parmi les premières charges de la cour un Tournadgi-Bachi (Intendant des grues), sinécure d'honneur toujours confiée aux Itchoglans les plus dignes ou les mieux protégés?

— « Certains peuples de la Thessalie, dit Aris-
« tote, honorent particulièrement les cicognes,
« qui délivrent des serpents le pays vraiment
« inhabitable sans ce secours. Par une loi ex-

« presse, ils ont défendu de nuire en aucune fa-
« çon à ces oiseaux, et puni leur mort du même
« châtiment que l'homicide (13). » — Les Turcs de nos jours ne vengeraient pas sans doute la victime au long bec par la peine du talion, si rigoureuse en cette circonstance ; mais on ne serait pas quitte à bon marché d'une telle prévarication.

Je me bornais donc à admirer de près les riches couleurs de l'oiseau sacré, et de sourire au souvenir de la description toute néologique qu'en fait un bel esprit convive de Trimalcion, cité par Pétrone. « La cigogne, » dit-il en mots longs d'une lieue, « aux mœurs pieuses, aux
« pieds grêles, fait claquer son bec comme une
« danseuse ses castagnettes (14). » Et le satirique latin, aussi sévère dans son style que licencieux dans ses récits, *persifle* agréablement l'auteur de ces épithètes surabondamment pittoresques dont on retrouverait peut-être, en cherchant bien, l'équivalent ou la copie chez certains écrivains romantiques de notre siècle.

Un chasseur esclavon, qui me suivait habituellement, me proposa plus d'une fois d'attendre la nuit, derrière les hauteurs de Ketchéli,

près de quelques bauges à lui connues, les sangliers fort communs dans l'intérieur de l'Asie; mais ces stations patientes pour le hasard d'un seul coup de fusil me plaisaient médiocrement. J'aimais mieux, au lever du soleil, gravir les collines asiatiques, et y poursuivre, de tertre en tertre, les perdrix rouges, quelques rares bartavelles, et des francolins plus rares encore.

Vers le milieu du jour, pour laisser passer les heures d'une accablante chaleur, nous trouvions au milieu des champs des abris recouverts en chaume, où s'entassaient les pastèques et les melons destinés à encombrer les marchés ou les places de la capitale. Ces beaux fruits, d'une saveur délicieuse en Orient, nous offraient partout les rafraîchissements les plus agréables et les plus salutaires.

Après ces repas improvisés, que suivaient presque toujours quelques instants consacrés à la sieste, selon l'usage oriental, la chasse languissait, et n'était plus qu'une sorte de revue ambulante des aspects pittoresques. Nous nous dirigions alors de préférence vers les ombrages de Beïkos et de la fontaine Karakoula.

C'est de cette façon que j'ai parcouru et sondé tous les mystérieux asiles des vallées qui aboutissent à l'échelle du Grand-Seigneur, Hunkiar-Skelessi.

D'abord, sur les rivages du fleuve amer, penchés au-dessus de ses flots, les merveilleux platanes qui abritent aussi sous leurs voûtes impénétrables des gazons toujours verts, des kiosques élégants, et, de loin en loin, une tombe et son cippe de marbre, comme pour mêler une pensée mélancolique aux joies du monde.

Puis, ces quarante vieux marronniers recouvrant une abondante source de l'eau la plus fraîche. C'est là que, se sentant mourir, un Turc ordonna de dresser une colonne auprès de la fontaine, et d'y graver ces mots : « Elle m'a dé« saltéré pendant trente ans, et je l'ai toujours « trouvée douce. »

Enfin, ces prairies perpétuellement animées par des groupes de femmes et de beaux enfants, soit qu'un voluptueux Émir, s'entourant de toutes ses affections, vienne oublier au sein de sa nombreuse famille la vie bruyante et soucieuse de la capitale ; soit que, laissé à lui-même,

un Harem tout entier y cherche un air plus salubre, l'aspect de la verdure, et une apparence de liberté.

C'est là surtout que se porte en foule la population de Stamboul et des mille villages du Bosphore, lorsque le Sultan a désigné sa prairie pour y célébrer une fête de campagne, ou, si j'ose parler turc, pour y faire *Bénich*.

VI.

Tout a été dit sur ces pompes orientales si curieuses dans leurs détails; mais ce qui n'a pas été dit encore et ne vaut peut-être pas la peine d'être raconté, c'est qu'un jour, à la faveur de cette multitude entassée autour des tentes impériales, animé moi-même par la joie, le tumulte, et je ne sais quelle pensée de jeune homme aussi me poussant, comme je me trouvais, par

le hasard de la mêlée, tout près d'une dame turque dont les traits, aperçus ou conjecturés au travers d'un voile assez transparent, m'avaient semblé jolis, j'osai lui adresser (quel forfait oriental!) certaines paroles téméraires, précédées de longs regards.

Elle voulut bien d'abord ne s'offenser ni des unes ni des autres, ce qui était d'un heureux augure. Bien plus, déduisant avec raison de mon costume franc et de mon baragouin que je devais être fort peu initié aux mœurs du pays, elle se rapprocha de moi en souriant, malgré les avis courroucés de ses compagnes.

Alors, chaque fois qu'un grand personnage passait devant nous, je lui demandais le nom ainsi que l'emploi de l'Effendi, et elle satisfaisait à mes questions en approchant sa tête de mon oreille, geste homérique par excellence.

Je savais assez de mauvais turc pour risquer une espèce de déclaration qui ne fut pas comprise peut-être, mais qui, en tout cas, ne parut pas effaroucher beaucoup mon aimable Musulmane. Elle y répondit en pressant mon bras qui touchait le sien, et par une phrase trop entor-

tillée pour mon intelligence, mais que je jugeai pourtant assez semblable à l'observation d'Atala sur un propos de Chactas. (Voyez en note [15].) Le tout, si je ne me trompe ou ne veux me tromper, fut accompagné d'un léger soupir; et aussitôt après, reprenant ses sourires et sa nomenclature, elle continua à désigner les dignitaires de la Sublime-Porte.

Constante dans ses prévenances, que la rigidité ottomane pouvait seule transformer en agaceries, elle m'offrit de partager avec elle une boîte de *Rahat-lou-Koum* (délices du palais), bonbon favori des Constantinopolitaines; et, pour cela, elle entr'ouvrait gracieusement de mon côté, comme sans intention, la gaze de son voile (*Yachmack*) : puis, avec les bouts de sa pelisse, elle me garantissait d'une petite pluie qui survint.

Enfin, ses voisines, inquiètes mal à propos de cette coquetterie à la fois si innocente et si coupable, l'entraînèrent violemment loin de moi, pendant que mes camarades (était-ce envie ou affection?), alarmés de ce scandale, m'emmenaient de leur côté.

Tout ce que je pus répondre à leurs questions

empressées, c'est que cette femme, dont ils avaient comme moi remarqué la taille élégante et la riche parure, m'avait semblé jeune et belle. Était-elle blonde ou brune? C'est ce que je ne sais pas bien encore aujourd'hui, quoique j'aie pensé plus d'une fois à cette intrigue de quelques minutes, commencée et finie en face de huit ou dix mille Osmanlis, et en la présence redoutée du Grand-Seigneur.

VII.

Je reviens à d'autres promenades plus isolées qui s'entremêlaient à nos chasses; et, après avoir dirigé une dernière palpitation de mon cœur vers mon inconnue, je reprends la vallée du Padischah jusqu'au point où elle se divise en deux petits vallons.

C'est là que plusieurs hardis historiens, que rien ne contredit et n'autorise, ont placé le

camp des croisés; lorsque, en 1097, le fourbe Alexis pria Godefroy de Bouillon, leur chef, de ne pas entrer dans Constantinople, mais de passer en Bithynie et de s'établir aux environs de Chalcédoine.

Le premier de ces vallons conduit par des routes tortueuses, à travers des prairies parsemées de grands chênes et de noirs cyprès, à Tokat et à la Montagne-du-Géant, appelée aussi *le Lit d'Hercule*. Sous cette montagne gît le terrible guerrier que les Argonautes et Théocrite nomment Amycus, roi des Bébriciens, et que les Turcs ne nomment pas du tout, mais auquel ils attribuent des vertus surnaturelles, s'il faut en croire les guenilles suspendues aux arbousiers de la cime, pour honorer le Géant et en obtenir de miraculeuses guérisons.

Au reste, cet Amycus devait n'être connu que par sa tombe; ainsi le lui avait prédit son vainqueur au pugilat, le demi-dieu Pollux (16); et cette tombe elle-même est restée fort équivoque.

Aussi je tiens à constater que ce n'est pas de mon autorité propre, mais bien sur la foi de Denys de Byzance, que le géant Amycus, très-

habile à faire le coup de poing, mais pauvre sujet d'ailleurs, demeure enseveli sous la belle montagne d'où l'aspect sur le Bosphore, la Mer-Noire et la Propontide, est le plus frappant et le plus complet.

Le second vallon, plus riant encore et plus frais que le premier, s'enfonce sous des bois d'yeuses et de pins d'Italie, parfumés de myrte et de chèvrefeuille. De loin en loin, on y rencontre un sauvage gardien de troupeaux, à demi nu, plus soldat que berger, armé d'un poignard pour toute houlette.

Dès qu'on a passé le ruisseau qui descend des collines d'Ak-Baba, la vallée se resserre, et se peuple d'érables, de saules, de néfliers et de coignassiers silvestres jusqu'à Zékédéré, joli village, dont le minaret blanchi se détache sur la noire verdure des châtaigniers.

On arrive ainsi à la fontaine de Karakoula et à ses bassins de marbre, ombragés par des tilleuls et des platanes. Cette source, prétendue minérale, attire un grand nombre de buveurs de tout sexe et de toute nation; et je n'ai point oublié qu'un jour, comme nous approchions précipi-

tamment pour nous consoler, sous ses ombrages, de nos investigations pénibles et infructueuses sur les coteaux asiatiques, nous mîmes en fuite un essaim de jeunes Arméniennes, lesquelles, profitant de la solitude, avaient transformé un de ces bassins, bien qu'ils fussent totalement dépourvus de tentes et de rideaux, en un bain commun et universel.

Après Karakoula, interrompant tout à fait nos tentatives guerrières, nous passions la colline de Beïkos à l'ombre des grands noyers qui, de tout temps, ont donné leur nom à ce délicieux village (17).

Nous traversions à pas lents des bosquets réjouis du chant de mille oiseaux que jamais chasseur n'a inquiétés : nous mêlions les tiges du myrte aux bruyères en fleur, aux fraises de l'arbousier; et, cueillant de grosses figues et des grappes d'un raisin hâtif jusque sur les sentiers où ces fruits se penchent et se confondent, nous regagnions la rive du Bosphore.

Avec elle reparaissaient les platanes gigantesques, tous les bruits des ports, et la foule des bateliers se hâtant de nous transporter d'un

bord à l'autre, et de nous reconduire à notre petite rade de Thérapia, village maritime qui ne cède lui-même en beauté à aucun autre village.

VIII.

Telles étaient nos chasses d'été, ou plutôt nos promenades armées en Asie. Nous réservions l'Europe pour nos plaisirs d'automne.

Alors, quandle soleil avait dissipé les brumes matinales, nous entrions en chasse presque à la sortie du parc de notre palais de Thérapia. Les vignes de Jéni-Keui, dont les produits sont de nature à entretenir à jamais l'horreur que les vrais Musulmans ont pour le vin, nous livraient toujours quelques lièvres, des grives, et une grande quantité de merles, depuis la petite espèce que j'avais vue en Corse s'engraisser d'olives, de baies de myrte et de genévrier, jusqu'à

ces merles printaniers de Théocrite, « qui varient « leurs chants sonores par des sifflets aigus et « pourtant mélodieux (18). »

Plus loin, au milieu des bruyères désertes de la fontaine de Krio-Néro, je tuai, dans une de ces journées d'automne signalées par les migrations bisannuelles des oiseaux, deux petites outardes bien plus semblables à l'outarde d'Arabie, et mieux encore à l'outarde d'Afrique, telles que Buffon les décrit, qu'à la canepetière de France.

Les bécasses abondaient dans les vallons humides qui entourent l'aqueduc de Bajazet (19), et nous en rapportâmes un jour une bécasse de couleur isabelle, plus rare encore que la blanche, au dire des chasseurs. Enfin, dans ces halliers épais, cinq coups de fusil abattirent à peine un chat-tigre qui fit longtemps tête à nos chiens.

Ces chiens, pour la plupart très-peu exercés, étaient braques ou épagneuls : amenés jeunes sur les vaisseaux marchands et changeant souvent de maître, ils résistaient à la discipline et n'avaient que leur instinct pour toute éducation.

Nos armes n'étaient pas plus remarquables, et

consistaient en quelques fusils simples et doubles, très-peu perfectionnés. Le système de percussion ne régnait pas encore; et, parfois, l'inexpérience des armuriers francs établis à Péra, comme les inconvénients des fusils à pierre, nous ont fait retarder nos plaisirs et manquer d'heureux hasards.

IX.

Nous mêlions de temps en temps la pêche à la chasse, malgré l'avis de Plutarque. « Le soing, la « diligence, » dit-il, « la patience aux labeurs, c'est « ce qui rend la chasse honneste, noble et recom- « mandable (20); là où, contraire, toute prise et « pescherie de poisson est manifestement œuvre « de gourmandise et de friandise, qui, sans au- « cune occasion juste ne legitime, trouble les « mers et descend jusques au fond des aby- « mes (21). »

Les poissons, à Constantinople, sont encore plus abondants que le gibier : et, depuis l'ingénieur de Darius, Mandroclès, qui, le premier et le dernier, jeta un pont sur le canal de Thrace, et dans une inscription arrivée jusqu'à nous, lui donna l'épithète de *Poissonneux* (22), le Bosphore n'a jamais failli à sa réputation.

Matelots et pilotes d'une barque de construction française que nous avions acquise d'un de nos navires, nous transportions nos fusils et les longs fils de nos lignes d'un parage à l'autre. Tandis qu'une partie de l'équipage lançait ses hameçons aux turbotins, aux pélamides, aux sardines et surtout aux lufer, sorte de poisson justement recherché en Turquie, et assez semblable à l'ombre-chevalier du lac de Genève ; l'autre attaquait les mauves, les hirondelles marines et les cormorans, dont les bataillons noirs se placent sur les eaux en ligne conique, comme les grues se dessinent dans les airs.

Nous tirions aussi ces oiseaux rapides qui volent par bandes aux endroits du plus fort courant, qu'ils effleurent de leurs ailes. Ils ne jettent aucun cri, tombent rarement sous le coup de feu,

et vont expirer plus loin. Les Turcs, témoins de leur mobilité perpétuelle, les nomment *Ames damnées*, et assurent que ce sont les âmes inquiètes des nombreuses victimes de la jalousie ou de la politique, dont le Bosphore recouvre et cache les tristes dépouilles.

Quant à nous, nous leur donnions une dénomination plus poétique, que les Grecs anciens et modernes nous avaient apprise : c'étaient, à nos yeux, des *Alcyons*. « Alcyons, oiseaux les plus « chers aux Néréides, de tous ceux qui vivent « en chassant sous les ondes (23). » Et, bien qu'il fût difficile de retrouver en eux la fille plaintive et solitaire d'Éole, redemandant aux écueils de la mer son époux Céix, nous nous obstinions à intituler alcyons ces oiseaux, plus semblables au petit pingouin ou au plongeon de mer qu'au véritable alcyon, si brillamment décrit par Aristote (24).

Après tout, il y a bientôt deux mille ans qu'on parle des alcyons, sans savoir ce que c'est. Le judicieux Pline en admet deux variétés. L'un qui n'est pas plus gros qu'un moineau, dit-il ; et celui-là, je le cherche encore : le second, qui se

rapprocherait assez du nôtre, n'était qu'il se cache dans les roseaux et se montre fort peu. Or, notre alcyon à nous, chasseurs du canal de Thrace, affronte le grand jour; et, bien qu'il préfère le froid et le brouillard, il se fait voir à tous en plein soleil, et même en pleine lune, rasant les ondes alors phosphorescentes.

Les Argonautes, avec qui nous prétendions avoir quelque analogie, en raison de nos excursions dans la Propontide, l'Euxin, et surtout autour des Cyanées, distinguaient aussi deux espèces d'Alcyons, si j'en crois Apollonius de Rhodes. 1° L'alcyon amant du rivage, dont la voix se fit entendre sur les rochers de Cyzique, quand ils allaient à la conquête de la toison d'or, et à leur retour. 2° L'alcyon ami des tempêtes, avec lequel Médée se plaint d'errer tristement dans les grandes mers. Voici, du reste, et pour en finir, ce que le vieux Belon, médecin, naturaliste et voyageur, dit de ces oiseaux énigmatiques, nos concitoyens du Bosphore :

« On voit sur le canal de Constantinople, et « même sur la Mer-Noire, certains petits oiseaux « que les habitants du pays estiment être des

« alcyons. On ne trouve jamais leurs nids, bien « qu'il fasse souvent calme sur cette mer. » — (Ceci doit s'entendre du canal et non de la Mer-Noire, à moins qu'elle ne fût du temps de Belon tout le contraire de ce qu'elle est aujourd'hui.) — « Ils sont tout blancs, et volent bas, « mais fort vite. »—(C'est sans doute en vieillissant qu'ils sont devenus gris.) — « Les Turcs « prennent plaisir à les faire voler encore plus « bas en leur criant *Kyl*, *Kyl*, c'est-à-dire *Ga-* « *leux*. »—(Les alcyons de nos jours m'ont toujours paru impassibles à l'injure, et très-peu sensibles aux coups de fusil.)—« On les voit revenir « par grosses troupes de la Mer-Noire vers le « Bosphore, lorsque le soleil commence à se « coucher. »

J'ai quelque peine aussi à nommer marsouins les dauphins antiques qui traversent sans cesse les courants du Bosphore, et contre lesquels nous nous exercions fréquemment. Le bruit qu'ils font la nuit, en certaines saisons et par certaines brises, est tel, qu'ils m'ont bien souvent tenu éveillé à Thérapia dans l'appartement que j'occupais à quelques pieds au-dessus des flots.

Il fallait, pour les tirer, choisir l'instant très-court où le dauphin s'élève en s'arrondissant sur la mer. Nos plombs et nos balles troublaient quelquefois la régularité de leurs courbettes; mais jamais nous ne pûmes réussir à nous emparer d'un de ces monstres marins. Il est cependant de tradition à Constantinople que le général Brune, ambassadeur de la première République française, se rendant un jour à Péra, tua un marsouin d'un coup de pistolet.

Nous avions des passe-temps moins fatigants encore que ces évolutions nautiques. Quand la brise du nord souffle, et, grâce à l'embouchure de la Mer-Noire, c'est heureusement le cas pendant presque tous les jours de l'été, les goëlands, las de voltiger sur les flots, luttent en planant contre le vent au-dessus du rivage : ils passaient ainsi lentement, et un à un, à portée de nos fusils.

Nous allions les attendre à l'ombre des grands pins qui couvrent cette admirable terrasse de Thérapia, d'où la vue s'étend sur Buyuk-Déré, l'entrée de l'Euxin, et l'Asie. J'en ai ainsi abattu jusqu'à trente dans une matinée : ni la mort du

premier, ni le bruit des coups de fusil retentissant contre les rochers des bords, n'effrayaient les seconds. J'ai remarqué bien des variétés de ces bruyants oiseaux, si multipliés dans le Bosphore : c'était le goëland à manteau gris, le goëland brun ; la mouette blanche, dont les cris annoncent la tempête, comme nous l'apprend Cicéron dans ses essais de poésie (25).

A Constantinople, on vit au milieu des goëlands, comme on vit au milieu des pigeons dans nos campagnes : aussi les Turcs les appellent-ils *les pigeons des matelots*. Méchants et voraces, ils se précipitaient à grands cris sur ceux des leurs que nous avions blessés et ne pouvions atteindre, pour les déchirer et les dévorer eux-mêmes. Enfin j'en ai vu d'assez entreprenants pour fondre sur le pont de nos bateaux et dérober, tout près de nous, les poissons que nous venions d'y étaler. La tradition diplomatique veut encore que, sous l'ambassade de M. de Choiseul, le génie gastronomique ait essayé, avec succès, de présenter à sa table des filets de goëlands. Nos tentatives dans le même but ne valent pas la peine d'être renouvelées. En définitive, les goëlands

n'ont d'autre mérite que leur duvet, presque aussi moelleux que l'édredon.

X.

Enfin, le mois de septembre, impatiemment attendu, donnait le signal des chasses les plus fructueuses et les plus agréables. Les cailles, parties de la Crimée, abordaient en foule sur les rives de la Mer-Noire; et, pour mieux profiter des passages, nous avions loué au village de Fanaraki, en face des Cyanées, sur la côte d'Europe, une petite et étroite maison de bois, ou plutôt une cabane à deux étages, semblable aux chalets inhabités où les Suisses et les Béarnais conservent leur foin pour l'hiver.

Le rez-de-chaussée était occupé ou rempli en entier par nos chiens et par le fidèle Kirkor, vieil Arménien chargé de notre ménage comme de no-

tre humble cuisine. On montait, à l'aide d'une échelle tremblante, à notre unique chambre, construite de planches mal clouées, où nos manteaux et un peu de paille nous servaient de lit.

Me croira-t-on, si je dis que je passais là quinze des meilleurs jours de l'année? Jeune, dispos et content, sans souvenirs affligeants du passé, sans préoccupation de l'avenir, entouré de quelques compatriotes aimables et bons, dont l'affection ne m'a jamais manqué (car la chasse, comme le collége, fait naître l'amitié sincère), je voyais mes longues journées s'écouler heureuses dans ces champs déserts, et mes courtes nuits jouissaient d'un sommeil profond dû à mes salutaires fatigues. Je n'ai jamais quitté le vieux Kirkor et ma bicoque pour la grande ville sans de véritables regrets.

Là, sentinelle assidue, j'étais debout avant l'aube. A peine hors du village, au crépuscule du matin, j'entendais déjà, sans les voir, bruire sur ma tête les cailles les plus diligentes, qui allaient s'abattre dans l'intérieur des terres. Le corps d'armée ne paraissait qu'un peu avant le lever du soleil.

Alors, nous apercevions une à une, ou deux à deux, comme des points sur la mer, rasant les flots, ces pauvres voyageuses, qui, rassemblant toutes leurs forces pour leur dernier coup d'aile, surmontaient les rochers élevés sur lesquels nous les attendions. Leur impulsion est telle, qu'elles tombent sur le sol, *voletant, se culbutant* et roulant sur elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles aient atteint le rebord d'une roche, l'ombre d'un caillou ou une touffe d'herbe, où elles se blottissent et réparent leurs forces en quelques minutes.

C'est ainsi qu'elles s'abritaient sous les bruyères pierreuses et dans les petits taillis des premières collines, où j'en ai vu prendre à la main, tout affaiblies et haletantes qu'elles étaient de la longue traversée. Bizarre nature de ces oiseaux ! Dans nos guérets, ils se reposent à toutes les cent toises ; et lorsque le temps de l'émigration est venu, doué d'une force magique, ils passent cent lieues de mer en une seule nuit (26).

Beaucoup tombaient dans les filets nombreux tendus d'un écueil à l'autre, filets d'origine antique, inventés par des Égyptiens malfaiteurs,

qu'Amasis, « après leur avoir fait préalablement couper le nez, » déporta dans les solitudes littorales de la Mer-Rouge et de la Syrie. « Ceux-ci, » nous explique Diodore, « relégués dans une « contrée déserte, et manquant de tout ce qui « est nécessaire à la vie, aidés par la nature et « contraints par la famine, imaginèrent une fa« çon toute particulière d'y échapper. Ils fendi« rent des roseaux, y attachèrent de longs fils « de lin; puis, les plaçant aux bords des flots, sur « un espace de plusieurs stades, ils firent la « chasse aux cailles qui arrivent de la mer par « grandes volées, et ils en prirent suffisamment « pour leur nourriture (27). »

Telle fut la source, tels sont les procédés et les produits de cette guerre d'extermination abhorrée des vrais chasseurs, qui, plus tard, enrichit les habitants d'Amalfi et de Caprée; et qui, après avoir fait la joie des bastides de Marseille, vient enfin de succomber sous les efforts du parlement français, comme si notre législation moderne avait voulu punir de la cruelle invention des bandits du Nil, les Provençaux, héritiers de leur industrie. Pouvait-il, au reste, nous

venir autre chose que des procédés barbares de la part de ces hommes, la lie de l'Égypte, accoutumés au mal, et défigurés par une si honteuse blessure? *Truncas inhonesto vulnere nares!!!*

Les cailles qui avaient échappé pendant la première heure aux filets et à nos recherches, reprenaient bientôt toute la vigueur de leurs ailes, et c'est alors que la chasse présentait le plus vif intérêt. J'ai vu des Grecs à qui le plomb venait à manquer, charger leurs fusils de gros grains de sable; et, plus d'une fois, nous avons le soir regagné notre gîte avec cent cailles dans nos gibecières, dans nos poches et dans nos mouchoirs.

Après ces joyeux massacres, je me demandais intérieurement si nous valions beaucoup mieux nous-mêmes que les exilés d'Amasis, et si nous ne méritions pas, à notre tour, quelque correction diminutive du châtiment qui leur fut infligé, nous qui nous livrions de gaieté de cœur, et bien repus, à une telle destruction. Mais quoi? tout au contraire, je ne sais quel honneur s'attachait dans notre esprit à ces victoires; et

la lutte nous semblait presque égale entre la caille armée de la rapidité de ses ailes et notre adresse.

D'ailleurs, quelle inconstance dans les passages ! aujourd'hui des milliers, rien hier ; quelques traîneuses demain. Or, ni l'état de l'atmosphère, ni les règles établies par les naturalistes sur les migrations des oiseaux, ni l'expérience des vieux chasseurs, ne servent à annoncer les jours heureux.

Tantôt la côte d'Europe offrait une récolte abondante, tantôt c'était l'Asie. Un vieux caïque à la voile déchirée, conduit par un pauvre Grec du village de Sarieri, nous passait alors d'un continent à l'autre ; et je frémis aujourd'hui en pensant que j'affrontais avec un seul matelot, dans une coquille de noix vermoulue, ces formidables Cyanées, l'effroi des navigateurs antiques, qui faisaient tomber les rames des mains des Argonautes (28).

Dans les temps orageux, les tempêtes de l'Euxin, si funestes aux grands vaisseaux, menaçaient aussi, en se prolongeant à son embouchure, notre fragile nacelle. Force était de s'arrêter devant les montagnes écumeuses. Cachant alors notre barque

entre deux roches de la rive escarpée, nous allions retrouver l'eau qui mouille à peine la vallée de Karibdgé ; et je cherchais à me persuader, chemin faisant, que c'était là le fleuve Chrysorrhoas, comme le veulent quelques savants antiquaires, bien que j'eusse déjà sauté en Bithynie plus d'un ruisseau honoré de ce nom. Puis, sans redouter les Harpies, usurpatrices de ces terrains volcaniques, et bénissant pour nous avoir affranchis de leurs hordes immondes Zitès et Calaïs, si imparfaitement imités par nos plus ingénieux aéronautes, je les priais mentalement de me prêter leurs ailes pour m'arracher aux ronces et aux fourrés du royaume de Phinée, fils de Neptune, et pour atteindre plus vite le domaine de l'Aga de Fanaraki.

Parfois, entraînés malgré nous loin des bords, ensevelis dans les replis des grandes vagues qui venaient de la Mingrélie sous le souffle des vents du Caucase, nous perdions de vue le rivage; puis, ces mêmes vagues nous ramenaient à leur cime, et nous inondaient de leur écume. C'était toujours en riant de ces périls passés que nous rentrions au port, méditant de recommencer le

lendemain. Que ne peuvent l'amour de la chasse et l'insouciante jeunesse!

XI.

Quand donc notre frêle caïque, bravant les courants et les abîmes, nous jetait sur la plage d'Asie ou dans les eaux du petit fleuve de Riva qui arrose des prés et des bois déserts, j'appliquais à ce fleuve et à ses alentours les noms que leur donne Orphée, comme les prodiges racontés par les poëtes antiques et les premiers nautoniers, plus antiques encore.

C'était bien « l'embouchure du Rhébas et le promontoire noir » d'Orphée (29). Là, en effet, entre ces forteresses presque abandonnées, est un promontoire élevé et rond qui s'avance sur l'Euxin avec ses rochers noirs de basalte et ses bruyères. Réuni au continent par une langue de

sable étroite et basse, ce vaste écueil surplombe si perpendiculairement, que les cailles parties à nos pieds allaient tomber frappées dans les flots, bien au-dessous de nous. Rarement, alors, notre caïque et notre rameur grec étaient-ils assez lestes pour recueillir les blessées : plus prompts, les oiseaux voraces de la mer fondaient avec de grands cris sur cette proie inattendue, et les ravisseurs avaient soin de se tenir hors de la portée de nos armes.

C'est là qu'un jour j'abattis une caille dont la couleur me déconcerta d'abord, mais dont j'avais reconnu le cri au départ : elle était d'un jaune éclatant, comme le serin des Canaries. Intimidé par l'injuste réputation faite aux chasseurs-conteurs, j'ai longtemps hésité à parler de ma rencontre ; et je crois que je la tairais encore, si plusieurs Romains, et surtout si M. le comte d'Appony, ambassadeur d'Autriche à Rome et en France, ne m'avaient enhardi, en m'assurant qu'ils avaient eux-mêmes tué plusieurs de ces cailles jaunes au temps du passage à Palo, sur les rives si giboyeuses de la Méditerranée qui s'étendent entre Ostie et Civita-Vecchia.

Plus d'une fois cependant, surpris par des vents violents ou des orages, nous avons dû céder aux conseils de la prudence, et prolonger notre séjour sur la côte asiatique de l'Euxin. Alors notre timide esquif, s'éloignant des ondes trop courroucées, recherchait les eaux tranquilles du fleuve Rhébas, et se cachait dans les roseaux.

Pour moi, pendant la tempête,

> . . . . Come far suole
> Chi dietro all' uccellin sua vita perde (30),

je me promenais au bruit des vagues sur la plage ou sur les collines escarpées qui dominent la mer ; et même, sur ces hauteurs, je voyais voler au-dessus de moi, emportés par l'impétuosité des vents, de larges flocons d'écume pareils aux bulles de savon que les enfants lancent dans les airs.

Une trombe marine m'apparut un matin dans l'est de Riva, vers Sinope. Son immense colonne se colora d'abord de toutes les teintes du jour naissant, puis s'enflamma sous les premiers rayons du soleil : bientôt, une ligne blanche s'élevant comme une large fusée du sein de la

trombe qui pesait sur la mer, atteignit à une grande hauteur un nuage noir, qu'elle semblait ainsi unir aux vagues. Ce phénomène dura près de dix minutes, et disparut en un clin d'œil (31).

J'étais quelquefois entouré de plusieurs orages. La foudre grondait sur tous les points de l'horizon; je voyais les éclairs sillonner l'Euxin et s'éteindre dans les ondes : insensiblement le cercle des nuées se refermait et s'abaissait autour de moi. Le tonnerre s'éloignait dans la direction de l'Olympe de Bithynie ou des montagnes de Thrace; puis, des torrents de pluie frappaient la terre et inondaient les vallons.

Pendant ces heures perdues dans l'attente du retour de la sérénité, l'Aga de Riva (32), gardien de quelques batteries veuves de canons et d'un fort en ruines, nous offrit toujours l'hospitalité la plus bienveillante. A peine débarqués, nous recevions de lui du lait caillé, des quartiers de mouton rôtis, et il nous assignait pour logement quelques odas de la caserne croulante, où il faisait porter des bottes de paille fraîche empruntées à son propre mobilier. Il mettait à notre disposition le plus alerte de ses Arnaoutes,

qui devait nous servir en qualité de guide dans nos excursions, et en guise d'esclave dans notre ménage : il venait ensuite, dans la soirée, partager notre frugal repas, et se dédommager de son isolement. Puis, nous foulions lentement avec lui, en gens désœuvrés, le sable de la rive; et il nous racontait les naufrages dont, à la fin de l'automne surtout, il était presque journellement le témoin.

« Voici, nous disait-il, les planches d'un vais-
« seau portugais qui a sombré sous mes yeux;
« et pourtant ce pavillon étranger flotte bien
« rarement dans nos parages. La mer était hor-
« rible à voir. Un des trois matelots qui ont
« survécu a dit que le marchand propriétaire du
« navire se trouvait à bord, et qu'au moment où
« il se félicitait avec le capitaine d'avoir échappé
« à la tempête et d'approcher du port, comme
« il faisait monter sa femme sur le pont pour lui
« faire partager sa joie, le navire s'entr'ouvrit.
« Cinq minutes après, tout avait péri; nous n'eû-
« mes même pas le temps d'essayer de leur por-
« ter secours. La jeune femme, après avoir atta-
« ché son enfant autour d'elle, s'était elle-même

« attachée avec un schall que son mari tenait à « la bouche en nageant. Une vague qui les sé- « para arracha un dernier cri à la malheureuse « mère; et le mari, cessant alors de lutter con- « tre les flots, disparut comme elle. »

L'Aga frémissait encore de son propre récit; et, pour nous distraire de ces sombres images, il nous montra une cabane sur les bords du Rhébas, dont il nous apprit la chronique.

« Un pauvre Iman nourrissait là, » nous dit-il, « une jeune vache dont le lait et le travail le « faisaient vivre, et un vieil âne qu'il gardait en « faveur de ses services passés. Las néanmoins « d'entretenir un animal inutile, il demanda « instamment à Allah, dans sa prière, de le déli- « vrer de son ancien serviteur par une mort « douce, et de lui conserver longtemps sa jeune « vache. Ses vœux furent exaucés au rebours; « car, à son retour de la Mosquée, il trouva son « âne bien portant, et sa vache morte. Grande « fut sa désolation! Enfin, après les premiers « cris de douleur, il se rend sur la place de « Riva, pour y chercher des portefaix, et faire « enlever sa vache; mais, afin de payer moins

« cher, l'Iman s'avise de faire marché avec les « hamals pour un âne dont ils auraient à débar-« rasser sa chaumière. — Comment, un âne? « disent ceux-ci, à l'aspect de la victime; c'est « bien une grosse vache qu'il nous faut porter, « et non un âne : ainsi donc, prix double. — « O Allah! s'écrie alors le malheureux Iman en « levant les yeux au ciel, est-il possible que « vous qui êtes la science même, n'ayez pas su « distinguer ce que de vils hamals au premier « coup d'œil distinguent si bien? »

Cette légende avait, dans la bouche de l'Aga qui nous la répétait, un certain charme que lui donnaient les tournures et les images du pays, la simplicité de l'apologue oriental, et même les répétitions habituelles du langage vulgaire.

« Quand *cet âne* m'étoit conté,
« J'y prenois un plaisir extrême. »

XII.

C'est surtout dans les taillis de Riva, soumis à l'empire du commandant de la forteresse, que se montraient les faisans. Nous allions jusqu'à nous imaginer que ces beaux oiseaux arrivaient, directement pour nos plaisirs, des bords du Phase, parce que nous nous figurions découvrir, au coucher du soleil, les montagnes de la Colchide, dont ce fleuve arrose les penchants.

Quelquefois, quand le vent soufflait violemment des contrées cimmériennes, la première bécasse paraissait avec la dernière caille. J'ai vu l'oiseau du nord tomber ainsi que des râles de genêt dans les filets tendus pour d'autres victimes; et je me souviens qu'à la date du 23 septembre, battant les joncs et le sable du rivage pour y réveiller les cailles endormies, je n'en ren-

contrai aucune ; et sept bécasses arrivées pendant la nuit expirèrent sous mes coups.

De telles bonnes fortunes, pour tromper nos prévisions, n'en étaient que mieux accueillies ; mais que de fois, le fusil renversé et l'œil morne, ne sommes-nous pas revenus de nos observatoires sans avoir vu voler un seul oiseau ! Alors on essayait de se dédommager de l'absence des voyageuses, sur les lièvres domiciliés à Domous-Dèré, sur les alouettes, « oiseau respecté « des Lemniens, » dit Plutarque, « pour ce qu'il « trouve les œufs des sauterelles et les quasse » (33), et sur les calandres indigènes des sables de Kila ; mais ces compensations étaient presque toujours stériles, ou bien insuffisantes.

Souvent, pour attendre patiemment les chances d'un autre lever du soleil, je cherchais dans les dunes de la rive européenne, dans les bois, et au milieu des grandes herbes de ces terres incultes, quelque fleur inconnue.

Je cueillais sur le bord de la mer le scylle et le pancrace odorant ; le thymélé pontica et les daphnés, au milieu des bruyères ; la renoncule à la feuille d'aconit, dans les champs arides ; le lis

de Byzance, que Dumont-d'Urville m'avait appris à reconnaître parmi les buissons : *Nascuntur plurima Ponto*(34) ; enfin l'ellébore, et des plantes vénéneuses dont Médée, reine des montagnes voisines, composait ses philtres puissants. Elle les broyait, dit-on, sur une pierre qu'on voit encore au-dessus des flots, dans le petit golfe de Pharmacie, tout auprès du palais de France ; pierre thérapeutique, si j'ose dire ainsi, qui donne aussi son nom grec au village de Thérapia.

Ensuite, je me faisais débarquer sur la petite Cyanée qui touche presque à Fanaraki ; je grimpais, de roc en roc, jusqu'au sommet de l'écueil ; et je m'asseyais sur l'autel de marbre blanc où venaient sacrifier les premiers navigateurs de l'Euxin.

Cet autel, qu'on nomme, je ne sais trop pourquoi, Colonne de Pompée, est chargé d'inscriptions vieilles ou récentes, à tel point qu'il est à peu près impossible de découvrir les lettres ou même l'endroit des inscriptions primitives. J'y jouissais au moins, comme Darius, d'un coup d'œil qu'Hérodote n'a pas trop vanté. Car

« c'est, » dit-il, « la mer la plus féconde en mer-« veilles (35). »

En effet, quand le vent du sud faisait lever l'ancre aux vaisseaux retenus dans les ports du Bosphore, je voyais s'avancer de front les flottes les plus nombreuses. J'ai compté ainsi plus de deux cents voiles s'échappant ensemble du canal de Thrace pour affronter les orages de l'Euxin.

Dans cette même journée, étant monté dans la tour du fanal si imparfait qui brûle à peine dans les nuits claires et s'éteint souvent dans les nuits sombres, comme si le fatalisme musulman suffisait pour préserver des écueils, j'admirai, à quelques milles des premiers caps de l'Europe, toutes les couleurs dont se forme le plus brillant arc-en-ciel, mais non, comme je les avais vues jusqu'alors, courbées en cercle. Ces couleurs reposaient, en masse et par étages, sur une longue surface de la mer, qu'elles semblaient empreindre de leurs vives nuances. Le nuage qui leur servait de prisme était fort élevé, et le soleil se trouvait alors dans sa plus grande force; car deux heures s'étaient écoulées à peine depuis l'appel du Muezzin à la prière de midi.

Combien de fois, assis au bord de l'Euxin, comme le Grec Cœculio dont Lucien a immortalisé la niaiserie, me suis-je amusé à compter les flots, et à recommencer mes calculs quand le souffle des vents et la multitude des lames les avaient troublés! Puis, rattachant à cet enfantillage une question archéologique, je me demandais si c'était bien la troisième vague, comme le voulaient les Grecs (*Trikymia*) ou la dixième, suivant les Latins (*Posterior nono*) (36), qui arrivait la plus forte au rivage. Mais il me fallait bientôt renoncer à résoudre l'intéressant problème, faute d'un point de départ. Comment, en effet, numéroter la vague *dix*, ou même la vague *trois*, quand je ne savais où placer la vague *numéro un?*

Souvent, pour me délasser des fatigues passées ou pour me fortifier contre les labeurs du lendemain, je me baignais dans les petites anses sablonneuses quand la mer était calme; et si le flot grossissait, dans le canal peu profond qui sépare les Cyanées du continent. J'ai toujours éprouvé les plus salutaires effets de mes longues stations dans les eaux de la Mer-Noire.

Enfin, j'allais aussi, dans ces jours de repos obligé, errer au gré de mes jeunes pensées sur les collines et sur la grève. « Et toujours vers le « soir, comme à l'aurore, le bruit de la mer sou- « levée par les vents retentissait à mes oreil- « les (37). »

Je lisais les tristes élégies du poëte qui parle si souvent de la Mer-Noire pour maudire son rivage trompeur et inhospitalier; plaintes touchantes et harmonieuses, qui seraient encore le modèle du genre mélancolique, tant prôné de nos jours, si l'on y trouvait moins d'esprit, moins de grâce, et beaucoup plus d'extravagances et de points d'exclamation ! ! !

Entraîné par les douloureuses rêveries de l'inconsolable exilé, je prolongeais parfois ma méditation et ma promenade jusqu'à la ruine qu'on appelle encore la Tour d'Ovide. J'évoquais, à l'aspect de ces murs tombés, l'ombre du poëte chez qui l'amour de la lyre domina tant d'autres amours.

Mais l'auteur favori qui charmait ma solitude et mes loisirs, c'était Oppien, l'élégant naturaliste, le chantre de la Chasse et de la Pêche,

dont je lisais, l'un après l'autre, les deux poëmes dans ces parages si favorables aux arts qu'il a célébrés.

Je récitais aux promontoires et aux vagues de l'Euxin ces beaux vers, dont je cherchais à enrichir ma mémoire, et qui s'y trouvent gravés encore :

« C'est pour les chasseurs qu'il y a tant de re-
« traites, tant d'abris et d'ombrages, tant de
« ravins sur les monts et de grottes sous les ro-
« ches protectrices; pour eux, répandus au pied
« des collines, tant de ruisseaux perpétuels dont
« les ondes argentées apaisent la soif et offrent
« un bain rafraîchissant. Pour eux, croissent près
« des eaux les herbes qui, couvrant la terre, don-
« nent un lit moelleux pour le sommeil après la
« fatigue, et une table pour le repas aux heures
« de la faim. Pour eux, les champs et les mon-
« tagnes prodiguent leurs fruits; et, quelles que
« soient les peines de la chasse, on y trouve en-
« core plus de plaisir (38). »

Je finis. C'est en m'appesantissant sur le récit de mes chasses si poétiques d'autrefois, que je cherche à me dédommager maintenant de mes pro-

saïques tentatives. Que sont aujourd'hui mes rares et courtes promenades auprès de ruisseaux obscurs et sur des montagnes sans nom, comparées à ces excursions si pittoresques et si variées qui me montraient les Cyanées, le Bosphore, l'Asie et la Propontide?

Hélas! ces jours heureux ont passé pour ne revenir jamais. Mais l'âge qui m'entraîne en diminuant mes forces, et en retranchant insensiblement de mes jouissances ces exercices pour lesquels j'avais tant de passion, ne m'a pas tout ravi, puisqu'il m'a laissé la mémoire de mes anciens plaisirs et le charme que je trouve encore à les raconter.

NOTES

DE LA CHASSE

A CONSTANTINOPLE.

(1) Diogène Laërce, liv. II.

(2) Xénophon, *de la Chasse*, ch. 2.

(3) Homère, *Od.*, liv. XVII, v. 308.

(4) Strabon, liv. VIII, ch. 4.

(5) Voyez l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand, t. II, p. 59.

(6) Malte-Brun, *Géog.*, t. VI, p. 160.

(7) Orphée, *Arg.*, v. 636.

(8) Apollonius de Rhodes, *Arg.*, liv. I, v. 943.

(9) Teque etiam medio flaventem, Rhyndace, Ponto.

VALERIUS FLACCUS, *Arg.*, liv. III, v. 35.

(10) Hésiode, *OEuvres et Jours*, liv. II, v. 531.

(11) Les Turcs nomment *Arnaout* le territoire de l'Albanie et de la Macédoine. Les Arnaoutes établis aux environs de Constantinople, presque tous amenés à la religion musulmane par le sultan Amurat II après la mort de Scanderberg, passent pour les plus habiles tireurs de l'Empire. « Un « Arnaoute, » dit le prince Cantemir, « se fait un jeu « d'enlever à deux cents pas, avec une balle, une « pomme ou un œuf de dessus la tête de sa mère ou « de sa femme. » Je n'ai jamais, on peut m'en croire, vu soumettre à une telle épreuve l'adresse et le sang-froid de ces émules de Guillaume Tell.

(12) Les Turcs nomment les syrènes *Arikutschi*, oiseau jaune.

(13) Aristote, *de Mir. ausc.*

(14) Pietati-cultrix, gracilí-pes, crotalistria.

PÉTRONE.

(15) « Prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir ; mais où nous conduira cette passion ? »

CHATEAUBRIAND, *Atala.*

(16) .... Memori noscere sepulcro.

VAL. FL., *Arg.*, liv. IV, v. 314.

(17) *Beïkoussi* en turc, et *Megalocarya*, nom grec donné par Léonclave à Béikos, signifient également *village des Noyers.*

(18) Théocrite, *Épigrammes.*

(19) Illa sub aggeribus primis, qua proluit humor,
Pascitur.

NEMESIANUS, *Cyneg.*

(20) Plutarque, *Animaux avisés*, § 28.

(21) Plutarque, *Propos de table*, liv. VIII, § 8.

(22) Hérodote, liv. IV, ch. 88.

(23) Théocrite, *Idyl.* VII, v. 60.

(24) Aristote, *Hist. des animaux*, liv. IX, ch. 14.

(25) Cana fulix, itidem fugiens e gurgite Ponti,
Nuntiat horribiles clamans instare procellas.

CIC., *de Div.*, liv. I, ch. 8.

(26) « Je suis d'autant plus porté à n'ajouter aucune foi « à cette traversée des cailles par la mer, qu'elles peuvent « se rendre par terre d'Europe en Afrique. Est-il quelque « chasseur qui ne sache, d'après son expérience, que lors- « qu'un chien a fait lever une caille trois ou quatre fois « de suite, il ne lui est plus possible de s'envoler?... Ne « faut-il donc pas en conclure que la caille d'Europe ne « passe point la mer, comme on l'a prétendu jusqu'à pré- « sent? Quelques voyageurs assurent à la vérité en avoir « rencontré en mer; *mais cela ne décide point la question.* »

LEVAILLANT, t. I, p. 89.

Je ne puis m'expliquer comment un chasseur aussi habile et aussi renommé que le voyageur Levaillant a pu écrire de telles absurdités, et soutenir un système si contraire à l'évidence ainsi qu'aux observations des naturalistes de tous les siècles.

(27) Diodore de Sicile, liv. I, ch. 60.

(28) Omnibus et gelida rapti formidine remi.

VAL. FLAC., *Arg.*, liv. IV, v. 646.

(29) Orphée, *Arg.*, v. 717.

(30) Dante, *Paradis,* ch. XXXIII, v. 3.

(31) .... Tamquam demissa columna
In mare de cœlo descendat, quam freta circum
Ferviscunt, graviter spirantibus incita flabris.

LUCRÈCE, ch. 6, v. 425.

(32) Ce village ou les masures de *Riva* ont pris le nom de la rivière qui elle-même a gardé sa dénomination antique, *Rhébas*, respectée par les siècles et par les Turcs.

.... Et antiquum tenuerunt flumina nomen.

Ovide, *Mét.*, liv. xiii, v. 897.

(33) Plutarque, *Isis et Osiris.*

(34) Virgile, *Eclogue* 8. v. 95.

(35) Hérodote, liv. iv, ch. 85.

(36) Qui venit hic fluctus, fluctus supereminet omnes,
Posterior nono est, undecimoque prior.

Ovide, *Tristes*, liv. i, él. 2.

(37) Musée, *Hér. et Lé.*, v. 192.

(38) Oppien, *la Pêche*, liv. i, v. 26.

FIN DE LA CHASSE A CONSTANTINOPLE.

L'ARCHE

DE

LA LANGUE GRECQUE.

. . . . . Οὐκ ἀποστατέον οὐδενὸς τῶν χρησίμων διὰ τὰς προφαινομένας δυσχερέιας. Προσακτέον δὲ τὴν ἕξιν, ᾗ πάντα τὰ καλὰ γίγνεται θηρατὰ τοῖς ἀνθρώποις, ἄλλως τε καὶ περὶ τῶν τοιουτῶν, ἐν οἷς πολλάκις κεῖται τὸ συνέχον τῆς σωτηρίας.

Polybe, liv. x, ch. 44.

« Des difficultés qui se présentent au premier abord ne « doivent pas faire renoncer aux entreprises utiles ; il faut, « au contraire, s'imposer la loi de cette persévérance qui « rend l'homme capable de tout ce qui est bien, principa-« lement quand il s'agit de choses sur lesquelles repose sou-« vent la conservation et le salut. »

L'ARCHE

DE

LA LANGUE GRECQUE.

I.

Le 15 janvier 1818, n'ayant encore vu du Phanar que ses murailles ruinées à demi et ses rues étroites, je voulus en parcourir et examiner plus spécialement l'église et l'imprimerie.

Le temps était beau : le soleil, caché d'abord sous d'épais nuages, éclairait les flèches des minarets et les dômes de l'Achmédié et de Sainte-Sophie, ainsi que les noirs cyprès du Sérail. La pluie tombait encore sur la quatrième colline de la grande ville, tandis que le plus éclatant arc-en-ciel se courbait au-dessus des hauteurs qui dominent Terzana (l'arsenal).

Sur ce palais de l'amirauté, les pavillons déployés flottaient au vent. Les vaisseaux de guerre avaient hissé leurs longues banderoles de soie, et les fanfares turques, assez mal sonnantes, par parenthèse, retentissaient dans le port.

Comme je traversais le petit champ des Morts, on me dit que le nouveau Grand-Vizir, pour se former une idée générale des forces maritimes de l'Empire, visitait en ce moment l'arsenal. Je me glissai, sans m'arrêter au milieu de toutes ces pompes, jusqu'à l'échelle d'Aïna-Séraï ; et, passant le golfe de la *Corne-d'Or*, dans une ignoble barque à un seul rameur, comme un

Osmanli qui se déguise, ou comme un Juif qui se promène, j'abordai à l'échelle du Phanar, d'où, après quelques détours dans des rues humides et rétrécies, j'arrivai chez l'archevêque du Mont-Sinaï.

La montagne de Sinaï ne dominant que des déserts, la division ecclésiastique qui porte ce nom se borne à un monastère habité par un petit nombre de caloyers grecs. L'empereur Justinien, en le construisant, voulut que dans la hiérarchie canonique cette sainte solitude (Ἁγία Μόνη) demeurât indépendante de l'archevêché : en conséquence, le trône épiscopal érigé dans l'église fut barricadé et tenu sous clef par ses ordres, comme il l'est encore de nos jours, afin que l'archevêque ne s'y puisse asseoir, et sache bien qu'il a seulement le titre de supérieur ou abbé (Égouménos), et pour que le patriarche suzerain spirituel, en désignant ce maître supérieur, n'oublie pas qu'il ne possède lui-même aucune autorité dans l'enceinte sacrée.

Vainement les patriarches de Jérusalem et d'Alexandrie manifestèrent à diverses époques la prétention de soumettre le monastère à leur

suffragance : la clôture du trône subsiste toujours, en dépit des empiétements spirituels, des tremblements de terre assez communs, et des incursions des Arabes, plus redoutés encore.

Comme, de par l'empereur Justinien, l'archevêque Constancios ne pouvait vivre sous le seul toit qui fût dans son diocèse quand son pouvoir y était contesté, et comme, d'autre part, il lui était impossible de dresser même une tente sur aucun autre point de l'immense désert soumis à sa juridiction, il habitait humblement dans un recoin obscur de l'un des faubourgs de Constantinople. Il en sortait pendant la belle saison pour respirer l'air salubre de la Propontide dans l'île d'Antigone, et il consacrait à ses travaux topographiques tous les loisirs que lui laissait son antique sinécure.

Ce prélat me reçut avec sa bonté habituelle, et les honneurs accoutumés de la conserve de roses et des parfums. Il mêlait, sans affectation, aux usages de l'Orient certaines façons européennes qui donnaient beaucoup de charme à sa société. Il avait vu Jérusalem, Chypre, qu'il avait longtemps habitée; le Caire, Pétersbourg;

et il racontait avec une gaieté douce et spirituelle les péripéties de sa vie errante. Sa conversation était toujours d'un grand intérêt; il savait les choses de la politique actuelle, qu'il effleurait à peine avec moi, comme les choses des temps passés, pour lesquelles il ne cachait pas sa prédilection. Archéologue passionné, il me montra quelques cahiers de l'ouvrage qu'il élaborait depuis cinq années, et qu'il se proposait de faire imprimer à Venise : c'est la description historique de tous les monuments grecs de Constantinople. Il l'avait d'abord écrit en grec ancien; puis, d'après les conseils de quelques amis judicieux, il le traduisit ou plutôt l'arrangea en grec moderne; et c'est de cette traduction que je le trouvais occupé (1).

Je lui témoignai le désir de voir dans toutes ses dépendances le palais patriarcal, où je ne connaissais encore que la modeste habitation du patriarche Grégoire.

« Vous ne verrez que des masures, » me dit l'archevêque; « mais, en visitant notre pauvre « imprimerie, n'oubliez pas qu'un Grec d'un « nom obscur, Manolaki, a perpétué sa mémoire

« parmi nous en y fondant, il y a plus de deux « siècles, un collége qui nous a donné des écri- « vains d'un incontestable talent : Dosithée, « Callinique, Mélétius, etc. Sachez aussi, quand « on vous montrera notre église, qu'on nous a « privés de l'église de la Vierge, que nous avait « laissée, dans le centre de la ville, le farouche « vainqueur Mahomet II; monument vénéré de « nos ancêtres sous le nom de *Rose qui ne peut* « *se flétrir*, et dont les Turcs ont eux-mêmes « fait *la mosquée de la Rose*. Ils nous livrèrent « ironiquement, en compensation, cette humble « église patriarcale, où, pour nous consoler de « tant de pertes, nous gardons la chaire et le sou- « venir de Chrysostome, le plus grand et le « plus saint de nos écrivains ecclésiastiques, no- « tre éternel modèle. »

« Le caloyer Hilarion, » continua l'archevêque, « revenu depuis quelques mois du mont Sinaï, « où il a longtemps suppléé à mon absence, va « vous guider vers notre église, et sous les voûtes « obscures de notre imprimerie, dont il connaît « entièrement les travaux et le directeur. »

Je m'acheminai avec le moine Hilarion, Cré-

tois de naissance, vers l'église patriarcale, dont il me signala toutes les curiosités.

C'étaient, en face du trône patriarcal, les deux siéges égaux et toujours vides des deux Princes de Valachie et de Moldavie; le troisième, plus bas et moins orné, destiné au Grand-Interprète de la Sublime-Porte; la chaire antique, incrustée d'ivoire, qui a retenti des accents de la Bouche-d'Or; dans le mur, un tronçon de la colonne du prétoire de Jérusalem, où l'on dit que le Sauveur fut attaché; dans trois châsses distinctes, les corps de Sainte Salomé la Myrophore (ainsi la nomment les Grecs), de Sainte Théophano et de Sainte Euphémie; puis les figures des saints peintes à fresque, avec leurs couronnes d'or, au milieu de paysages rendus parfois assez artistement; un Saint Michel, sur la porte de la sacristie, remarquable par sa tête, d'une expression vraiment archangélique; les tribunes réservées qui cachent les princesses grecques derrière des grillages épais; enfin, le grand tableau de l'Enfer, dont l'original se voit sous le portique du monastère de la Trinité, dans l'île de Calki, où figurent parmi les condamnés aux flammes éter-

nelles bon nombre d'Hospodars et de Princes grecs, réputés trop heureux en ce monde pour l'être aussi dans l'autre.

Je laisse de côté tous ces objets, dignes eux-mêmes d'un long commentaire, pour arriver plus vite à l'imprimerie, où le moine Hilarion me conduisit immédiatement; et je dois dire que, peu frappé de ces pieuses curiosités que je devais revoir, je prêtais toute mon attention à un entretien commencé avec le caloyer sur le seuil même de la maison de l'archevêque de Sinaï; je le continuais dans la cour du palais patriarcal, dans les corridors de l'imprimerie, et même à côté de ses presses gémissantes.

J'avais avidement questionné le moine Hilarion sur le nouveau dictionnaire intitulé KIBOTOS, qu'on disait être le principal motif du rétablissement de l'imprimerie grecque à Constantinople; et mon interlocuteur consentit à me donner sur cette entreprise les détails les plus complets. Pour les consigner ici, ce que j'ai de mieux à faire sans doute, c'est de le laisser parler tout d'un trait, et de rapporter sa conversation telle que je la relis sur les notes que j'en

rédigeai rapidement le soir même de notre entrevue.

II.

« Je ne puis, » me dit le caloyer Hilarion, « m'expliquer à moi-même comment il se fait que les Grecs, nos plus glorieux ancêtres, ont négligé les dictionnaires; mais il est incontestable que dans l'enfance et dans la maturité de leur littérature ils n'en ont usé sous aucune forme, et que le nom même de ces recueils indispensables et toujours volumineux est resté presque inconnu à ces deux époques.

« J'ajoute que si quelques auteurs de l'ère classique nous ont laissé, sans y songer et comme par hasard, certaines remarques grammaticales sur la langue dont ils se servaient si bien, ces remarques, que depuis on a transformées

en préceptes, ont été d'un faible secours pour ériger des vocabulaires réguliers.

«Peut-être cette absence des dictionnaires vient-elle de la confiance que les anciens écrivains avaient dans le sujet et la nature de leurs écrits, ambitieux qu'ils étaient d'instruire leurs contemporains et de leur plaire, beaucoup plus que de bien dire et de s'illustrer eux-mêmes; ils allaient jusqu'à tourner en ridicule les grammairiens amis de la forme et du style, plus que du fond et de la vérité; comme si l'esprit de ces hommes primitifs, tendu sans cesse vers la guerre ou vers les questions judiciaires et politiques, n'eût laissé aucune place à l'étude des mots.

« Ces temps de gloire une fois passés, l'éloquence et les arts passèrent aussi. Pour garder le souvenir de nos premiers siècles, et pour en perpétuer l'influence, il fallut conserver et soumettre à l'appréciation et à l'admiration publiques les chefs-d'œuvre de nos premiers écrivains: de là les interprétations et les scholies.

« En effet, dans la décadence, quand on n'entendit plus résonner les bruits sonores du Pnyx, de l'Académie ou du Portique; quand l'histoire

resta muette et les Muses sans voix, on interrogea leurs antiques favoris; et, à l'aide d'un zèle infatigable, des annotateurs, se partageant entre eux les auteurs modèles et quelquefois s'occupant ensemble de tous, surent ne laisser rien ou presque rien d'inexpliqué dans leur texte, en même temps qu'ils essayaient de surprendre le secret de leur perfection. Après ceux-ci, d'autres émules de cette merveilleuse patience, guidés par ces mêmes essais, rattachèrent, à chaque mot relevé des anciens monuments de notre littérature, les phrases décomposées et analysées par leurs prédécesseurs; et c'est ainsi que les premiers lexiques furent formés.

« Mais ces vocabulaires informes laissaient beaucoup à désirer; incomplets et sans méthode, ils offraient au lecteur plus d'épines que de fleurs ou de fruits. Cherchait-on un mot dans un de ces amas de locutions confuses et embrouillées, on se sentait tout de suite arrêté par un double embarras. Il fallait d'abord remonter à sa racine et la deviner, en torturant bien ou mal le terme lui-même; puis, choisir entre la signification générale ou particulière le sens pro-

pre ou figuré, simple ou collectif; de sorte que, pour le même mot, souvent, après avoir frappé en vain à la porte des lexiques, force était de revenir sans solution à quelques-uns des écrivains primitifs qui l'avait employé : nouvelle difficulté presque insurmontable en Grèce, où les classiques étaient devenus si rares. Aussi l'étude du grec exigeait tant de recherches, de soucis, de temps et de dépenses, que l'ennui survenait dès le début et décourageait bientôt les plus ardents néophytes.

« Je ne sais si le Kibotos fera disparaître ces obstacles, et dégagera notre littérature des ronces qui en défendent l'accès; au moins est-il certain que jusqu'ici tout était écueil pour ceux de nos adeptes qui brûlaient de s'initier aux mystères de la langue paternelle, et que si quelques rares esprits franchissant tant de barrières accumulées saisissaient d'une main hardie les palmes de la victoire, leurs succès isolés n'ont pas suffi pour compenser la honte et le désespoir de tous ceux qui restaient loin du but, et pour leur en aplanir les abords.

« C'est alors que la nation entière a reconnu

la nécessité d'ouvrir une voie plus facile *pour parvenir à l'Hélicon et pour sonder les replis du Parnasse neigeux*, comme dit Homère.

« Dans cette pensée, on conçut le projet d'agglomérer tout ce que nous avions de lexiques, toutes les productions séparées des lexicographes, et d'en former un seul corps d'ouvrage plus parfait, mieux ordonné que les précédents, et propre à devenir pour notre langue et notre nation ce que le dictionnaire de l'Académie française est pour les vôtres. Or, cette vaste entreprise, les Grecs isolés qui l'ont menée à fin ne l'eussent jamais entamée sans les secours et la vive impulsion de leurs compatriotes, et surtout des habitants de Constantinople; car c'est ici que le clergé, les chefs de la nation et de la noblesse *méditent toujours de bienfaisantes pensées*, suivant l'expression du Poëte.

« Ce livre fut donc décrété dans les sages conseils de nos archontes, et voici comment l'idée en fut conçue et adoptée.

« Honteux des ténèbres qui semblaient s'épaissir sur leur génération, nos dignes chefs avaient d'avance mis leurs soins à exciter par-

tout en Grèce, par leurs exhortations et leurs exemples, l'amour du vrai savoir; et quand ils avaient vu la jeunesse s'enflammer pour la science, les hommes mûrs, les vieillards eux-mêmes s'animer d'une égale ardeur, et tous, pour ainsi dire, rejetant les souillures d'un idiome altéré par le mélange des nations; revenir au langage si pur et si élégant de nos ancêtres, ils avaient pensé que le temps était enfin venu de tendre une main libératrice à tous ces jeunes hommes pressés de sortir des abîmes de l'ignorance.

« Et d'abord, pour propager la lumière, on avait emprunté à l'Allemagne et à l'Angleterre le système de leurs Universités, à la France la forme de ses colléges, et toutes ces institutions européennes si favorables *à la philosophie, sans laquelle*, dit Orphée, *vainement chercherait-on à secourir l'humanité.*

« L'Académie de Kourou-Tchesmé venait d'être établie par une ordonnance impériale du sultan Sélim (chose à remarquer) et par les soins assidus de l'illustre et savant Démétrius Morusi, qui en fut nommé l'éphore. Dorothée Proïos,

maintenant archevêque d'Andrinople, y professait les sciences philosophiques; et comme, pour arriver à ces hautes études, il fallait, avant tout, une connaissance approfondie du grec ancien et des classiques, prosateurs ou poëtes, on s'aperçut bientôt de la perte de temps et des difficultés de tout genre que multipliait pour les jeunes élèves l'absence d'un dictionnaire écrit en entier dans l'idiome national.

« On s'était mis promptement à la recherche des moyens les plus expéditifs et les plus efficaces pour combler cette lacune, lorsqu'on apprit à Constantinople que Jean Blastos, médecin, Crétois d'origine, travaillait à Yassi à un glossaire universel. Démétrius Morusi et l'hospodar Alexandre Kantzéri, s'assurant du fait, fournirent aussitôt à ce studieux compilateur tous les lexiques et la collection des auteurs qui pouvaient lui servir à perfectionner son ouvrage, combiné sur la base du Trésor de Henri Estienne. Celui-ci redoubla de zèle, et, après de longues veilles, il livra son œuvre, telle qu'elle était, à ses deux protecteurs.

« En même temps on sut qu'en Moldavie

aussi un certain Jean Philosophos, natif du canton d'Agrapha, après s'être longtemps occupé d'annoter et d'enrichir ce même Trésor d'Henri Estienne, venait de le traduire; mais qu'il était trop pauvre pour supporter les frais d'une telle publication. Ces circonstances, constatées par l'Hospodar Alexandre Morusi, attirèrent l'attention de l'Académie sur le modeste et indigent lexicographe. On apprit que le prince Scarlato Ghika, devançant la sollicitude nationale, avait entouré l'auteur de toutes les ressources littéraires, comme de sa propre et savante critique.

« C'est à ce prince Ghika que Philosophos, envoyant son œuvre non encore corrigée, et même légèrement incomplète (car il n'avait traduit que jusqu'à l'oméga exclusivement), écrivait d'une main mourante : — « La vieillesse « me gagne ; je ne puis plus rien : et, comme « j'ai usé toute ma vie à ce labeur, et qu'il n'est « pas fini, *je le mets sur vos genoux* (2), sachant « bien d'avance que personne mieux que vous « ne peut l'accueillir et l'achever. Moi-même, « n'en doutez pas, si je vis assez, je terminerai

« ce qui reste à faire; mais, si je ne puis ac-
« complir mon devoir jusqu'au bout, au moins
« je mourrai heureux de penser que mon ou-
« vrage ne sera ni négligé ni perdu. »

« Philosophos s'éteignit peu de jours après cette touchante délégation; et le prince Ghika, acceptant le noble héritage, adopta le manuscrit, objet unique des pensées et des regrets de son malheureux ami, et prit soin de l'embellir. Il lui donna *un habit pour sa parure*, et *des chaussures pour faire son chemin*, comme dit un de nos poëtes; et dès qu'il apprit que ses compatriotes méditaient, de leur côté, une publication pareille, il se hâta de leur transmettre le manuscrit, avec les ornements dont il l'avait revêtu tant au dedans qu'au dehors; et il l'accompagna d'une lettre contenant ces mêmes détails sur son origine, comme aussi des conseils remplis du zèle le plus éclairé et du patriotisme le plus pur.

« L'Académie de Kourou-Tchesmé, comparant alors entre elles les productions de Philosophos et de Blastos, trouva les premières incomplètes, et les secondes sujettes à correc-

tion. On jugea qu'un seul homme ne parviendrait pas à composer avec ces deux éléments un bon dictionnaire, et que plusieurs écrivains ne croiraient pas cette tâche ainsi bornée digne de leurs soins spéciaux, et propre à satisfaire l'attente générale.

« On reconnut alors qu'il ne fallait pas se contenter de traduire les élucubrations d'un savant étranger, quelques précieuses qu'elles fussent; mais que l'on devait recourir surtout aux matériaux indigènes et agrandir la base qui devait porter un monument national, afin que, en travail d'une montagne, l'Académie n'en vînt pas à enfanter une souris.

« Aussitôt, réunissant ces essais nouvellement découverts à tous les lexiques imprimés en Europe ou en Orient par les Grecs, et à la collection complète de tous nos écrivains; empruntant les uns à nos bibliothèques privées, les autres aux couvents de la Grèce entière; acquérant partout et à grands frais les meilleures éditions de nos classiques, on plaça ces immenses matériaux dans le sein de l'Académie de Kourou-Tchesmé; puis, après des investigations scrupuleuses, on fit

choix de quatre hommes exercés dans les lettres et accoutumés dès leur enfance à la vie enseignante. Ce furent :

Néophytos Vambas,

Karapatas Païsios,

Nicolas Logadès,

Et Constantin Psomakis.

« On leur recommanda d'écrémer, en quelque sorte, les divers documents mis en leurs mains, de les comparer et combiner entre eux par des études communes, par une critique raisonnée, et de former ainsi un dictionnaire systématique en prenant pour point de départ le Trésor de Henri Estienne, traduit par Philosophos, et accru des nombreuses citations et locutions recueillies par Blastos.

« Ces nouveaux ouvriers, s'emparant de l'atelier comme des matériaux, fondirent ensemble les divers éléments qui leur étaient soumis. Mais, à peine parvenus à la lettre E, deux des collaborateurs manquèrent à la tâche : Vambas se rendit en France pour y étudier la littérature et la philosophie ; Karapatas partit pour remplacer le supérieur du collége de Patmos ; les deux

autres, loin de reculer devant leurs labeurs dès lors doublés, marchèrent courageusement au but, et l'atteignirent après dix ans d'efforts continus.

« L'ouvrage terminé, il restait à retoucher, à rabotter, si j'ose m'exprimer ainsi, la diction, à revoir l'interprétation, qui était le produit de quatre ou de deux plumes différentes, et qu'il importait de resserrer ou d'étendre, autant que le caractère propre et le talent distinct de chacun des écrivains pouvait l'exiger.

« On désigna donc un censeur suprême dont l'habile critique sût orner la phrase, corriger la traduction, suppléer à l'insuffisance, éclaircir les textes obscurs, vérifier les citations; enfin, qui, passant toute l'œuvre au creuset, la jugeât lui-même en dernier ressort, et la présentât enfin toute prête à affronter le jour et la publicité.

« L'archevêque de Cyzique, Joakim de Paros, accepta d'abord ces pesantes fonctions; mais bientôt ses devoirs religieux absorbant ses loisirs, il dut y renoncer; et le livre manqua tout à coup de cette surintendance éclairée qui lui était si nécessaire.

« Alors, Nicolas Logadès, l'un des quatre lexicographes primitifs, ne consultant que son zèle, se consacra tout entier à la révision définitive; et, reprenant à la fois ses propres manuscrits, ceux de ses collègues, tous les glossaires connus, les extraits des auteurs et des scholiastes, redressant les uns, coordonnant les autres, conditionnant le tout selon la méthode la plus commode et la plus sûre, après des peines sans nombre, et à l'aide d'un talent reconnu, mais qui ne fut jamais plus éprouvé, il l'acheva.

« C'est ainsi que fut préparé, concerté et terminé par des Hellènes, en Grèce, ce vocabulaire universel qui fut salué du nom de Kibotos, Arche de la langue grecque. En effet, si les êtres vivants de toute espèce, appelés de tous les points du monde, recueillis dans l'arche de Noé, et sauvés ainsi de l'inondation, se répandirent de nouveau sur la terre, après le déluge, pour la repeupler; pourquoi ne pas espérer aussi que la langue sublime de nos aïeux, close et conservée pendant la tempête dans notre arche littéraire, saura se répandre encore à la voix de

Dieu, et refleurir en Grèce quand l'orage aura fait place à la sécurité?

« Et, non-seulement notre Arche contient et rassemble tout ce qui est disjoint et comme égaré chez les autres lexiques; non-seulement elle épure, coordonne et symétrise tout ce qu'elle a sauvé, mais encore elle appuie de citations et d'autorités irrécusables ses allégations, reproduit les textes originaux des poëtes et des prosateurs indigènes, fixe la théorie de la prononciation, signale les contractions, la valeur des tropes, des périphrases, et explique les règles et les formes de la syntaxe de manière à ne plus offrir d'embarras ou de doute au lecteur (3).

« Elle touche même aux allégories mythologiques, à l'histoire, à la topographie, et ne néglige aucun proverbe ancien, soit qu'elle l'interprète dans son obscurité, soit qu'elle le rapproche de nos proverbes modernes : elle traduit même en assez grand nombre les termes hébreux; et, si c'est un soin dont un dictionnaire purement national pouvait se dispenser, on conviendra du moins que, par ce supplément de lumière, elle ne peut qu'éclairer davantage et fournir aux fu-

turs lexicographes plus de facilités pour approcher de la perfection.

« Ce n'est donc pas seulement considérée en elle-même que notre Arche peut paraître bien et utilement remplie ; elle l'est encore comparativement aux autres dictionnaires ses prédécesseurs : car, de ceux-ci, le plus estimé est sans contredit le Trésor de Henri Estienne ; et notre Trésor à nous, Hellènes méconnus, est plus complet encore, puisqu'il contient, en outre, toutes les richesses nationales et tous les joyaux épars dans les lexiques allemands de Schneider, et anglais de Th. Morell, tous les deux soigneusement compulsés. Enfin, si rien n'est parfait et irréprochable dans les écrits des hommes, bornés et sujets à l'erreur par leur nature même, du moins ceux de nos compatriotes qui, sans orgueil et sans ambition, viennent d'ouvrir à tous la route du savoir, peuvent-ils dire comme Nestor :

« *Personne n'aura jamais d'intentions meilleures et de pensées plus pures que celles dont je suis animé.* »

Après cette dernière citation, le moine Hilarion prit haleine, et je vis bien que, sans figu-

rer parmi les coopérateurs notoires du volumineux glossaire, il y avait une part anonyme. Je lui en fis honneur en moi-même, sans le lui dire, pour ne pas contrarier sa modestie, et je le laissai continuer.

« Quand les chefs religieux et politiques de la nation grecque ont vu le Kibotos entièrement corrigé et perfectionné dans ses parties comme dans son ensemble, ils n'ont pas voulu que le flambeau s'éteignît dans l'ombre, et ils ont décidé que l'Arche serait publiée et répandue au plus tôt ; mais rien n'était plus difficile à surmonter que ce dernier obstacle. Il y avait bien eu autrefois une imprimerie nationale dans ce même soi-disant palais où nous sommes en ce moment, sous l'autorité et la direction du patriarche Grégoire ; mais, négligée pendant son exil, et succombant sous le poids des dettes, elle était fermée depuis près de dix ans : on résolut de la rétablir à tout prix, et d'y faire paraître le Kibotos.

« Ce n'était pas assez de dire ou de vouloir, il fallait *oser*. Vous me comprenez sans doute. Sélim n'était plus. Nos dominateurs, si ingénieux

dans leurs soupçons, ne pouvaient-ils pas voir dans nos paisibles essais de grammaire un acheminement vers la révolte des intelligences, et un pas indirect vers l'indépendance politique? Dans ce cas, quelle vengeance!

«Trois courageux protecteurs s'offrirent alors, et se signalèrent par leur zèle généreux et par leur initiative. C'étaient le patriarche Cyrille, littérateur lui-même; Jacques Argyropoulo, le grand interprète de la Porte; et Michel Soutzo, gendre et chargé d'affaires du Prince régnant de Valachie.

« A leur souffle puissant, l'imprimerie nationale se vit renaître de ses cendres, sous la direction d'Alexandre Argyramme et de Constantin Corisios; et tous deux n'eurent de repos que lorsque la presse, que vous voyez, eut gémi sur les premières pages de l'Arche hellénique. »

Après ces mots, le moine Hilarion se tut.

III.

J'ai sans doute, dans cette note tracée immédiatement après notre conversation, métamorphosé en récit continu et en phrases arrondies la narration ou le style parlé du Caloyer. J'en ai retranché, on s'en aperçoit aisément, mes questions et les incidents de notre longue promenade, qui plus d'une fois l'entrecoupèrent; mais je n'ai rien changé au sens du discours ou à l'exactitude des faits; et l'on peut s'en assurer comme moi, car j'ai retrouvé, peu de temps après, dans l'épître-préface du Kibotos, rédigée par ce même Religieux, l'historique de l'Arche de la langue grecque, revêtue cette fois de plus brillants habits, trop pompeux même à mon gré; et j'y ai reconnu sans peine que ma visite aux presses patriarcales avait surpris l'auteur au mi-

lieu de l'enfantement de cette préface, dont son récit n'était que la reproduction.

Quoi qu'il en soit, le moine grec avait fini de parler ; et, après un long silence, — Qu'est-ce donc, lui dis-je, Pappas Hilarion, que cette solitude du mont Sinaï, d'où les Caloyers reviennent si pleins d'esprit, de littérature et de science? — « Seigneur étranger, » me répondit-il en souriant, « nos couvents, et surtout le monastère du Sinaï, « plus isolé que les autres, sont les asiles de « l'étude et de la méditation. Quand nos chefs « spirituels jugent que nous avons acquis dans « la retraite assez de connaissances pour être « utiles à nos frères, ils nous rappellent auprès « d'eux, et dirigent à leur gré nos faibles ta- « lents. »

J'ai su, depuis peu, que le moine Hilarion, devenu évêque de Bulgarie, avait traduit Sophocle en grec vulgaire, et n'avait pu, faute d'argent, imprimer cet ouvrage. Pauvre et privé de son évêché par les troubles politiques, il avait traduit en grec vulgaire aussi l'Écriture-Sainte pour la Société biblique de Londres. — Il habitait, il y a vingt ans, une petite maison délabrée dans

le quartier d'Eyub, le plus respecté et le moins bruyant des faubourgs de la capitale. Son zèle pour les lettres, son amour pour la langue antique, son ardeur pour leur propagation, ne s'étaient pas encore amortis sous le poids des malheurs, des années, et sous la triste expérience de la vie.

Nous étions encore sous les voûtes obscures de l'imprimerie patriarcale, où le moine Hilarion achevait son récit, quand nous rencontrâmes Alexandre Argyramme, le directeur actuel. Celui-ci me fit voir, à son tour, quelques brochures pieuses publiées par l'ordre du Patriarche; entre autres certaines exhortations ou homélies, en langue turque, imprimées en caractères grecs pour l'édification des chrétiens de la Caramanie qui reconnaissent l'autorité du Synode, mais qui ne parlent que le turc, et ne savent de la langue grecque que l'alphabet. Lord Byron s'était étonné avant moi de cette singularité de la presse ecclésiastique.

Argyramme nous conduisit ensuite dans son cabinet, où je vis, sous sa clef, en une énorme caisse, le manuscrit entier du Kibotos, atten-

dant l'impression, toujours très-lente en Turquie; et c'est tout au rebours de nos procédés parisiens, où bien souvent l'écrivain écrit encore ce que l'imprimeur imprime déjà. Je tiens de ce même Argyramme les détails typographiques suivants :

Dans le manque de tout papier fabriqué en Grèce, on avait pensé un moment à se servir du papier turc; mais, comme il eût démesurément augmenté le volume et les frais, que, lourd, épais, excessivement gommé, il est préparé pour l'écriture où les Ottomans excellent, et nullement pour la presse dont ils se soucient peu, on dut y renoncer, et se contenter, par économie, d'un papier allemand, commun, mal tissu et jauni, qui est la principale défectuosité du livre. Les caractères, venus de France, sont sortis de la célèbre fonderie de MM. Didot.

Le tirage avait commencé en 1816; mais l'exécution avait dû être ralentie et plus d'une fois suspendue par l'insuffisance des presses. Les Patriarches ont en effet fréquemment interrompu la *composition* (terme typographique), pour publier divers fragments de théologie; et, deux

ans après la première feuille, je vis sortir sous mes yeux, des machines à bras, seulement la trois-cent-quatre-vingtième page (moitié du premier volume), portant en tête *Ara*.

Le Kibotos devait être tiré à deux mille deux cent cinquante exemplaires, et divisé en quatre tomes. Il est en grand in-folio. Chaque page simple contient trois colonnes de quatre-vingt-quatorze lignes chacune. Le premier volume est de sept cent soixante-trois pages, et finit à la lettre D. La lettre A, qui dans les lexiques grecs équivaut à un cinquième de l'alphabet entier, comprend à elle seule quatre cent quatre-vingt-six pages.

Avant de quitter Argyramme, j'arrêtai avec lui que l'ambassade de France paraîtrait en tête des souscripteurs du Kibotos; et, en 1819, je transmis à Paris cinq exemplaires du premier volume recouverts de l'imparfait cartonnage, seul usité jusqu'alors dans la ville de Constantin. Je fis suivre l'envoi d'une notice succincte sur les opérations de l'imprimerie patriarcale, et cette notice, à mon grand étonnement, reçut elle-même à Paris les honneurs de l'impression(4).

J'y disais à propos du Kibotos, sans partager tout à fait l'enthousiasme de son apologiste le Caloyer Hilarion, qu'écrit en grec moderne relevé, ce lexique donnait aussi en grec vulgaire l'expression correspondante au mot grec ancien qui sert de texte à l'article. On y trouve toujours, ajoutais-je, la phrase entière de l'auteur cité, avec son indication exacte; enfin, on y donne une attention toute particulière aux composés des verbes, dont le nombre est presque infini dans la langue hellénique, et aux diverses acceptions des mots.

IV.

Quelques mois après la publication de ce premier volume, je vis à Scio Néophytos Vambas. — Dans nos confidences, ainsi que dans nos longues promenades sur la plage et dans

les jardins embaumés de son île favorite, il me disait :

« J'ai toujours regretté de n'avoir pu per-
« sévérer dans ma coopération au Kibotos;
« j'aurais aimé à attacher plus particulièrement
« mon souvenir à ce grand monument patrio-
« tique : mais des intérêts qui me semblaient plus
« graves venaient m'en distraire incessamment.

« Quand j'essayais de recueillir dans le passé
« nos trésors littéraires, l'indigence de notre
« infortunée génération revenait assaillir et affli-
« ger sans relâche ma pensée : si je réservais
« quelques instants de solitude et de silence à
« mes recherches philologiques, les cris de mes
« malheureux compatriotes troublaient mes rares
« loisirs : enfin, à peine l'aspect de ces belles
« mers et de cette riche nature qui a si bien
« inspiré les poëtes antiques dont je feuilletais
« les chefs-d'œuvre, me ramenait-il vers mes
« lettres bien-aimées, qu'aussitôt la contem-
« plation de notre misère, de notre abaissement
« politique et de notre esclavage m'animait à
« rallumer le courage de notre jeunesse par des
« enseignements plus directs.

« Ainsi, je dus me consacrer tout entier à « l'éducation publique, et me borner à faire des « vœux pour le succès de mes collaborateurs, « plus heureux et moins activement occupés « que moi. J'espérais trouver dans leurs travaux « de véritables secours pour les nouveaux dis- « ciples de Platon et de Chrysostome que, dans « le gymnase de Scio, je formais aux vertus « morales et à la foi. Je dois le dire, le premier « tome du Kibotos n'a point trompé mon at- « tente, bien qu'il y ait quelque orgueil caché « sous cet aveu, puisque c'est le seul volume « auquel il m'ait été donné de concourir. »

Depuis la révolution grecque, je me suis mis inutilement en perquisition du Kibotos, dont le deuxième tome, suivant les promesses du prospectus, devait être à peu près terminé quand l'orage éclata sur le Phanar. Le vent de la tempête aura-t-il dispersé pour jamais ces feuilles précieuses, ou son nom l'aura-t-il préservé de la fureur des ondes? et, comme sa patrone primitive, aura-t-il surnagé au sein de tant de débris?

Des lettres reçues à diverses époques de Cons-

tantinople et d'Athènes n'ont pu rien m'apprendre du manuscrit; mais si, depuis un quart de siècle, il n'a pu aborder un de ces ports plus tranquilles ouverts pour l'accueillir, ne doit-on pas en conclure qu'il a péri dans le naufrage? Plusieurs Grecs que j'ai consultés ont paru le croire comme moi; et le dernier Hellène à qui j'en parlai fut l'illustre Colettis. Je ne sais si je devrais dire à quelle occasion, et pourtant je ne puis renoncer à placer ici ce triste et suprême souvenir.

Peu de temps avant son retour à Athènes, que sa mort devait suivre de si près, je dînais à côté du général Colettis, Ministre plénipotentiaire grec en France. Le plus jeune de nos convives venait de raconter qu'une odalisque de Paris, plus sensible que lettrée, en se séparant d'un secrétaire de l'Ambassade ottomane rappelé à Constantinople, lui avait fait jurer ou de revenir auprès d'elle, ou, disait-elle, de se précipiter dans le Phosphore.

Et comme on riait de cette naïveté, quelque peu leste :—« L'odalisque parisienne, » me dit le général Colettis, « pourrait bien avoir raison;

« mais on me taxerait de pédant ou d'homme « trop galant pour mon âge, si je prenais tout « haut sa défense. Sachez donc pour vous seul « que plusieurs de nos autorités archéologiques « ont voulu déposséder le Bosphore de son ap« pellation mythologique et l'intituler Phos« phore, comme vient de le faire la jeune Pari« sienne. On a prétendu que le nom actuel n'est « qu'une corruption du nom primitif, adouci « par l'euphémisme.

« Quand le roi Philippe de Macédoine, dit-on, « assiégeait Byzance, pendant qu'il creusait, la « nuit, un chemin souterrain pour y pénétrer, la « clarté de la lune (le Phosphore en grec) dévoila « ses tentatives aux assiégés, qui le contreminè« rent, et nommèrent pour cette raison *Phos*« *phore* le lieu témoin de leur salut.

« Quant à moi, » ajouta le général Colettis avec un soupir, « si j'y pouvais quelque chose, croyez« le bien, ce n'est pas son nom que je change« rais, mais ses habitants..... Au reste, si je con« nais si pertinemment cette version étymolo« gique, » continua mon voisin, « c'est que, tout « récemment encore, je l'ai lue dans mon Kibo-

« tos, qui l'a empruntée, si je ne me trompe, à « Étienne de Byzance (5). »

A ce mot de Kibotos, mon attention redoubla. — Quoi donc? interrompis-je, vous aussi, vous possédez et consultez le premier volume de l'infortuné Kibotos? Sauriez-vous donc quelque chose de son sort, et allez-vous fixer mes incertitudes, et me révéler sa résurrection?

— « Hélas! non, » me répondit le général Colettis; « mais, comme vous à Constantinople, « je portais, dans ma retraite natale, un vif in- « térêt à cette entreprise littéraire.

« Tout jeune encore, j'ai connu Blastos, mé- « decin comme je l'ai été moi-même. Par les dé- « sirs et sous la direction du savant Coraï, qui « invoquait à grands cris un dictionnaire natio- « nal, Blastos commença et poursuivit ses élu- « cubrations *lexicologiques*; et comme j'avais « souhaité que ce vaste répertoire de mots « grecs contînt aussi quelques notions précises « de la mythologie, de la géographie et des « sciences, je rédigeai moi-même quelques-uns de « ces articles à l'ombre des sommets du Pinde, « où j'ai vécu humble littérateur, avant de de-

« venir guerrier et diplomate. Qu'en reste-t-il?
« Je l'ignore. La révolution de 1821 a imposé
« silence à la presse grecque de Constantinople,
« et, dans les troubles sanglants du Phanar, le
« manuscrit lui-même aura disparu.

« Ce manuscrit, vous le savez, était si volu-
« mineux, qu'il n'en existait sans doute aucune
« copie complète. Mais si nous avons à déplorer
« pour jamais cette perte, s'il faut désespérer
« d'en retracer les vestiges, c'est une œuvre à
« recommencer; et je crois fermement qu'avec
« le concours de quelques anciens collabora-
« teurs, le zèle des nouveaux, aidés de ce que
« nous possédons déjà du livre, qui nous donne
« à la fois la marche et le modèle, avec quelques
« fragments des trois derniers tomes manuscrits,
« dont il ne serait pas impossible peut-être de
« retrouver les minutes dans les familles des ré-
« dacteurs primitifs, nous pourrions un jour
« reconstruire cet édifice si important pour
« l'enseignement, et par conséquent pour la
« civilisation de la nation grecque. »—

Quand je viens à me souvenir de ces paroles du général Colettis, je me prends à méditer tris-

tement sur la destinée de ce vaillant homme d'État dans les jours si courts de sa direction politique, jours consumés par tant de luttes et d'agitations intestines. Le premier ministre à Athènes aura-t-il pu accomplir les vœux formés par l'ambassadeur grec à Paris? . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Telles furent les singulières aventures d'un manuscrit, monument et refuge de la langue hellénique. Né dans l'ombre; grandi pendant trente années sous l'égide d'un peuple asservi; périssant au milieu du triomphe de la régénération politique, et ne devant laisser de lui qu'une trace imparfaite : comme s'il avait été dans sa destinée de montrer encore de loin le but qu'on venait d'atteindre, et d'attester seulement la grandeur de l'entreprise.

NOTES

DE L'ARCHE

DE LA LANGUE GRECQUE.

(1) Mon ami M. Michaud m'a dit avoir vu à Constantinople, imprimée, cette description des monuments grecs de Byzance : c'était une compilation des écrits européens, et non le résultat de dé-

couvertes ou d'aperçus nouveaux. Il ajoutait que l'auteur était Patriarche en 1830, et l'avait reçu en cette qualité au Phanar.

(2) *Je le mets sur vos genoux*, expression homérique dont les langues orientales ont hérité. (Voir le troisième vers de la *Batrachomyomachie.*)

(3) « Les vocabulaires de tous les auteurs grecs se-
« raient la base d'un dictionnaire parfait, où on exposerait
« d'abord la signification primitive, et ensuite toutes celles
« qui en dérivent, avec les variations par ordre chronolo-
« gique, et où on rangerait par ordre alphabétique toutes
« les explications des mots grecs qui se trouvent dans les
« anciens scholiastes et dans les ouvrages divers des criti-
« ques, commentateurs et antiquaires modernes. »

DANSE DE VILLOISON, *Mag. enc.*, t. I.

Voilà, sans plus chercher, l'idée mère du Kibotos!

(4) *Revue encyclopédique*, 1821, t. IX, p. 525.

(5) J'ai éprouvé quelque embarras à franciser le mot Kibotos. Et, si je n'ai pas osé lui laisser le genre féminin dont il jouit en grec, c'est en raison de sa terminaison et de son allure, qui m'ont semblé toutes masculines.

FIN DE L'ARCHE DE LA LANGUE GRECQUE.

UN AMBASSADEUR

DE

LOUIS XIV.

UN AMBASSADEUR

DE

LOUIS XIV.

Constantinople, 9 janvier 1818.

Le temps est sombre : des vapeurs nébuleuses, chassées par les vents de la Mer-Noire, s'amoncellent sur la ville de Constantin. Une brume pluvieuse et froide, s'appesantissant sur les Mos-

quées de la première colline et sur la pointe du Sérail, me dérobe l'aspect de l'Olympe, ainsi que les îles des Princes, plus rapprochées.

Que faire, en Orient, en l'absence du soleil?... Armé de la clef confiée à ma garde, je traverse, à la hâte, la terrasse dominant l'entrée du Bosphore, puis le bosquet, flétri par les souffles de l'hiver, qui séparent le palais de France de sa chancellerie. Une porte de fer crie sur ses gonds, et les caveaux destinés à défendre contre de trop fréquents incendies les archives de l'ambassade me reçoivent sous leurs larges et épaisses pierres de taille. Je m'assieds sous ces voûtes sépulcrales à demi, auprès des manuscrits de tant d'auteurs disparus, vieil arsenal des ruses de l'Orient, où se révèlent dans leur nudité l'histoire secrète de l'empire turc et les intrigues européennes, groupées de tout temps autour de lui. Je secoue un moment la poussière de ces négociations mortes et oubliées, et j'interroge mes illustres prédécesseurs pour pénétrer les mystères d'un art qu'ils ont si excellement pratiqué.

Que de patience et de souplesse dans les for-

mes chrétiennes! que de sinuosités et de lenteurs dans les procédés ottomans! Que de graves intérêts des États compromis par le caprice des princes, plus souvent encore par les passions et les rivalités des cabinets! Je remonte, en feuilletant ces curieuses annales, du style brillant et académique de M. de Choiseul, l'helléniste, à la sage et solide expérience de M. de Saint-Priest, le pacificateur; à la prudente finesse de M. de Vergennes. Je passe rapidement les habiles dépêches de MM. de Villeneuve et de Castellane, noms chers à la Provence, et j'atteins le dix-septième siècle.

Je ne sais comment, tout à coup, une feuille se détache de ces volumineuses correspondances. Soulevée par les haleines indiscrètes de l'Euxin, que le soupirail barré de fer laisse arriver jusqu'à moi, elle allait s'envoler, comme un oracle de la sibylle, quand je la saisis et y remarque un nom connu de l'Aquitaine, nom qui m'est depuis longtemps et particulièrement familier.

C'est, disons-le prosaïquement, le brouillon d'une lettre toute littéraire adressée par M. de Guilleragues, ambassadeur de Louis XIV, à

M. *Racine*, trésorier général de France, à Paris. Je me souviens confusément de l'avoir lue dans une édition récente des œuvres du poëte. M. de Guilleragues a appartenu à cette même magistrature de Bordeaux, la gloire de notre province, qui, s'illustrant des écrits de Montesquieu, a brillé dans les jours néfastes de la révolution et de l'anarchie, comme à l'heureuse époque de notre renaissance constitutionnelle.

J'aime à retrouver, jusque dans les hyperboles de mon compatriote, quelques accents du pays natal ; et, émule de sa témérité, je ne crains pas, Gascon moi-même, d'attaquer et de soumettre à mon audacieuse controverse les raisonnements, ou pour mieux dire les paradoxes d'un ambassadeur gascon comme moi.

Que ne donnerais-je pas pour retrouver, à côté de cette lettre de M. de Guilleragues, dont je vais transcrire les insultants paragraphes, l'épître provocatrice où Racine, en lui envoyant ses tragédies, le questionnait avidement sur la Grèce et sur Homère, son poëte favori ! Que ne puis-je surtout lire la réplique, où l'auteur de *Phèdre* aura sans doute vengé les poëtes et les

historiens, objets de son culte? Mais quoi! le diplomate, ami du grand Condé, l'appréciateur si éclairé du génie moderne, injuste pour les Grecs seulement, n'a laissé dans les archives de Constantinople, à côté des traces de son outrage, aucun autographe du futur chantre d'Athalie.

Dans mon dépit de mes vaines recherches, je me mets à tracer rapidement autour des assertions de M. de Guilleragues mes énergiques réfutations. J'oppose à ses essais de lèse-antiquité les efforts de mon zèle classique; je l'appelle en champ clos dans cette plaine de Troie, où il n'y a ni haie, ni clôture, ni limite, mais qui a vu de plus sanglants combats. Je sonne la charge, et prêt à courir sus, la plume en arrêt, je me place en regard de mon antagoniste, à qui, pour être courtois tout à fait, je cède l'honneur du premier coup. Je rapporte donc en entier l'exorde de sa lettre agressive; après quoi, je me contenterai de citer les fragments qui ont le plus fortement remué ma bile archéologique.

A MONSIEUR RACINE,

TRÉSORIER GÉNÉRAL DE FRANCE, A PARIS.

« Au palais de France, à Péra, le 9 de juin 1683.

« J'ai été sensiblement attendri et flatté, « Monsieur, de la lettre que vous m'avez « fait l'honneur et le plaisir de m'écrire. « Vos œuvres plusieurs fois relues ont justifié « mon ancienne admiration. Éloigné de vous, « Monsieur, et des représentations qui « peuvent en imposer, dégoûté de ces pays « fameux, vos tragédies m'en ont paru en-« core plus belles et plus durables. La vrai-« semblance y est merveilleusement obser-« vée, avec une profonde connaissance du « cœur humain dans les différentes crises « des passions. Vous avez suivi, soutenu et « presque toujours enrichi les grandes idées « que les anciens ont voulu nous donner, « sans s'attacher à dire ce qui était. Dieu « me préserve de traiter la respectable an-

« tiquité comme Saint-Amand a traité l'an-
« cienne Rome! Mais vous savez mieux
« que moi que, dans tout ce qu'ont écrit les
« poëtes et les historiens, ils se sont plutôt
« abandonnés au charme de leur brillante
« imagination, qu'ils n'ont été exacts obser-
« vateurs de la vérité. »

Cela fait, j'épouse tout d'abord la querelle du Scamandre et du Simoïs, que j'ai plus à cœur de réhabiliter pour les avoir vus tout récemment couler sous mes yeux, tels que les a décrits Homère.

« Le Scamandre et le Simoïs sont à sec dix
« mois de l'année. »

Il en coûtait si peu à M. de Guilleragues de n'en point parler par ouï-dire, et de constater lui-même, en ce qui les concerne, l'entière vérité! Au milieu des loisirs que fait aux envoyés européens le séjour assidu de Constantinople, entre une dépêche et l'autre, ne pouvait-il se laisser glisser, au gré des courants du Bosphore et de la Propontide, dans une de ces barques

rapides qu'ils entraînent chaque jour? Il aurait admiré de plus près les riantes beautés de l'Hellespont, qu'aucun écrivain d'autrefois n'a certes exagérées. Débarqué au cap Troyen, près de ces fleuves qu'il a gratuitement *mis à sec*, il aurait compté les sources du Scamandre et franchi le torrent du Simoïs.

Il aurait compris alors, comme le lui expliquait l'Iliade, que le Scamandre s'échappe incessamment par de nombreuses fissures des roches qui forment les dernières pentes du mont Ida, comme la Sorgue, à Vaucluse, reparaît chaque année, par une seule issue, au pied du mont Ventoux. Il eût reconnu que l'eau du fleuve divin, toujours limpide, puisqu'elle est le produit des réservoirs intérieurs et des infiltrations souterraines des montagnes de Phrygie, traverse la plaine de Troie, tantôt rapide et contenue dans un vaste sillon, tantôt lente, et répandue dans de longs marais que nuls travaux n'ont pu dessécher depuis Homère; tantôt, enfin, réunie aux ondes du Simoïs.

« Leur lit n'est qu'un fossé. »

Son lit, près de ses sources et de son confluent, *n'est qu'un fossé,* si l'on veut; mais c'est un fossé que le Xanthe s'est creusé lui-même, ombragé des mêmes arbres, cher aux mêmes poissons qu'a signalés le poëte, et toujours paré de la plus riche verdure. Enfin, avec bien moins d'imagination qu'il n'en a fallu pour tout dénaturer, l'illustre Zoïle aurait pu assimiler le Scamandre à nos rivières de France les plus pures et les plus paisibles, l'Indre ou la Bayse, par exemple.

Le Simoïs, au contraire, fils des neiges et des forêts, est un véritable gave (je choisis, on le voit, mes points de comparaison dans le voisinage de mon antagoniste, et parmi les pays que je suppose les plus familiers à ses yeux). Son cours est de huit à dix lieues; il est le frère du Granique, dont, heureusement pour Alexandre, Appien et Quinte-Curce, M. de Guilleragues n'a pas prononcé le nom. Ici, pas plus de fossé que de lit. C'est, d'abord, un large ravin dans les gorges de l'Ida que le torrent fait retentir longtemps du bruit de son passage; puis, c'est une longue traînée de blocs de marbre, de cailloux

et de sable, à travers la plaine, que le fleuve parcourt jusqu'à la mer d'un flot irrégulier, mais perpétuel; plus faible en hiver et en été, quand les neiges ne fondent pas encore, ou quand elles sont fondues tout à fait; plus fort au printemps et en automne, saison des pluies.

Mais, je le répète, le poëte primitif n'a trompé ni M. de Guilleragues ni personne sur le Simoïs et sur le Scamandre, qui sont encore rigoureusement tels qu'il les a représentés.

« Cidaris et Barbysès portent bien peu « d'eau dans le port de Constantinople. »

J'ai moins d'amour-propre pour le Cidaris et le Barbysès, bien que leurs rives soient le but de mes promenades favorites; ruisseaux obscurs jadis, à peine connus aujourd'hui, dont les noms sont peu dignes de rivaliser avec ceux qu'a immortalisés Homère. Disons mieux : ces petits courants, d'une eau fraîche et transparente, plus que profonde, ne sont guère cités que depuis l'époque où il a plu à l'Europe d'envoyer aux Sultans en ambassade certains demi-

savants, disciples de Perrault l'anti-pindarique, plus que de l'homérique Boileau; lesquels, comme pour se consoler de ce qu'ils appelaient *leur exil loin du soleil de la cour* (termes d'une autre lettre de M. de Guilleragues, moins injurieuse pour l'antiquité, dont je retrouve aussi les fragments), se sont occupés de déterrer quelques noms grecs à l'entour de leur résidence, et ont donné le jour à ceux-ci.

Je les abandonne volontiers aux dédains de mon compatriote; mais, avec tout le respect que doit un secrétaire d'ambassade de Louis XVIII à un ambassadeur de Louis XIV, je proteste en faveur de l'Hèbre, qu'il a classé trop bas;

« L'Hèbre est une rivière du quatrième
« ordre; »

et qui, si nous retranchons de la Turquie, avec Méhémet-Ali, l'Égypte, avec l'Autriche et la Russie, le Danube, me paraît le plus grand des fleuves qui portent le joug ottoman : joug chancelant que l'Euphrate a trop souvent secoué pour entrer lui-même en concurrence. L'Hèbre

a cent lieues de cours; il porte, en longs radeaux, les sapins de l'Hémus, comme le Rhin charrie les sapins de la Forêt-Noire; et il promène, au sein des plus vertes prairies, les barques pontées d'Andrinople jusqu'à la mer de Samothrace. Je ne saurais mieux le comparer qu'à l'Adour, ornement des Pyrénées, ou plutôt à la Garonne, si M. de Guilleragues me le permet.

Et comment ne rend-il pas plus de justice à l'Hèbre, ce plénipotentiaire privilégié qui, sur ses rives, reçut un accueil si favorable et si insolite? J'en lis les piquants détails dans un écrit que M. de Guilleragues rédigea lui-même sous un nom emprunté, et qui parut un demi-siècle plus tard sous le titre de *Curiosités historiques*.

Le Sultan résidait à Andrinople, sur les bords de la Maritza, nom moderne de l'Hèbre d'Orphée, pour se livrer avec moins de distractions au plaisir de la chasse.

« Le Sultan Méhémet n'avait pas de plus « grand plaisir que de chasser pendant les « pluies, les froids, les neiges et les glaces les « plus terribles. En effet, les gens mêmes du « Sérail assurent, bien qu'il ne se soutienne et

« ne marche qu'avec difficulté, qu'il ne se sent « plus, et *s'échauffe* de telle manière, d'abord « qu'il voit *la neige*, que l'on n'est jamais assez « prompt pour seller son cheval, et qu'il part « sans attendre personne pour le suivre. » (*Curiosités historiques.*)

Quel Nemrod que ce fougueux héritier du Sultan Othman ! ! !

M. de Guilleragues était retenu à Péra, loin de l'impérial descendant de Mahomet, par des intrigues dont un autre historien anonyme parle ainsi :

« Il y avait déjà longtemps que le grand « douanier amusait l'ambassadeur, lui faisant « donner de temps en temps des paroles, dont « les secondes, détruisant en quelque façon les « premières, étaient réparées par d'autres qui « ne signifiaient rien. » (*Lettre d'un officier du Grand Vizir à un Pacha, touchant la négociation de M. de Guilleragues.*)

Enfin, le jour tant retardé de l'audience arrive.

« Jamais les Turcs n'ont eu une joie pa- « reille; ils regardaient attentivement M. l'am-

« bassadeur comme le libérateur de l'empire;
« et ajoutaient ces paroles : VOICI CELUI QUI EÛT
« PU FAIRE BRÛLER CONSTANTINOPLE S'IL EÛT ÉCRIT
« UN MOT AU PADISCHA DE FRANCE..... La fable
« de la parenté du Grand-Seigneur et de M. de
« Guilleragues » (par les femmes sans doute)
« était si fort à la mode, que le peuple même
« criait au coin des rues, où il s'était ramassé
« pour le voir passer : *Les Français sont parents*
« *du Sultan Méhémet Tékil*, c'est-à-dire *le Vic-*
« *torieux*..... On ne finirait jamais, si l'on voulait
« entreprendre d'étaler toutes les belles pensées
« que les musulmans trouvèrent ce jour-là. »
(*Curiosités hist.*, t. 1, p. 67.)

Ai-je donc eu si grand tort de rapprocher l'Hèbre de la Garonne? ou plutôt, ne pourrait-on pas deviner à ces détails que l'ambassadeur *se livrant*, à son tour, *au charme de sa brillante imagination*, n'avait pas renoncé tout à fait au ton et au style de *gazetier* (j'aurais dit *folliculaire*, si le terme n'avait été inventé depuis), dont il avait jadis fait usage en France en sa qualité de directeur de la *Gazette de Paris?*...

— Je poursuis.

« Les vingt-deux royaumes de l'Anatolie,
« le royaume de Pont, la Nicomédie donnée
« aux Romains, l'Ithaque, présentement l'île
« de Céphalonie, la Macédoine. »

Les vingt-deux royaumes de l'Anatolie, et tous ceux que l'ambassadeur énumère si complaisamment pour en rire, n'étaient pas, sans doute, des royaumes taillés sur le modèle de la France de Louis XIV, qu'il avait l'honneur de représenter; mais je le prie de ne pas oublier que les rois mythologiques, bergers des peuples, étaient à peu près ce que furent plus tard les chefs féodaux de nos provinces : quelque chose de plus cependant que ce qu'il nomme de petits seigneurs. Les plus importants de ces chefs de nation eussent pu rivaliser en puissance avec nos ducs d'Aquitaine, que je nomme les premiers par politesse pour M. de Guilleragues, nos comtes de Champagne, de Toulouse ou de Nevers, qui n'ont pas toujours valu autant que Nestor, Ajax et le prudent Ulysse.

Il voudra bien observer, au surplus, que si,

sur sa parole, nous réduisons plus bas de quatorze quinzièmes la somme des troupes fournies par tous les pays qu'il a cités, l'exagération, dont il croit reconnaître les traces partout, ne serait plus cette fois du côté de la Grèce, mais bien du côté de la Gascogne.

« Les terroirs de Larissa et d'Athènes ne « peuvent jamais avoir fourni la quinzième « partie des hommes dont les historiens « font mention. Il est impossible que tous « ces pays, cultivés avec tous les soins ima- « ginables, aient été fort peuplés ; le terrain « est presque partout pierreux, aride et sans « rivière ; on y voit des montagnes et des « côtes pelées, plus anciennes assurément « que les plus anciens écrivains grecs. »

L'armée d'Agamemnon devant Troie, chiffres en mains (car c'est ainsi qu'il faut parler à M. de Guilleragues, ancien président de la cour des aides de Bordeaux), se composait de quatre-vingt-dix mille hommes, et non de trois cent mille, s'il faut suivre à la lettre le dénom-

brement du deuxième livre de l'Iliade; et ce dénombrement, comme on le sait, fait autorité en géographie et en statistique, quoique la première de ces deux sciences ne fût pas encore inventée, et bien que la seconde soit née de nos jours. Ces quatre-vingt-dix mille Grecs sont une moyenne prise des cent vingt hommes qu'Homère donne (vers 506) à chacun des premiers vaisseaux, et des cinquante hommes seulement (vers 708) qu'il fait porter à chacun des derniers. Ce même catalogue élève au nombre de mille soixante, et non de deux mille, les vaisseaux de la flotte combinée, y compris la fraction des trois barques du pauvre Nirée, le plus beau et le plus mal pourvu des Grecs.

« Le port d'Aulide, absolument gâté,
« peut avoir été très-bon ; mais il n'a jamais
« pu contenir un nombre approchant de
« deux mille vaisseaux ou simples barques. »

Or, sans examiner si le port d'Aulis, tel qu'il est maintenant, ne pourrait pas contenir un mil-

lier des barques d'autrefois, on conviendra du moins que les rades de l'Aulide, *qui ne sont point gâtées du tout*, ou plutôt le détroit de l'Eubée et de l'Attique, sont plus que suffisants pour cet effet.

« Je croirais volontiers que les historiens
« se sont imaginé qu'il était plus beau de
« faire combattre trois cent mille hommes
« plutôt que vingt mille ; et vingt rois, plu-
« tôt que vingt petits seigneurs. »

J'ajoute que dans le cas où, négligeant cette fois les poëtes, M. de Guilleragues voudrait s'en prendre uniquement aux historiens, il ne retrouverait pas non plus son contingent de trois cent mille hommes dans les troupes réunies contre Darius ou Xerxès; et ce fut là le plus grand effort du patriotisme hellénique. Ainsi donc, loin de contester aux narrateurs de ces luttes immortelles le nombre des combattants qu'ils ont mis en ligne, mon adversaire comprendra que les annalistes contemporains, s'ils

eussent été moins amis de la vérité, auraient diminué plutôt que grossi leurs chiffres, pour accroître la gloire de la résistance.

Ne pourrais-je pas, à mon tour, chicaner l'ex-secrétaire du cabinet du roi, sur cette locution dédaigneuse : *Le terroir* de Larissa et d'Athènes? c'est sans doute *territoire* qu'il voulait dire. Ses correspondants académiciens lui eussent appris au besoin la différence qui existe entre ces deux expressions; le choix qu'il a fait de la première pourrait même passer pour un léger gasconisme, et paraîtrait (qu'il me pardonne le jeu de mots) sentir un peu le *terroir*.

« Sdile ou Délos est un misérable ro-
« cher. »

Je laisse de côté le *misérable rocher* de Sdile ou Délos, que les historiens, et Homère surtout, n'ont jamais donné que pour ce qu'il était réellement.

« Cérigue et Paphos, qui est dans l'île de
« Chypre, sont des lieux affreux. Il n'y a

« jamais eu d'air si corrompu que celui de « Paphos, lieu absolument inhabité. »

Je passe même condamnation sur quelques îles *pierreuses*, *arides*, et *sans rivières*, sur quelques montagnes *pelées*, presque toujours frappées par le poëte lui-même des épithètes *Petriessa*, *Paipaloïs*, termes plus honnêtes et surtout plus harmonieux que le mot *pelées*, dont les stigmatise l'ambassadeur. Mais je trouve, en compensation, parmi ces îles, les plages délicieuses de Scio, les ombreuses collines de Rhodes, les fertiles campagnes de Lesbos; au pied de ces montagnes aux rochers menaçants, les larges vallons et les grands arbres de l'Asie-Mineure et de la Thessalie; sur leurs flancs, les forêts profondes et les aspects lointains de l'Ida et du Pélion; sur leurs sommets, les neiges du Taurus et de l'Olympe. Et, en supposant qu'un air insalubre règne parfois autour de Paphos, déshéritée du temple de Vénus, j'aime à me dire que les épidémies de la Campagne romaine et des Marais-Pontins n'ont pas encore décrédité la température et le séjour de la Ville éternelle.

Mais quoi! d'où vient à mon noble compatriote cette horreur pour les lieux inhabités? Le rude gentilhomme de province, devenu efféminé comme un duc courtisan, a-t-il donc dépouillé tout caractère gaulois? a-t-il dégénéré à ce point de nos ancêtres? — « Ils font, dit César, un titre « d'honneur à leurs villes, des déserts qui les « entourent; et, plus leurs cités étendent au « loin le cercle de leurs solitudes, plus elles s'en « enorgueillissent, comme un témoignage de « leur vaillance et de la terreur de leurs voi- « sins. » (César, liv. VI, ch. 23.)

« Naxie ne vaut guère mieux. »

Pour Naxie, qui ne vaut guère mieux que Paphos, « je m'inscris en faux contre ces paroles, « et je ne saurais souffrir cette obscurité de dis- « cernement. » M. de Guilleragues reconnaîtra ce langage *précieux et ridicule* qu'il a entendu parler chez Molière, avant de partir pour les contrées orientales.

Naxos, en raison de son climat, des mœurs de ses habitants, de la fécondité du sol, des

riantes perspectives de ses rivages et de ses vallées, passe encore pour la plus belle des Cyclades, et brille au second rang parmi les îles, tout de suite après Scio, la reine de l'Archipel. Voilà pour le côté historique et pittoresque de la question.

« Il y a deux mille évêchés en Grèce seu-
« lement, nommés dans l'histoire ecclésias-
« tique, qui ne peuvent avoir eu deux pa-
« roisses chacun. »

Quant au point religieux, je m'y arrête un moment; non, sans doute, pour prier l'Aristarque gascon de ne pas mettre sur le compte des poëtes ou des historiens de l'antiquité les deux mille évêchés qu'il croit avoir rencontrés dans les annales ecclésiastiques; mais pour lui expliquer que s'il veut remonter à la signification originelle des mots, il verra que les *Évêques* (inspecteurs, surveillants) et les *Curés* (gardiens, curateurs) se touchent de bien près dans leurs étymologies comme dans leurs fonctions, et se ressemblent comme les paroisses et les diocèses

originels. Or, en trouvant, comme moi, en Grèce, des évêchés non pas moins étendus (car ce n'est pas l'espace qui manque en Orient), mais moins peuplés que plusieurs de nos succursales de France, l'ambassadeur n'eût pas dû s'étonner de ces circonscriptions de l'Église primitive.

Qu'il se garde bien, en tout cas, d'attribuer ces divisions ou dénominations de territoire à un sentiment d'orgueil fort étranger au clergé dépendant du sceptre musulman, encore moins au désir qu'auraient eu les chefs spirituels de faire illusion sur leur importance, et de tromper l'histoire par une sorte de forfanterie; mais plutôt qu'il se souvienne des humbles évêques de Scio et de Santorin, pauvres pasteurs des pauvres catholiques dispersés dans ces îles, implorant maintes fois les secours et la faveur du fils aîné de l'Église et l'influence de son représentant; et qu'il dise si, à défaut de l'éclat et de l'élégance des brillants prélats de la cour de Louis XIV, il n'a pas remarqué chez ces évêques levantins les vertus modestes et la simplicité des chrétiens des premiers siècles.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de lui

rappeler que, parmi ces mêmes prélats résidant à Paris, il en est deux, fort supérieurs à tous les autres, faisant, comme lui, partie de la maison du Grand-Roi, auprès desquels il aurait dû puiser plus de penchant pour la Grèce et d'admiration pour l'Orient. « Je me sens transporté, » s'écriait Fénelon, « dans ces beaux lieux et « parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, « avec les plus curieux monuments, l'esprit même « de l'antiquité. » (Fénelon, *Correspondance*, nº 2.) Et le grave Bossuet disait aussi, dans une de ses lettres latines : « Il me semble voir déjà « cette Grèce antique, dont chaque colline a été « vantée par le génie de ses poëtes, et où il n'y a « pas de ruisseau si petit qu'ils ne l'aient immorta- « lisé. » (Bossuet, *Lettre au cardinal de Furstemberg*.)

Mais, hélas! mon illustre contradicteur n'est plus là pour se souvenir, pour écouter ou pour apprendre; et je m'aperçois, un peu tard, que dans mon zèle de controverse, et par une hardie prosopopée, je le ressuscite, tout mort qu'il est depuis cent cinquante ans, pour le mieux saisir corps à corps dans notre lutte opiniâtre,

et le fais revivre pour le plaisir de rectifier des opinions qu'il n'a plus, comme pour redresser les travers d'un esprit qu'il a irrévocablement perdu.

Traitons maintenant, si la transition n'est pas trop brusque, le côté galant de l'affaire.

Et d'abord je demande compte en passant au correspondant de Racine de cette phrase que je lis au début de sa lettre :

« Pour vous et M. Despréaux, historiens du « plus grand Roi du monde, la vérité vous four- « nit une matière tellement abondante, que, pou- « vant même vous accabler et vous rendre peu « croyables à la postérité, elle me laisse en doute « si vous êtes à cet égard ou plus heureux ou « plus malheureux que les anciens. »

L'écrivain *moderne* a-t-il jamais rencontré chez les *anciens* une période aussi artistement louangeuse, aussi exubérante de zèle et d'adulation? Et pourtant un de ces *poëtes qui ont placé si mal leurs divinités*, a dit jadis aux émissaires politiques : « Allez, et tenez pour règle première « de votre conduite qu'un ambassadeur ne doit « jamais chercher à faire et dire plus qu'il ne « faut. »

Or, cette sentence de Sophocle (*Trachiniennes*, vers 622), le prince de Talleyrand en avait fait un mot à son usage; axiome tout brillant de fraîcheur alors, créé pour nous, élèves groupés au seuil de la diplomatie, et tant ressassé depuis; il nous le répéta, suivant son habitude, lorsque, prêts à partir pour Constantinople, nous prîmes congé de lui : « Surtout pas de zèle, messieurs! » nous dit-il. Et ce corollaire obligé de ses instructions est devenu pour nous un adage du métier. Malheureux Guilleragues, de n'avoir pu servir sous la direction expérimentée d'un évêque si peu primitif!

« Les divinités ont été mal placées, il en « faut demeurer d'accord : les poëtes avaient « des maîtresses dans les lieux où ils font « demeurer Vénus. »

Je voudrais ensuite que le courtisan de Louis XIV ne donnât pas à l'antiquité les mœurs du siècle où il a vécu lui-même, dans le seul but de fournir de *maîtresses* les poëtes des temps héroïques, et d'expliquer ainsi leurs fictions et

leur enthousiasme. Ce serait mêler étrangement les âges comme les coutumes, et confondre les poëmes d'Homère avec les rondeaux de Benserade ou les madrigaux de Pavillon.

J'insiste donc pour faire constater chez les historiens et les poëtes grecs une véracité toute à l'épreuve des flèches du carquois amoureux; mais si l'amour, à mon sens, n'entre pour rien dans leurs descriptions, n'est-il pas pour quelque chose dans les critiques amères de notre diplomate humoriste? L'impatience avec laquelle il supportait le séjour de Constantinople, ses regrets dont témoignent plusieurs fragments de lettres conservées dans les mêmes archives à côté de celle-ci, les inquiétudes que lui causait son éloignement de Versailles, ne feraient-ils pas supposer que ses affections les plus intimes étaient restées en France? Il n'avait certes pas, quant à lui, de *maîtresse* aux mêmes lieux où les *poëtes antiques ont fait demeurer Vénus.* Cela se voit du reste; mais ses pensées, s'échappant de l'*Orient désert*, ne s'envolaient-elles pas, sans cesse, des rives du Bosphore aux bords de la Seine?

Je vais plus loin. Et puisque,

« Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire,
« Guilleragues, qui sais et parler et te taire, »

BOILEAU.

vous avez dit une fois ce qu'il fallait taire toujours, souffrez que nous osions à notre tour soulever un coin du voile. Peut-être alors rencontrerons-nous au fond du cœur de Votre Excellence l'image d'une certaine veuve nommée Scarron, toute pleine de grâce et de charme, très-prochainement destinée à de très-grands honneurs et à une bien haute fortune.

« M. de Guilleragues, » disent les souvenirs de madame de Caylus, « par la constance de son « amour, de son esprit et de ses chansons, doit « aussi trouver place dans le catalogue des ado- « rateurs de madame de Maintenon. »—Serait-il donc vrai qu'une passion mystérieuse et les chagrins de l'absence eussent pesé sur le caractère de l'ambassadeur chansonnier; et que, troublé d'une longue séparation (séparation éternelle, car il allait mourir à Constantinople), il ait fait porter la peine de sa tristesse au pays qu'il ha-

bitait à *contre-cœur*, comme à leur juste renommée?

Sans approfondir ce sujet trop délicat, je prends acte de l'aveu fort spirituellement tourné, du reste, que mon compatriote laisse échapper en faveur de ces mêmes écrivains qu'il réhabilite en quelque sorte. « Ils ont laissé, dit-il, de grands « exemples de vertu comme de style, fournissant « ainsi leur postérité de tous ses besoins. » J'admire dans ces lignes remarquables une impartialité bien digne cette fois d'un homme de goût et d'un magistrat.

Je finis par la partie littéraire ou grammaticale de la discussion et par le grec vulgaire, dont je fais ma querelle personnelle, jeune apprenti que je suis en cette science, si négligée des Européens.

« Le grec vulgaire, langue aussi corrom-
« pue et aussi misérable que l'ancienne Grèce
« l'est devenue. »

Je ne prétends pas assurément repasser ensemble ou séparément les soixante et douze

dialectes que Dansse de Villoison a distingués et classés, pour ainsi dire, dans le grec commun ; je me contente de déclarer que parmi les Grecs bien élevés dont je recherche la société, il en est peu qui ne sachent écrire facilement le grec littéral ; que, même sans beaucoup d'éducation et d'étude, les gens du peuple, les insulaires surtout, le lisent et le comprennent : et que le grec ecclésiastique, sorte d'intermédiaire entre la langue ancienne et la langue moderne, n'a jamais cessé d'être en pratique et en honneur au moins chez les membres d'un nombreux clergé. Quant à ce grec vulgaire, *si corrompu et si misérable*, il est moins une corruption qu'une modification de l'idiome antique. Or, les efforts des Hellènes tendent journellement, et non sans succès, à le rapprocher de sa mélodieuse origine.

Sur ce point, rien n'est changé depuis que Crusius écrivait en 1572 : « Cette barbarie même « du langage commun n'est pas dénuée d'un cer- « tain artifice ; et, pour peu qu'on en ait fait une « étude ou pris l'habitude, on s'apercevra qu'il « ne faut pas rejeter entièrement cet idiome, et « qu'il a aussi sa douceur comme ses beautés. »

La connaissance du langage commun ou populaire ne me paraît donc aucunement à mépriser. Les Vénitiens, les Napolitains et les Génois parlent dans la rue le dialecte propre à leurs villes, et se servent tous de la belle langue italienne pour leurs publications.

Le comte de Lavergne de Guilleragues lui-même, qui s'exprimait à Versailles en si bon français, ne parlait-il pas notre patois provincial sous ses voûtes paternelles, si voisines du lieu qui m'a vu naître? voûtes à demi ruinées, construites jadis par cette célèbre Éléonor de Guienne, de triste et galante mémoire, qui, après avoir vu comme nous l'Orient, et porté son inconstance et ses fatales amours en Palestine, en Normandie, en Angleterre, légua pour héritage à sa patrie, qui fut la nôtre, trois cents ans de guerre, et grava sur la porte du château de Guilleragues son écusson maudit qu'on y voit encore, et que le temps n'a pas suffisamment effacé.

Eh quoi! M. de Guilleragues appellerait-il un jargon *misérable et corrompu* ce dialecte gascon, si énergique et si sonore, que parlaient Marguerite de Navarre, Jeanne d'Albret, Henri IV,

Montaigne, et qu'il a lui-même balbutié dans son enfance? Ah! si jamais ces souvenirs du jeune âge ont chatouillé son cœur et son oreille, devait-il se montrer si intolérant envers les dialectes vulgaires de la plus belle langue de l'univers?

Enfin, avant d'écrire les étranges critiques de l'antiquité, que n'a-t-il une fois de plus consulté son ami Boileau! Voici les paroles de l'oracle :

« Quand nous trouvons quelque chose à re-
« dire dans les écrits des anciens qui ont été
« l'admiration de tous les siècles, nous devons
« présumer que, s'ils étaient là présents pour se
« défendre, nous serions tout étonnés de voir
« que c'est nous qui nous trompons. » (Boileau, *Notes sur Longin.*)

Je prends congé de M. de Guilleragues, après cette réflexion que je lui livre comme un axiome plein de goût et de sens, et comme une sentence littéraire sans appel.

P. S. Dans mon système bien connu d'égards

pour tout ce qui est vieux, je me suis fait un scrupule à moi-même de retoucher ma première tentative d'archéologie ; et je lui ai laissé à la fois son cadre d'impressions juvéniles, sa forme scholastique et ses négligences.

FIN D'UN AMBASSADEUR DE LOUIS XIV.

LA VÉNUS

DE

MILO.

Τοίην δ' οὔποτ' ὄπωπα νέην, κεδνήν θ' ἁπαλήν τε.

MUSÉE, *Héro et Léandre*, v. 83.

« Mais telle fille encores n'ay-je veuë
« Qui soit de grace et beaulté si pourveuë. »

MAROT.

LA VÉNUS

DE

MILO.

I.

Lorsque je cherche encore un heureux souvenir de ma jeunesse, pour la fête et la joie de mes yeux et de mon esprit, comme dit Élien dans son charmant portrait d'Atalante, je tra-

verse à grands pas les salles du Louvre, et je viens m'arrêter sous cette longue voûte où pénètre si peu de lumière, en face de la divine Vénus; de cette Vénus de Milo que, dès sa renaissance, je montrai, le premier, aux rayons du soleil éclatant de l'Archipel, comme aux suaves lueurs de la lune d'Athènes; et je me sens de nouveau saisi du même enthousiasme qui m'animait jadis à sa vue.

Dans mon extase, aveugle à tout ce qu'elle fait tant oublier autour d'elle, je ne puis détacher mes regards de sa noble figure. Je croise fièrement les bras sur ma poitrine, je relève ma tête courbée déjà sous bien des douleurs. Je prends moi-même une attitude pensive et réfléchie, comme pour me rendre plus digne de ma déesse, et je reste immobile et silencieux.

Puis, dans de longues méditations des temps passés, qui sont aujourd'hui mes plus douces jouissances, je me transporte par la pensée en Syrie, en Égypte, à Rhodes, avec cette autre Hélène que j'ai ravie à la Grèce. Ne fut-elle pas, en effet, alors comme la compagne chérie de mes voyages, que sa présence illumina? Et n'est-

elle pas aujourd'hui un témoin presque vivant des meilleurs jours de mon existence ?

Après ces souvenirs des pérégrinations de Vénus que sa beauté me retrace, viennent les réminiscences des hymnes chantés en son honneur, quand elle abandonna sa patrie pour la mienne.

« O toi, » lui dis-je, après le Winckelman français, « toi qui nous offres, avec la plus haute idée « de la nature féminine que l'art ait su imiter, « le plus beau caractère de formes, le plus heu- « reux mélange de la vérité, de la grandeur du « style, de la grâce et de la noblesse, tu dois « être sortie de l'atelier de Praxitèle. » (Quatremère, *Notice sur la Vénus de Milo*, 1821.)

— « Chaste contemporaine d'Hélène, » vais-je répétant avec le critique le plus ingénieux et le plus sévère de nos jours, « tous les honneurs et « tous les respects sont dus à ta jeunesse, à ta « perfection, à ta noble origine. Jamais le senti- « ment de la beauté humaine ne fut poussé si « loin, et, à coup sûr, cette femme est la fille « d'Homère autant que de Phidias. » (Jules Janin, *l'Artiste*, 12 mai 1839.)

Puis, je m'écrie comme la Fontaine :

« Oh! qui pourrait décrire en langue du Parnasse
« La majesté du *Dieu*, son port si plein de grâce,
« Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
« Et pour qui l'âge d'or inventa des autels? »

Enfin, laissant mon imagination s'élancer vers ces belles mers que Vénus traversa sous ma garde, je retrouve dans ma mémoire, ainsi que dans mon volumineux journal de voyage, certains traits que j'avais écartés d'abord de mes jeunes *Souvenirs de l'Orient*, pour ne pas trop grossir un récit accueilli depuis quelques années avec tant d'indulgence.

II.

Le 20 août 1820, *l'Estafette* venait de sortir du port de Rhodes; et, seul, inactif, au milieu des manœuvres du vaisseau, accoudé sur les

haubans, je regardais fuir lentement cette ville, antique favorite de la Grèce et de Rome, languissant aujourd'hui sous des ruines mêlées de cyprès.

Je suivais des yeux sa plage, dont la ligne sablonneuse s'effaçait insensiblement, et ses collines se voilant peu à peu sous les vapeurs de la mer, quand le pilote grec Yorgos, oisif aussi dès que la rive disparaissait, las sans doute de répéter aux matelots son jargon italien, peu compris des deux parts, s'approcha de moi pour user tout à son aise de sa langue maternelle. Je l'avais accoutumé à une grande familiarité, pour mieux me familiariser moi-même avec son harmonieux idiome; et il ne craignait pas d'interrompre mes rêveries, sûr d'avance que je lui pardonnerais tout en faveur de quelques mots grecs.

Il devina aussitôt, à mes regards et à mon silence, tous mes regrets d'abandonner si promptement ce délicieux rivage. Et, comme pour me consoler : — « Nous avons bien fait, Seigneur, « de quitter Rhodes, » me dit-il d'un air malin. — Eh quoi! pilote, lui répondis-je, étais-tu déjà

fatigué d'un si bon port et d'une si belle île? — « Oh! non, Seigneur; c'est une de mes relâches « préférées. » — Serait-ce donc que des brises favorables s'annoncent, et que ces nuages blancs, qui couronnent le Taurus, vont nous pousser vers la Crète? — « Bien loin de là, Seigneur! Je « redoute au contraire, pour cette nuit, des « vents violents de l'ouest qui peuvent nous « jeter au milieu des écueils de Kasos, ou vers « les parages déserts de Cnide. Mais, quoi qu'il « arrive, nous avons bien fait, je le répète, de « quitter Rhodes; car, » ajouta-t-il en souriant finement, « nous avons couru le risque d'y « perdre une personne de notre équipage, ou, « pour mieux parler, une partie de notre lest. »

— Explique-toi, Yorgos, répliquai-je; je ne devine pas les énigmes, et je ne comprends, tu le sais bien, que le grec le plus simple et le plus clair. — « Eh bien! Seigneur, pendant que vous « cherchiez de petits crocodiles et des francolins « dans les lauriers-roses de la plaine de Krémasti, « nous demeurions, nous, à bord de l'*Estafette*, « dans le port de Rhodes, entièrement désœu- « vrés. Un pilote n'ayant rien à faire dans un

« vaisseau à l'ancre, j'étais presque toujours en « ville, où j'ai plus d'une connaissance, et j'y « passais mon temps à causer aussi librement « qu'avec vous.

« Avant-hier, me trouvant chez un Grec de « Smyrne, établi à Rhodes, avec sa femme et ses « deux filles, pour le commerce des éponges, je « me mis à raconter tout ce qui s'est passé entre « vous et nos primats de Milo, quand, en « échange de la grande pierre blanche qui n'est « bonne à rien, vous avez laissé dans l'île de quoi « acheter bien des filets et réparer bien des « barques. Mais, comme je suis un peu malin, « surtout quand je suis à terre, à la place de la « pierre blanche j'ai nommé dans mon récit la « plus charmante fille de notre village : c'est « comme si j'avais dit Maritsa, par exemple, que « vous trouviez si jolie. J'ai fait croire à ces « bonnes gens que vous l'aviez enlevée pour en « faire votre épouse légitime, et que vous la gardiez « soigneusement à bord, sans permettre qu'elle « quittât ni l'entre-pont ni son voile, par crainte « des Turcs, et même un peu des Grecs. C'était « plaisant, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous ? »

— Je te le dirai quand je saurai le reste. Continue.

« Apprenez donc, Seigneur, que les femmes « de Rhodes sont curieuses autant que celles de « Milo, de Naxos, de Scio..... » — Abrégeons, interrompis-je : ne vas-tu pas me nommer tout l'Archipel ? — « On me pressa de questions ; on mit « en doute ma véracité ; on me défia d'en don- « ner des preuves : et moi, pour n'en pas avoir « le démenti, que je méritais bien pourtant, je « consentis à laisser entrevoir votre belle recluse, « mais de loin, à la nuit tombante, sous la con- « dition expresse que les femmes et les filles du « Smyrniote n'en diraient rien, et ne feraient « pas le moindre bruit pour la réveiller ; car il « nous fallait profiter, pour notre mystérieuse « visite, de l'heure de son sommeil.

« Le tout convenu, mes compatriotes se ren- « dirent à bord, sous le prétexte de voir la « goëlette en détail, et aperçurent en effet, dans « l'ombre, et sous ses toiles que j'avais entr'ou- « vertes à l'endroit du visage, votre Maritsa, re- « posant sur sa couche.

« Mais ce que je n'avais pas prévu, c'est que

« les Smyrniotes en parleraient à toute la rue ;
« et hier, depuis le port jusqu'au palais des
« Grands-Maîtres, on m'appelait dans chaque
« maison pour me faire réciter ma fable.

« Enfin, ce matin j'ai su que le *Mutsellim* lui-
« même (le gouverneur) était informé de l'aven-
« ture ; car nous avons beau ne pas vivre en-
« semble, voyez-vous, ce que la femme grecque
« sait, la femme turque ne l'ignore pas long-
« temps. Les odalisques du Mutsellim, plus cu-
« rieuses encore que nos insulaires, ont remué
« tout le Harem pour obtenir de regarder à leur
« tour la belle Grecque endormie. Leur maître
« n'a pas osé d'abord vous en adresser directe-
« ment la prière ; mais il vous a envoyé de grands
« paniers de raisin et de melons, pour vous
« rendre d'avance favorable à sa requête. Et si
« nous n'étions partis de bonne heure, il serait
« venu ce soir solliciter pour ses femmes, et
« peut-être pour lui-même, la grâce d'une entre-
« vue nocturne ; car il passe dans l'Archipel pour
« un homme fort épris de la beauté..... J'aurais
« bien ri de tromper ainsi un Turc presque pa-
« cha... Mais nous sommes bien loin de Rhodes

« en ce moment, et il n'y a plus rien à craindre. »

— Yorgos, lui dis-je, écoute-moi à ton tour. Si jamais pareil mensonge, si une indiscrétion ou une espièglerie de ce genre se renouvelle dans l'une des îles où nous allons aborder, compte que tu ne reverras plus Milo. Pour cette fois je pardonne, puisque le danger est passé, et que tu trouves ma statue digne de quelque attention.

« Quant à moi, Seigneur, » répliqua Yorgos d'un ton narquois, et assez peu ému de mes menaces, « je ne fais pas grand cas d'une femme « de marbre. Mais les dames smyrniotes, qui la « croyaient de chair et d'os, ne pouvaient se las- « ser de la louer. Elle est, » disait la mère, « plus « belle et plus blanche que toutes les Cokonès « de Smyrne avec leurs têtes chargées de pail- « lettes d'or et de fleurs. — Elle est, » reprenait la fille aînée, « plus grande que toutes ces jeunes « vierges de Cimé, à la haute coiffure, qui vien- « nent à Rhodes pour nous servir, et qui ont « l'air de porter une cruche sur leur tête. — « Quelle superbe Panagia ! » ajoutait la plus jeune ; « elle a un air si majestueux et pourtant si doux,

« que si elle était dans une église, je me mettrais « à genoux près d'elle pour l'invoquer. »

Et moi aussi, m'écriai-je à mon tour, oubliant tout à fait le pilote et son imprudence, et moi aussi je m'inclinerais devant cette divine merveille; car « j'ai parcouru l'Europe, l'Égypte et « l'Asie; j'ai vu dans mes longs et pénibles voya« ges bien des prodiges de beauté; mais je ne « rencontrerai jamais un tel astre; et je ne pense « pas que les immortels eux-mêmes, dans l'O« lympe, aient contemplé rien d'égal à cette « image qui, dépassant mes espérances et mes « rêves, est venue s'emparer de mon cœur. » (Ménophile Damascène, cité par Stobée.)

Et, après cette citation inspirée dont j'avais chargé ma mémoire, à tout hasard, pour la murmurer à l'oreille de quelque Vénus grecque vivante et sensible, saisi de je ne sais quelle puérile inquiétude, je descendis aussitôt dans l'entrepont pour y voir de mes yeux et pour y toucher de mes mains mon précieux trésor. Vénus était toujours là, amarrée aux sabords par des câbles, afin d'éviter des coups de mer et de nouvelles mutilations; cachée sous les toiles recousues,

mais, sous ces liens et sous ces voiles épais, toujours *victorieuse* et souveraine, telle qu'on la voit régner aujourd'hui sous les voûtes de ce Louvre qu'elle est venue à la fois enrichir et consoler.

III.

Mes souvenances accumulées autour de la Vénus de Milo, comme attirées par un point lumineux, vont au delà de ce péril auquel, sans m'en douter, je venais d'échapper à Rhodes. Je songe encore à mes émotions paternelles, lorsque, en raison de sa possession contestée, il me fallut la diriger clandestinement sur Constantinople.

Après avoir dormi durant quatre grands mois dans l'entre-pont de *l'Estafette*, où une cloison seule la séparait de ma vigilance, comme cette

goëlette qui m'avait promené avec elle dans la Méditerranée était destinée à y stationner encore, la statue fut transportée sur la gabarre *la Lionne*, qui allait revenir en France et y ramener l'ambassadeur. L'opération se fit dans la rade de Smyrne, sous mes yeux, presque sans bruit, par une nuit obscure. Vénus passa voilée d'un bord à l'autre ; et, confiée aux soins d'un équipage devenu muet, elle remonta inaperçue les courants des Dardanelles, et vint jeter l'ancre dans le port de Byzance, à l'ombre du Sérail : tandis que, cent lieues plus loin, au sein de l'Archipel, le Drogman de la flotte ottomane cherchait les traces du ravisseur, et essayait de punir les Primats de Milo, innocents complices de l'enlèvement.

Pendant son rapide passage à Constantinople, l'éveil fut donné par les hommages solennels que lui avait rendus au Pirée M. Fauvel. La nouvelle en avait été transmise aussitôt de consul en consul, comme l'eût été un engagement maritime ou un naufrage. L'ambassadeur de Russie, informé par ses correspondants d'Athènes et de Smyrne, demanda qu'il lui fût permis

de voir la statue, anonyme encore. Moins redoutable que le gouverneur de Rhodes, il fut plus heureux ; et la déesse trahit un moment pour lui l'*incognito*. Mais ce fut le seul diplomate étranger admis en sa présence.

Malgré l'amitié et la discrétion éprouvées du baron de Stroganoff, malgré l'autorité du traité régulier ou du marché conclu et entièrement exécuté à Milo, enfin malgré les canons et la solidité des flancs de *la Lionne*, je ne perdis toute inquiétude que lorsque ce vaisseau, poussé par le vent du nord, disparut derrière la pointe du Sérail et les sept collines.

Un peu plus tard, les éloges universels décernés à la Vénus de Milo me dédommagèrent de toutes ces anxiétés passées. Puis vinrent les suffrages de M. de Chateaubriand.

IV.

Moins d'un mois avant la mort presque subite de M. le duc de Richelieu, j'allais voir à Londres son portrait chez le célèbre sir Th. Lawrence. M. de Chateaubriand, bien qu'il fût d'un naturel fort peu curieux, voulut y venir avec moi.

Nous trouvâmes dans le vestibule, ou plutôt dans le couloir étroit de la maison anglaise, un plâtre moulé de la Vénus de Milo, de grandeur naturelle. C'était un des premiers modèles de ces habiles reproductions qui couvrent toute l'Europe aujourd'hui.

Je dois dire, pour être vrai, que, malgré sa politesse envers le peintre, l'ambassadeur s'arrêta bien plus longtemps, en allant et venant, devant le plâtre qu'auprès du portrait. Et comme il avait renvoyé sa voiture pour pouvoir se livrer

à une de ces promenades pédestres, sans but, qu'il affectionnait : « C'est bien là, » me dit-il dès que nous fûmes dans la rue, « la plus ma-« gnifique forme de la beauté humaine, puisque « la femme est plus belle que l'homme. Jamais « la Grèce ne nous avait montré un témoignage « plus frappant de sa grandeur. Je vous engage « à raconter un jour au public tout ce qui se « rattache à sa découverte. »

(J'ai obéi aux injonctions de mon chef politique, en donnant dans les *Souvenirs de l'Orient* l'histoire détaillée de la découverte et de la conquête de la Vénus de Milo.)

« N'a-t-on pas consigné pour la postérité les « moindres détails concernant la Vénus du Ca-« pitole et la Vénus de Médicis ? et que sont-elles « auprès de celle-ci ? — ..... Pourquoi lui cher-« cher un titre, *Victorieuse*, *Mère*, que sais-je ? « Comme Cicéron, je ne puis souffrir ces fausses « dénominations de statues, *Odi falsas inscrip-« tiones statuarum*. Elle est Vénus..... C'est tout « dire..... Nul ne s'y trompe..... Il n'y a rien « après..... C'est la beauté par excellence, la « beauté divinisée..... chaste dans sa nudité.....

« gracieuse et déesse..... élégante et domina-
« trice..... Type essentiellement grec..... Mélange
« de l'idéal des âges antiques et de la mélancolie
« des temps modernes..... Elle est bien plutôt
« philosophique que voluptueuse..... Elle appar-
« tient à l'école de Platon, plus qu'aux mœurs
« d'Alcibiade..... Elle fait rêver sans fin..... Elle
« m'eût inspiré quelque chose de plus pur, de
« plus homérique et de plus chrétien à la fois
« que Cymodocée, si, dans l'Archipel, j'avais
« heurté, comme vous, ce tronçon de marbre
« qui devait révéler la divinité.

« ..... Elle fera naître de nombreux pané-
« gyristes, mais jamais d'heureux imitateurs.....
« Notre siècle dégénéré analyse, et ne sait pas
« inventer..... Époque mesquine ou sanglante!....
« Les révolutions étouffent le génie des arts....
« Nous n'aurons pas plus désormais de ces Vé-
« nus de Phidias, que des Vierges de Raphaël ou
« des vers de Racine..... »

Et, après un profond soupir, le poëte misanthrope tomba dans un de ces longs silences pendant lesquels sa canne battait les barrières de *Regent's-Park* pour faire envoler les corbeaux, ses

favoris, tandis que sa pensée errait dans les nuages gris du ciel de Londres.

P. S. Dans une note pleine d'érudition, que m'a fait lire tout récemment le journal anglais l'*Athenæum*, j'ai remarqué le nom du créateur de la Vénus de Milo, jeté comme un fait reconnu au milieu de certains raisonnements aussi ingénieux que hasardés.

« Le sublime Eschyle, » dit M. Waagen, directeur de l'Académie royale de Berlin, « a pour « pendant Phidias, le sculpteur du grand Jupi- « ter..... Au gracieux et pathétique Sophocle « correspond Scopas, le sculpteur de Niobé et « de la Vénus de Milo, la plus noble image de la « déesse. — Euripide, passionné, touchant et « plus sensuel, se reproduit dans l'élégant et le « voluptueux Praxitèle, etc. » (Some reflections on the mission, assigned to the Hellenes in the Worlds history; by Dr Waagen. *Athenæum*, 1850, p. 870.)

Je m'arrête, et je ne demande pas mieux que

d'accepter, au nom de l'orpheline de Milo, la paternité de Scopas : mais où donc M. le docteur Waagen a-t-il trouvé la trace de cette filiation ?

Pline, sans doute, a parlé d'une Vénus de Scopas qui précéda la Vénus de Praxitèle; mais celle-là se voyait de son temps à Rome, et il n'est pas probable qu'elle en soit sortie pour aller s'enfouir sous les décombres de Milo. D'ailleurs elle était entièrement nue ; et une seconde Vénus de Scopas, qu'a citée Pausanias, était d'airain.

D'un autre côté, bien que je n'aie pas le moindre intérêt à disputer à Scopas et au docteur Waagen la Niobé, dont il fait ainsi une sœur de la Vénus de Milo, je me permettrai de lui rappeler que si Pline balance lui-même entre Scopas et Praxitèle, les poëtes de l'Anthologie, plus hardis, ont attribué la Niobé au dernier.

J'en conclus qu'il est plus facile d'assigner une époque qu'un auteur à la Vénus de Milo, chef-d'œuvre de la statuaire antique ; et je ferai observer qu'il ne faut pas se hâter de revêtir l'artiste inconnu d'un nom propre, quelque glorieux qu'il soit. La plinthe que j'enlevai, avec la statue

et avec d'autres inscriptions, donnerait un démenti formel à l'assertion de M. Waagen, s'il était démontré que ce marbre détaché faisait partie de la Vénus. On y lit au début de la première ligne le mot *Andros ;* mais *Andros* n'est évidemment ici que la queue d'un nom propre, dont la tête reste à trouver. — C'est une *réflexion* que je soumets à mon tour à l'écrivain ami des arts, au milieu des tourbillons de l'encens qu'il brûle aux pieds de mon idole.

FIN DE LA VÉNUS DE MILO ET DU TOME PREMIER.

TABLE

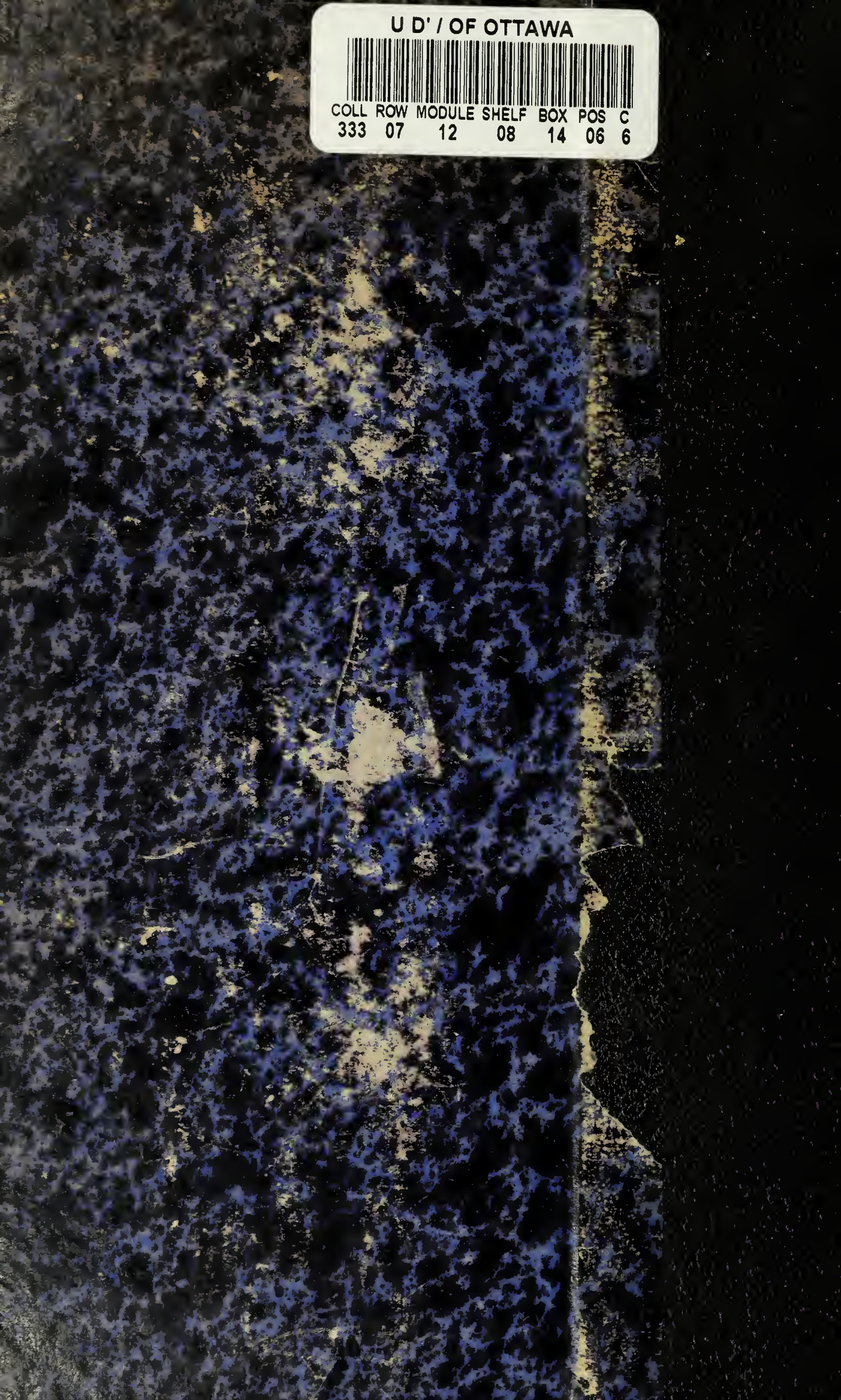
DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.


a39003 002992914b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 12 08 14 06 6